

JEAN DEFASNE

ÉPISODES ET RÊCITS DE LA RENAISSANCE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE

*Par
Jean Defrasne*

*Illustrations de Jean Marcellin
Éditions : NATHAN*

AVANT-PROPOS

Il est des époques où le rythme du progrès humain semble s'accélérer curieusement. La pensée fermente partout : des savants géniaux arrachent à la matière des secrets jusque-là ignorés, des médecins opiniâtres mènent une lutte efficace contre la souffrance et la mort, des terres vierges s'ouvrent à des explorateurs intrépides, des mondes inaccessibles semblent tout proches à l'espoir, des machines puissantes décuplent les forces humaines...

L'homme, en même temps qu'il connaît mieux l'univers, apprend à se découvrir lui-même. Les livres nombreux qui lui sont offerts lui permettent, en frottant son esprit à celui d'autrui, de développer son sens critique, de se forger lui-même sa propre sagesse, infiniment plus précieuse que l'acceptation docile d'hier. L'enfant aussi s'épanouit plus harmonieusement grâce à une pédagogie plus souple. Au lieu de l'endormir par un enseignement routinier et desséchant, on s'efforce de l'éveiller à la curiosité de toutes choses.

Malgré ses heures d'épreuves et d'angoisse, comment une telle époque ne serait-elle pas pleine de confiance en l'avenir de l'homme ? Tel est, n'est-ce pas, jeune lecteur, notre vingtième siècle ? Sans doute, mais tel fut aussi le XVI^e siècle, aussi riche de progrès, aussi grisant d'espoirs que le nôtre !

Les hommes de ce temps ont parlé d'une « Renaissance », après la longue nuit du Moyen Âge. Ce terme est injuste, car le Moyen Âge aussi sut exalter les âmes avec l'idéal chevaleresque et la ferveur chrétienne lançant vers le ciel l'élan des cathédrales. Mais il est certain que le XVI^e siècle vit naître une mentalité toute nouvelle. Tandis que s'efface de la grande scène de l'Histoire le « Chevalier » dont Bayard nous présente encore un dernier exemple, voici qu'apparaît en France un nouveau type d'homme, dont les cours italiennes du XVI^e siècle, le magnifique « Quattrocento », fournissaient déjà les plus éclatants modèles.

Cet homme de la Renaissance est d'une curiosité d'esprit inlassable. Il prétend, avec une confiance parfois un peu naïve, s'ouvrir à toutes les connaissances, être « un abîme de science ». Grâce à l'imprimerie qui a répandu les livres, ces ferments d'intelligence, il prend contact avec les auteurs anciens, grecs et latins, il s'inspire avec enthousiasme de leurs œuvres, car tout lui paraît neuf, même l'antique sagesse.

Il a aussi le culte de la beauté et tous les arts l'enchantent. Pour lui, l'artiste est comme animé d'un souffle divin. Il aime le luxe et la richesse, les habits

somptueux, les bijoux éclatants, les palais à l'italienne, les fêtes, les plaisirs...

Ce raffiné pourtant peut être un homme d'action lorsque les circonstances le commandent. Il se jette alors avec la même ardeur passionnée dans la guerre ou, bravant les périls de la mer, sur quelque caravelle, à la découverte d'une terre inconnue...

Les personnages hauts en couleur, qui savent ainsi vivre pleinement, sont si nombreux à cette époque qu'il est malaisé de faire un choix, car, à la suite de l'Italie, terre de l'ancienne Rome, toute l'Europe occidentale participe à ce renouveau. Nous avons choisi d'en évoquer quelques-uns, parmi les plus significatifs, en donnant à l'Italie la large part qui lui revient, sans pour autant négliger la France qui paraît alors en pleine jeunesse, tout en regrettant d'avoir dû éliminer tant d'hommes de valeur, qui ne méritent pourtant point qu'on les oublie.

Dans le sillage des caravelles de Colomb, nous aborderons au Nouveau Monde, nous suivrons Pizarre dans les solitudes rocheuses des Andes et Jacques Cartier à travers le rude hiver canadien. Le fastueux et déconcertant Malatesta nous initiera aux complexes intrigues des cours italiennes ; avec Bayard nous vaincrons à Marignan, au Camp du drap d'or nous admirerons François I^{er}, qui incarne si parfaitement le prince de la Renaissance dans sa suprême élégance.

Sur les austères chemins de la science, nous rencontrerons Gutenberg tenant la première Bible imprimée, Ambroise Paré méditant sur l'art difficile de

guérir, Léonard de Vinci dessinant les plans de quelque ingénieuse mécanique et alignant les calculs serrés de sa main gauche, cette main qui peignit aussi le sourire de la Joconde. Au jardin des Lettres, nous cueillerons avec Ronsard la rose qu'il destine à la belle Cassandre et sur les lèvres de Rabelais quelque joyeuse histoire riche de « substantifique moelle », tandis que Montaigne nous entretiendra de ses studieux loisirs en sa tour. Michel-Ange, Benvenuto Cellini, B. Palissy enfin, par la magie de leur art, feront vivre le marbre, scintiller les mille facettes des gemmes et chanter les émaux chatoyants.

Certes, une époque aussi dense exige de celui qui veut la comprendre un effort ; mais sous l'apparente confusion des faits se découpent assez vite les grandes lignes de cette véritable révolution des sociétés, des États, des idées. Nous souhaitons que ce petit livre donne aux jeunes de notre pays le goût de pénétrer plus avant dans la connaissance de cette période en abordant des ouvrages plus complets, comme ceux d'Auguste Bailly, de Jean Descola et de Marcel Brion. Nous sommes sûrs qu'ils ne resteront pas indifférents devant la grandeur de la Renaissance, où s'unissent dans une fresque colorée la passion, l'intelligence, le courage, où, comme l'a dit Michelet, « l'homme s'est retrouvé lui-même ».

À LA DECOUVERTE DU MONDE

Christophe Colomb, le malchanceux

I. – RÊVES SUR UNE CARTE



UR une carte de l'immense Amérique, qu'il paraît petit le territoire appelé « Colombie », comme si l'on avait voulu réduire la part du grand Découvreur, ainsi frustré de sa gloire !

Mais c'est que Colomb ne sut jamais qu'il avait découvert un Nouveau Monde et, fidèle au rêve de toute sa vie, il s'imagina jusqu'à son dernier jour que ses caravelles avaient abordé

en Asie !

Pour comprendre ce rêve de Colomb, et l'illusion de ceux qui le partagèrent, il nous faut considérer une des cartes naïves de cette époque : la carte dessinée par le géographe florentin Toscanelli, par exemple, celle-là même que Colomb étudia et qui fit naître son grand dessein. Regardons : à l'ouest des côtes de l'Europe s'étend la mer Océane, parsemée d'îles : Canaries, Açores, Antilles, localisées souvent de façon passablement fantaisiste ; au-delà encore, des terres : en particulier la grande île de Cipango – ainsi nommaient-ils le Japon – et enfin le continent asiatique : le Cathay.

Devant ces cartes inexactes, on comprend l'espérance de Colomb. Ces pays fabuleux d'Orient, dont parlait avec admiration le voyageur Marco Polo dans son *Livre des Merveilles*, ces Indes regorgeant d'or et de richesses, où se trouvaient à foison les précieuses épices, on pouvait les gagner par l'ouest tout aussi bien que par l'est, puisque la terre était ronde ! Mieux : c'était la route marine de l'ouest qui était la plus courte et la plus sûre.

En 1842, les rêves sont devenus projets et Christophe Colomb, plein d'enthousiasme, vient les présenter au roi de Portugal, en son palais de Lisbonne.

Voyons-le s'avancer avec assurance, serrant dans sa main droite un gros rouleau de papiers, tenant dans la main gauche son bonnet de peluche à crevés de soie. Il a belle allure, de taille moyenne mais bien prise, l'œil bleu, la peau blanche, une large barbe blonde. Bien qu'il ait à peine dépassé la trentaine, ses tempes sont déjà grises. Il porte un

costume de drap vert, et à son côté pend une épée courte et large.

Le roi Jean II a réuni autour de lui pour cette audience plusieurs gens d'église et des savants. Malgré un auditoire assez réticent, Colomb s'exalte en exposant son grand projet, mais le roi l'interrompt soudain :

— Tout cela est bel et bon, mais où voulez-vous en venir enfin ? Il vous faut de l'argent ?

— Je ne viens pas en quémandeur, mais en donateur. Que l'on m'aide à équiper une flotte pour les Indes et je rendrai au centuple ce qui m'aura été avancé. Bien que Génois de naissance, je regarde le Portugal comme ma vraie patrie et je veux l'enrichir !

Mais on ne partage pas son enthousiasme. On présente des objections. Enfin Jean II, avec un calme sourire, pose encore une question :

— Quelles seront vos conditions si nous vous confions le commandement d'une expédition vers l'ouest ?

— Je demande le titre d'Amiral de la mer Océane et la vice-royauté des terres à découvrir.

— Est-ce là tout ?

— Non, certes. Je veux aussi la dîme des prises.

Le roi sourit de plus en plus.

— Et puis ?

— Naturellement, ces droits seront transmissibles à mes héritiers.

Un éclat de rire répond à toutes ces revendications que Colomb a énoncées d'un ton imperturbable. Et le roi remarque alors sèchement :

— Les vrais Portugais n'ont point pour usage de monnayer ainsi les services rendus à leur patrie et à leur souverain. Au reste, notre temps est trop précieux pour le perdre à entendre de telles fables !...

Colomb ramasse ses papiers, salue et se retire. C'est le premier échec, qui ne le décourage pas. Le roi de Portugal ne veut pas de son projet ? Il le présentera à d'autres ! Mais son amour-propre est profondément blessé et au bout de quelques mois il quitte le Portugal pour l'Espagne...

Au bord de l'océan, à vingt-cinq lieues de Séville, se dresse au milieu des arbres le couvent franciscain de Santa Maria de la Rabida. Le pâle soleil de ce jour d'hiver éclaire de ses rayons obliques les murs blanchis à la chaux, entre les branches dénudées que ploie la brise de mer. Par le sentier pierreux qui vient de Huelva s'avance un malheureux tenant à la main un jeune enfant. Ils se dirigent vers le monastère, mais le petit trébuche sur les cailloux et l'homme le prend dans ses bras pour franchir les quelques mètres qui le séparent encore de la porte du couvent. Il se laisse tomber au pied de la croix de pierre dressée devant l'entrée ; il a l'air épuisé, ses vêtements sont en lambeaux. Un moine en robe de bure sort et s'approche.

— Du pain et de l'eau pour mon enfant, je vous en supplie ! demande Colomb, car c'est lui que nous retrouvons sous ces haillons de mendiant.

Ému, le franciscain fait entrer le malheureux et son fils Diego, âgé de quatre ans, puis il prévient le prieur Juan Perez. Celui-ci, ancien confesseur de la reine d'Espagne Isabelle, a conservé des relations à la Cour. Et bientôt le

mendiant, recueilli par un soir d'hiver, sait le convaincre et lui faire partager ses espoirs. On consulte des livres anciens, on examine des cartes, on imagine la grande aventure. Le prieur promet à Colomb de l'aider et de lui ménager une entrevue avec le roi Ferdinand et la reine Isabelle, leurs « Majestés Très Catholiques », lorsque le projet sera parfaitement au point.

Les années passent. Et voici qu'en 1486 Christophe Colomb paraît devant le roi et la reine d'Espagne. C'est à Cordoue, ville reprise sur les Maures, et dans l'Alcazar même, le somptueux palais des anciens rois arabes, qu'on lui donne audience.

Le Génois sent bien alors qu'il joue sa dernière chance : devant les deux trônes côte à côte, sous un dais de tissu d'or, devant ces deux souverains au visage impassible, il déploie toute son éloquence, toute sa persuasion. Il fait valoir les arguments les plus propres à séduire ses illustres auditeurs :

— La route occidentale des Indes apportera les richesses, l'or, Sire, cet or sans lequel toute guerre est impossible ! Cet or représente la victoire sur les Maures, la libération de notre pays ! Puis, dans de nouvelles terres, nous planterons la bannière espagnole, aux indigènes nous prêcherons l'Évangile. De l'or et des âmes, la victoire de l'Espagne sur les Maures et celle de la Croix du Christ sur le croissant de Mahomet !

La reine Isabelle rêve et croit voir scintiller des pierreries et des soies d'Orient. Le roi Ferdinand rêve et croit voir des terres immenses, un prodigieux empire chrétien sur lequel

le soleil ne se coucherait jamais. Mais ni Isabelle ni Ferdinand n'ont le droit de rêver : Leurs Majestés Catholiques sont attelées à une dure tâche en Espagne.

— Certes, vos projets sont séduisants, dit le roi. Toutefois, il les faut étudier avec soin dans leur moindre détail. Nous n'avons pas en ce moment le droit d'engager l'Espagne en une aventure incertaine, car la guerre contre les Maures épuise toutes ses ressources. Il faut attendre d'en avoir fini avec eux pour envisager une autre entreprise coûteuse.

Attendre, encore attendre ! Mais en 1492 Boabdil, le dernier roi maure, se rend. Le dernier bastion, Grenade la Sarrasine, capitule.

Quelle joie au cœur de Ferdinand et d'Isabelle au matin du 2 janvier lorsque le vaincu, qu'entourent cinquante cavaliers montés sur de petits chevaux barbes piaffant sous leurs harnais damasquinés, s'agenouille devant les souverains d'Espagne et leur remet humblement les clés du Palais, tandis que la croix d'argent brille au sommet de la plus haute tour et que l'étendard de Castille, rouge et or, flotte sur Grenade délivrée !

Mais la joie n'est pas moins grande au cœur de Colomb, qui sent que son heure a sonné.



Un matin d'été, au lever du soleil, dans le port andalou de Palos, à l'embouchure du Rio Tinto aux eaux rouges

saturées de cuivre, aux accents du *Salve Regina*, trois caravelles filent vers la mer, semblables, leurs voiles gonflées par le vent, à trois albatros. En tête, le vaisseau amiral, le plus grand, bat pavillon, marqué d'un Christ en croix ; au grand mât des deux autres flotte une bannière portant une croix verte et les initiales de Leurs Majestés Catholiques surmontées d'une couronne.

Les bateaux ont presque toujours d'admirables noms, prestigieux ou tendres, pieux ou pimpants. Écoutons chanter dans notre mémoire le nom des trois caravelles de Colomb le Découvreur : la *Santa Maria*, la *Niña*, la *Pinta*. Ces deux dernières seulement reviendront du grand voyage !

Colomb, en effet, a réalisé son rêve et équipé ces trois vaisseaux. Grâce au million de maravédís d'or fournis par la reine Isabelle, grâce à l'aide financière d'une riche famille d'armateurs séduits par ses projets, il a pu acquérir les trois caravelles, recruter des équipages, rassembler des vivres pour la longue traversée.

Dans sa magnifique tenue d'amiral, toute de velours grenat, il commande la *Santa Maria* que conduit le capitaine basque Juan de la Cosa, tandis que Martin Alonzo Pinzon et son jeune frère, Vicente Yañez, sont maîtres à bord de la *Pinta* et de la *Niña*.

Colomb est d'autant plus fier que les souverains catholiques ont souscrit, après d'âpres discussions, aux conditions qu'il proposait, celles-là mêmes qui avaient fait sourire de mépris le roi de Portugal !

C'est pourquoi le 2 août 1492 – juste sept mois après la

prise de Grenade – tandis que l'éclatant soleil d'été fait brasiller les vagues, le Génois, que l'on avait surnommé « l'homme au manteau râpé », donne l'ordre du départ : l'écume des trois sillages écrit derrière les caravelles les premières lignes de l'épopée...

II. – TERRE, TERRE !

COLOMB estimait à sept cents lieues la distance à parcourir pour joindre Cipango. Mais il fallait compter avec les hasards de la traversée. En effet le quatrième jour, tandis que la *Pinta* file en tête, on la voit soudain aller à la dérive, et son capitaine, Martin Alonzo, transmet à l'amiral une désagréable nouvelle :

— Le gouvernail de la *Pinta* est déboîté !

Tant bien que mal, on répare : mais lorsque le septième jour on arrive aux Canaries, il était temps, le navire fait eau !

— Vendons la *Pinta* et achetons un autre bâtiment ! dit Colomb.

— Non, réplique Martin Alonzo, ce bateau est excellent : il n'est que de le réparer.

Les semaines se passent donc aux Canaries à attendre encore. Le navire est remis à neuf, la voilure est renforcée, les approvisionnements en eau et en vivres sont complétés. Le 6 septembre, on repart enfin. Le vrai voyage commence.

14 septembre : on s'agite sur la *Nina*.

— Regardez ! crient les marins, le nez en l'air.

Des oiseaux survolent le bateau, des oiseaux d'une espèce qui ne s'éloigne pas de la côte de plus de vingt lieues.

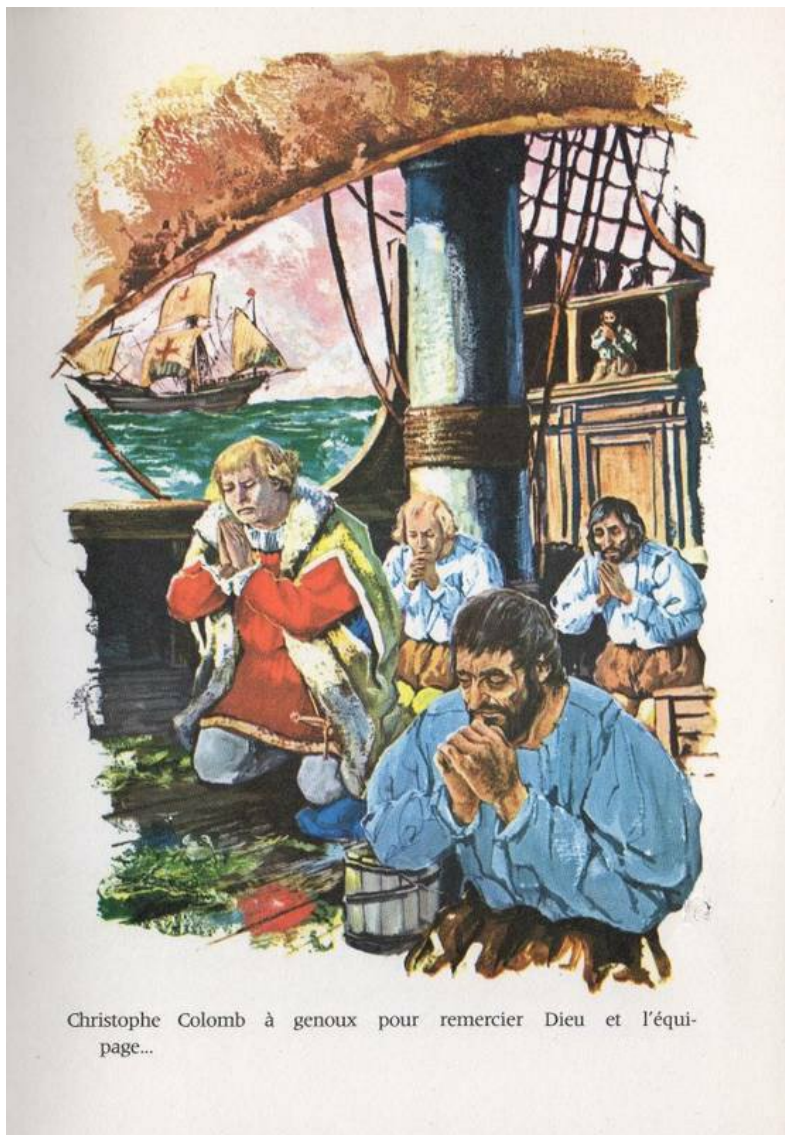
— La terre n'est pas loin, crie l'équipage.

Colomb, radieux, partage leur confiance. D'autant plus que les indices de l'approche d'une terre se multiplient. Voici que le 17 d'énormes amas d'algues, qui sont des varechs de la mer des Sargasses, ralentissent la marche des vaisseaux. Les marins en retirent des flots par paquets et examinent les plantes avec excitation.

— C'est de l'herbe de rivière ! dit l'un.

— Voyez : un crabe dedans ! crie un autre. Il n'y a pas de crustacés en haute mer, la côte est proche.

Mais les jours passent et l'horizon apparaît toujours désespérément uni aux marins qui le scrutent passionnément. Soudain, le soir du 25 septembre, un cri retentit : « Terre ! »



Christophe Colomb à genoux pour remercier Dieu et l'équipage...

Christophe Colomb tombe à genoux pour remercier Dieu, et l'équipage fait de même. La nuit se passe dans l'enthousiasme. Hélas : une cruelle déception attend les marins : à l'aube, l'horizon est vide. Ce qu'on avait pris pour la terre n'était qu'un moutonnement de nuages au-dessus de la mer. Sur les trois caravelles, un abattement profond succède à l'allégresse des heures précédentes. Octobre commence. Tandis que les hommes songent avec tristesse à leur patrie et aux visages lointains de ceux qui les attendent, l'amiral et les deux frères Pinzon se concertent.

— Vous avez annoncé aux hommes que six cents lieues ont été parcourues, dit Martin Alonzo. En réalité, j'en ai relevé sept cents.

— C'est exact, admet Colomb, mais je ne voulais pas décourager les marins.

— Inutile ! constate Vicente Yañez. La plupart sont des matelots expérimentés et tout à fait capables d'apprécier les distances au jugé.

— Quoi qu'il en soit, reprend sombrement Martin Alonzo, d'après les calculs nous devrions toucher Cipango. Or, nulle terre n'est en vue et les hommes sont à bout. Sans doute devons-nous modifier le cap.

— Impossible, proteste Colomb, nous avons décidé d'aller toujours plein ouest !

— Voyez les oiseaux qui volent autour du navire, ils prouvent que la terre est proche et il suffit de se laisser guider par eux. C'est ainsi que font les Portugais...

Enfin, Colomb cède :

— Cap ouest-sud-ouest.

À bord de la *Santa Maria* pourtant, l'atmosphère se fait pénible et l'équipage murmure contre Colomb. Les marins basques de don Juan de la Cosa n'ont plus confiance en l'amiral.

On entend même :

— Jetons-le à la mer, ce Génois de malheur, et retournons au pays.

Mais les frères Pinzon sont sûrs de leurs équipages. Avertis par Colomb, ils interviennent rigoureusement :

— Que l'on fasse pendre au grand mât une demi-douzaine de ces mécontents ! s'écrient-ils. Quant à nous, nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir découvert une terre, dussions-nous mourir sur les flots !

Alors l'équipage de la *Santa Maria*, maté, se calme devant l'énergie et la décision de Pinzon, le bon capitaine, l'enfant de Palos, et le voyage continue encore quelques jours sur la chaude mer tropicale.

Au soir du 11 octobre, tandis que les étoiles brillent innombrables dans ce ciel inconnu et que les marins endorment leur nostalgie au son des guitares, Colomb, dont les yeux fouillent la nuit, croit discerner au loin une petite lueur bizarrement mouvante et qui ne semble pas être une étoile. Mais il n'en parle pas à son équipage, de crainte d'une nouvelle déception.

Enfin, à deux heures du matin, le 12, un cri vient de la *Pinta*, naviguant en tête comme à l'accoutumée :

— Terre, terre !

C'est Juan Rodriguez Bermejo, matelot de Martin Alonzo qui s'agite frénétiquement en désignant un point de

l'horizon. Cette fois, pas le moindre doute. À la clarté de la lune, on distingue nettement le noir contour d'un rivage. Alors des trois caravelles montent des cris, des chants, des pleurs de joie.

« Ainsi donc, pense Colomb bouleversé d'émotion, voilà ma mission accomplie ! Nous touchons Cipango, abordé par une route nouvelle et bien plus courte. Bientôt, nous verrons les temples au toit d'or et les cités merveilleuses du grand Khan ! »

Le 12 octobre 1492 est, il le sent bien, une date capitale dans l'histoire du monde. Mais il se trompe en se croyant en Asie : dans leur voyage vers l'Ouest, ses caravelles ont buté sur des terres nouvelles qui ne figuraient pas sur la carte de Toscanelli, ni sur aucune des cartes de parchemin enluminé de cette époque. Les compagnons de Colomb ne sont ni au Japon, ni en Chine, ni aux Indes comme ils l'imaginent : ils viennent de toucher les Antilles.



Le pays qui apparaît à l'aube semble un véritable paradis. C'est une île délicieusement verdoyante, mais est-elle habitée ? En tout cas, rien qui rappelle les rivages animés décrits par Marco Polo. Dans la chaloupe, les marins se sont groupés, armés jusqu'aux dents. Colomb serre sur son cœur la bannière marquée de la croix.

— Regardez, dit soudain un marin, des hommes !

En effet, des hommes se glissent entre les arbres. Ils sont nus et traînent sur le sable de la plage des pirogues creusées dans des troncs d'arbres. Apeurés, ils gardent d'abord leurs distances, puis la curiosité les pousse à s'approcher.

— Ils n'ont pas l'air méchant ! se disent entre eux les marins qui, d'abord, avaient empoigné leurs armes.

Ce sont des hommes d'assez forte stature, à la peau cuivrée, aux cheveux noirs et raides relevés en crinière au-dessus de la tête. Ils semblent animés des meilleures intentions du monde et, tournant autour des matelots, les examinent avec un intérêt un peu indiscret, comme le feraient des enfants.

— Prends garde ! crie soudain un marin.

Trop tard. L'un d'eux s'est blessé en empoignant à pleine main le tranchant d'une épée, cette chose brillante qu'il ne connaissait pas. De vrais primitifs.

Colomb essaie de les questionner par gestes pour obtenir d'eux des renseignements, mais ils répondent par des sourires et des sons inarticulés : « Y a-t-il de l'or ? Où se trouve Cipango ? Où est le grand Khan ? » Les indigènes, captivés par la magnifique barbe de l'amiral, la palpent avec curiosité.

— Nous embarquerons avec nous quelques-uns de ces hommes et nous les ramènerons en Espagne pour les présenter au roi, décide Colomb.

Voguant à travers l'archipel antillais, la flotte atteint la grande île de Cuba le 20 octobre et longe ses côtes jusqu'au début de novembre.

— Je n'ai jamais vu de plus beau pays, écrit Colomb.

— Est-ce là Cipango ? disent les marins.

Non, Colomb ne croit pas qu'il s'agisse d'une île, mais de l'extrémité du continent asiatique. Il estime qu'en modifiant le cap, les Pinzon l'ont fait passer au sud de Cipango.

— Il nous faut retourner en arrière.

Au cours du mois de décembre, ils rencontrent les îles de Saint-Domingue et d'Haïti. Cette dernière rappelle tellement aux navigateurs leur pays natal, qu'on la baptise « Hispaniola », la petite Espagne. Mais leur quête de Cipango et de son or demeure toujours infructueuse.

Une nouvelle épreuve va frapper Colomb. Voici que, pendant la nuit de Noël, la *Santa-Maria* s'immobilise soudain brusquement. Elle vient de s'échouer sur un banc de sable. Que faire ? La *Pinta*, qui navigue en tête, n'est plus en vue ; seule, la *Niña* se trouve dans les parages. Colomb ne se laisse pas décourager.

— Il faut sauver tout ce qu'on peut de la *Santa-Maria*, ordonne-t-il.

Bientôt, tout ce que contenait la caravelle échouée est transporté sur la *Niña*. En quelques jours, avec la charpente et les ponts, on construit un fort appelé la Navidad – Noël – où s'installent une quarantaine d'hommes qui attendront le prochain voyage. Ce sont les premiers colons du Nouveau Monde, mais leur fin sera tragique.

Et dans les premiers jours de janvier, la *Niña*, très lourdement chargée, et la *Pinta*, qui l'a rejointe, cinglent vers l'Espagne. Le 15 mars, un peu plus de sept mois après

son départ, Colomb arrive au port de Palos et reçoit les acclamations d'une foule enthousiaste.

La Cour est alors à Barcelone. Colomb s'y rend, accompagné d'un singulier cortège. En tête marchent les six Indiens embarqués à Cuba, puis des mousses les suivent, tenant des perroquets aux couleurs éclatantes, portant des coussins où sont présentés des masques d'or à la vérité fort légers, ou bien montrant des poissons étranges, des plantes inconnues, des pelotes de coton.

— J'apporte à Vos Majestés, dit Colomb, quelques exemplaires des richesses de ces terres nouvelles, mais surtout je vous présente leurs habitants, doux, pacifiques et bons, que nous gagnerons à la cause du Christ et à l'Espagne.

Et il leur désigne les Indiens à peau cuivrée prosternés à leurs pieds. Toute l'assistance émue entonne avec ferveur *le Te Deum*.

Le roi et la reine d'Espagne tiennent à manifester à Colomb leur satisfaction et leur confiance :

— Nous vous savons gré de vos loyaux services et, pour le témoigner, nous vous nommons Amiral de la mer Océane et Vice-Roi des terres découvertes ou à découvrir.

Colomb maintenant est admis dans l'entourage du roi. Lui qui jadis arrivait mendiant, un soir d'hiver, au couvent de la Rabida, il porte un superbe blason : un écu écartelé aux un et deux reproduisant les armes de Castille et de Léon – un château et un lion – au trois à la mer d'azur portant un groupe d'îles d'or et au quatre d'azur à cinq an cres d'or. Il traite d'égal à égal avec les Grands d'Espagne.

Cela ne va pas sans susciter quelques jalousies.

— Au fond, disait un jour au cours d'un festin un hidalgo moitié plaisantant moitié sérieux, ce voyage aux Indes, ce n'était pas une traversée bien longue, ni bien difficile !

— Certes non, répond Colomb qui prend négligemment un œuf sur un plat devant lui. Au fait, j'ai appris là-bas un tour assez délicat à réaliser, je vous le propose : il s'agit de faire tenir cet œuf debout sur la table. Essayez, vous y parviendrez sans doute avec un peu de soin...

Les convives font tous leurs efforts. En vain. L'œuf roule, roule. Colomb le reprend.

— Voici comment il faut faire !

Et il plante l'œuf debout en écrasant légèrement son extrémité.

— C'est très simple, comme vous voyez. C'est un peu, messieurs, comme la route des Indes par l'ouest, je crois : il suffisait d'y penser !

III. – VOYEZ MES CHÂÎNES !...

LES souverains espagnols ont décidé de poursuivre méthodiquement l'exploration de ces « Indes occidentales » découvertes par Colomb. C'est pourquoi, le 25 septembre 1493, l'amiral repart, mais il est cette fois à la tête d'une véritable expédition : il dispose de dix-sept navires ; il a sous ses ordres quinze cents hommes et de nombreux officiers.

Ce deuxième voyage est marqué par un douloureux

incident. Lorsque Colomb arrive en vue d'Hispaniola, il fait tirer le canon pour avertir les marins qu'il a laissés là lors de son premier voyage dans le fort de la Navidad. Mais dans la nuit, pas de réponse : ni lumière, ni signe de vie. À l'aube, il faut se rendre à la brutale réalité : le fort est brûlé, quelques restes humains sont là, épars. Les marins espagnols – Colomb l'apprend plus tard – ont lassé par leurs exigences et leur cruauté la patience des indigènes. Ceux-ci les ont massacrés.

Le second séjour de Colomb aux Antilles durera trois ans et demi, au cours desquels il découvre la Jamaïque, organise l'exploitation de l'or et surveille l'installation des fermes et des cultures dans ces terres lointaines.

Il doit aussi guerroyer contre les Indiens, qui n'ont pas toujours la souplesse exigée, et il envoie ses prisonniers de guerre comme esclaves en Espagne, ce qui n'est pas sans soulever contre lui des critiques. Il parvient toutefois à s'en disculper lorsqu'il reparaît devant les souverains espagnols.

Pour la troisième fois, il repart, le 30 mai 1498, toujours à la poursuite de l'introuvable Cipango. Il découvre l'île de la Trinité et touche cette fois le continent américain. C'est à l'embouchure de l'Orénoque⁽¹⁾ que s'ancrent ses bateaux. Mais comme il est toujours persuadé qu'il se trouve en Asie, il déclare :

— Ce fleuve est la rivière sacrée de l'Inde, le Gange, qui prend sa source au Paradis.

Puis il revient dans sa colonie d'Haïti, où de sérieuses difficultés l'attendent. En effet, les Espagnols qui s'y sont installés, chercheurs d'or, cultivateurs, commerçants se

querellent ; les Indiens sont divisés en clans rivaux et la colonie périlite. Pendant deux ans, Colomb essaie de rétablir la paix, mais il se montre un administrateur brutal, maladroit, vite détesté de tous. Ses ennuis sont si graves qu'il écrit aux souverains espagnols :

« Ma tâche de gouverneur est de plus en plus lourde. Je demande comme une grâce insigne à Vos Majestés de daigner envoyer quelqu'un pour m'aider. »

C'est ainsi qu'arrive un beau matin aux Antilles Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre de Calatrava. Il est chargé d'une mission précise.

— Leurs Majestés, dit-il à Colomb, m'envoient pour vous apporter mon appui et enquêter sur les rébellions qui se sont produites. Elles ont bien voulu me donner tout pouvoir pour prendre les décisions que je jugerai convenables...

Malgré le ton mielleux, Colomb se méfie. Le conflit ne va pas tarder à éclater.

Bobadilla visite la colonie, examinant tout avec un air bon enfant. Il déclare bientôt à Colomb :

— Vous êtes trop dur, Messire, beaucoup trop dur. C'est la cause de votre insuccès ! Qu'on libère ces gens emprisonnés comme rebelles, qu'on laisse les négociants s'organiser à leur guise. Et que les indigènes ne soient donc plus astreints à payer un tribut trop lourd pour eux. La reine veut qu'on agisse en tout avec humanité.

Le Génois devine bien dans ces critiques la mauvaise foi de Bobadilla qui veut gagner les sympathies de la population et le supplanter comme gouverneur. Mais

naturellement, toute la colonie, Espagnols et Indiens unis, acclame le rusé personnage. La vie devient intenable pour Colomb, qui proteste, s'insurge et, avec sa rudesse de caractère, fait bientôt lui-même figure de rebelle. C'est tout ce que voulait Bobadilla !

— Qu'on mette cet homme aux fers, déclare-t-il, et qu'on le ramène en Espagne pour y être jugé !...

C'est ainsi qu'au mois de novembre 1500, une caravelle s'engage dans le port de Cadix. Et lorsque Christophe Colomb en descend, enchaîné, les cheveux blancs, les traits creusés par les larmes amères qu'il a versées, la foule qui s'est massée au port pousse une acclamation aussi chaude que lorsqu'il rentrait de son premier voyage, dans la gloire neuve du Découvreur de terres.

Le peuple espagnol, lui, n'est pas ingrat ; il a gardé à Colomb son estime et sa reconnaissance.

En décembre 1500, il paraît devant Ferdinand et Isabelle en leur palais de Grenade, le superbe Alhambra. Les souverains ont le cœur serré en le regardant s'approcher. Il est voûté, il boite, car les fers ont meurtri ses chevilles ; à ses poignets se marque leur trace infamante en un sillon sanglant. Il tombe à genoux :

— Voyez mes chaînes, voyez mes cheveux blancs, voyez mes larmes !

Isabelle a grand-peine à se retenir de pleurer, tandis que la foule bruyante, qui a accompagné le captif jusqu'aux portes du palais, crie :

— Vive l'Amiral de la mer Océane ! Vive Christophe Colomb !

Les souverains le font immédiatement relever et libérer de ses chaînes, puis ils l'écoutent. Alors, Colomb relève la tête et se défend avec opiniâtreté. Il raconte la conduite déloyale de Bobadilla, il dénonce les calomnies dont on l'a accablé par-delà la mer des Ténèbres. Il parle si bien, de sa voix chaude, prenante, que les rois catholiques sont convaincus de sa bonne foi et décident de sévir contre ses ennemis qui ont outrepassé leurs droits.

— Que Francisco de Bobadilla soit rappelé immédiatement et qu'on envoie Nicolas d'Ovando pour le relever de ses fonctions ! décident Leurs Majestés.

Puis, Ferdinand s'adresse avec bonté à Colomb :

— Quant à vous, Messire, vos mérites et vos souffrances vous donnent assez de titres à un glorieux repos. C'est pourquoi Nous n'avons pas cru devoir vous rétablir dans vos fonctions de gouverneur d'Hispaniola. Aussi bien, après les pénibles événements qui s'y déroulèrent, vous ne sauriez souhaiter d'y retourner et vous Nous désobligeriez fort en y reparaissant.

» Il Nous serait maintenant agréable de vous voir jouir dans le calme des honneurs et bénéfices que Nous vous avons accordés et que Nous vous maintenons, cela va sans dire. Veuillez y voir le gage de Notre totale confiance et de la profonde reconnaissance que Nous vous témoignons. »

Christophe Colomb baisse à nouveau la tête : il remercie, mais le cœur n'y est pas. Il a triomphé de ses ennemis, certes, mais les souverains ont compris aussi son inaptitude au gouvernement et ils lui ont fermement conseillé la retraite. Il a cinquante ans, il est jugé vieilli,

fini...



Colomb repart cependant pour un quatrième voyage. En effet, l'Espagne craint d'être distancée par le Portugal pour la découverte des Indes, car un marin portugais, Vasco de Gama, a doublé le cap des Tempêtes, nommé ensuite cap de Bonne-Espérance⁽²⁾, au sud de l'Afrique, et débarqué en Inde, ouvrant ainsi une nouvelle route maritime pour les pays d'Orient. Une seule chance pour l'Espagne : revenir au projet de Colomb, qui n'a pas renoncé, et tenter une dernière expédition vers l'Ouest.

— Qu'on me fasse confiance, déclare Christophe Colomb aux souverains espagnols : cette fois, j'ai la conviction que je réussirai. À l'ouest du golfe de Paria, en effet, j'ai reconnu un détroit, le détroit qui donne accès, j'en suis certain, à l'océan Indien !

Et l'amiral, perclus de douleurs, affaibli mais non résigné, reprend la mer en mai 1502, avec quatre caravelles et cent cinquante hommes d'équipage.

Dix ans depuis la première traversée ! Ce qui paraissait en 1492 un exploit téméraire, une tentative follement hasardeuse, est un voyage qui n'a plus guère de mystère pour lui. Il passe au large d'Haïti, sans y aborder, car l'île d'Hispaniola lui est toujours interdite, longe la côte sud-est de la Jamaïque et arrive dans le Honduras.

Découvrira-t-il le fameux détroit ? Il se croit tout près de l'embouchure du Gange, il poursuit son exploration jusqu'à la côte de Colombie, en vain ! Mais Colomb, aveuglé par son rêve intérieur, n'a jamais soupçonné qu'il n'était séparé de la mer qui baignait Cipango que par l'étroite bande de terre de l'isthme de Panama(3).

C'est un échec : il faut rentrer en Espagne. Le retour est pénible. Colomb n'a plus que deux caravelles : la tempête les malmène tellement qu'il faut les radoubler en route avec mille peines.

Au début de novembre 1504, à Sanlucar de Barrameda, débarque l'Amiral de la mer Océane, un homme à peu près aveugle, les cheveux et la barbe tout blancs. Comme il ne peut marcher, on le descend sur une litière. Colomb, vaincu, a renoncé pour jamais cette fois à la grande idée de toute sa vie : là-bas, vers l'ouest, sont les merveilles de Cipango et de Cathay.



Christophe Colomb mourut le 21 mai 1506 : il avait cinquante-cinq ans. Sa protectrice, la reine Isabelle, avait disparu et nul ne se souciait plus du vieil Amiral qui avait revêtu, pour mieux prier Dieu, l'habit du Tiers Ordre de saint Dominique. Colomb ne sut jamais que ses peines et ses larmes avaient donné le Nouveau Monde à l'Espagne.

Certains commençaient pourtant à soupçonner la vérité.

Celui qui le premier osa l'affirmer n'était pas un marin, mais un savant florentin nommé Amerigo Vespucci. C'est en son honneur que sur les cartes du monde le nouveau continent découvert par Colomb, le malchanceux, fut inscrit sous le nom d'Amérique.

François Pizarre ou l'or de perdition

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal
Fatigués de porter leur misère hautaine,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

J.-M. de Hérédia.



UR le continent neuf, encore presque entièrement inconnu, fondirent au cours du XVI^e siècle, comme un vol d'oiseaux de proie, des conquérants sans peur et sans pitié, résolus à gagner à la pointe de l'épée, dans ces terres vierges, un immense empire à leur patrie, et pour eux-mêmes le pouvoir, les richesses, les blasons.

L'histoire de ces hommes de fer, les *Conquistadors*, est terrible. Autant leur indomptable courage force notre admiration, autant leur cruauté implacable nous indigné et nous fait horreur. Ils durent pour s'établir abattre des états indigènes fortement organisés, ruiner de puissantes et très

anciennes civilisations qu'on nomme précolombiennes. Ainsi Cortez au Mexique, Pizarre au Pérou.

Sur la dramatique histoire de la conquête du Pérou surtout, le sang coule et dansent les flammes des incendies, tandis que l'or des fils du soleil, les Incas, brille de son éclat maléfique...

Celui qui donna cette terre à l'Espagne s'appelle François Pizarre. Il est le plus dur des conquistadors. Mais c'est que la vie ne lui avait jamais permis d'être tendre. Écoutons-le :

— Je suis un enfant trouvé. Ma mère m'abandonna à Trujillo, sur les marches d'une église. J'ai sucé le lait d'une truie, quand d'autres étaient couchés dans des berceaux dorés. Quand d'autres fréquentaient les écoles, je gardais les porcs en Estrémadure : le beau mystère, si je dois signer d'une croix !

» J'ai été soldat en Italie, simple soldat : peut-on conférer un grade à un illettré ? J'ai volé ici et là – il faut bien vivre –, puis, comme on recrutait des équipages pour les Îles, je me suis engagé à bord d'une caravelle. Comme simple soldat, bien sûr, et à quarante ans, sans le moindre maravédis !

» Mais aux Îles je me suis enrichi, j'ai pris ma revanche. En dix ans, je suis même devenu l'un des plus riches colons. Il n'y a qu'une chose qui compte en ce monde : l'or. Par lui, maintenant, je puis obtenir tout ce que l'injustice du sort me refusait par ma naissance. Et j'en veux encore davantage... »

I. – VOYAGES DE RECONNAISSANCE

EN 1522, à Panama, des Espagnols, pour l'heure sans emploi, discutent ferme :

— Cortez a vaincu les Aztèques, il est maître du Mexique. Faudra-t-il remonter à Mexico pour faire fortune ? s'inquiète l'un d'eux, dont la cape effilochée et les bottes éculées révèlent le dénuement.

— N'y a-t-il plus moyen d'employer son épée ? demande un autre, un soldat au visage basané. Qu'il se trouve un homme de cœur pour commander une expédition dans le Sud, et je le suis aussitôt !

— Pascal d'Andagoya, au retour de son exploration, affirme bien, certes, qu'un vaste continent s'étend au sud, un empire puissant et riche, à ce que disent les indigènes. On prétend que dans ce pays fabuleux l'or remplace la pierre...

— Justement ! Qu'attendons-nous pour nous y établir ?

— Mais il raconte aussi que la barrière infranchissable d'une forêt de mangliers en interdit l'accès et que la navigation est en outre fort dangereuse le long de ces côtes ! Existerait-il un homme assez aventureux pour diriger une telle expédition, qu'il ne trouverait pas de gens assez fous pour, aller avec lui risquer leurs os !

Ce chef se trouve pourtant ; c'est François Pizarre, avec son second Diego de Almagro, enfant abandonné comme lui et possédé du même désir de revanche sur le destin. Les frais de l'entreprise sont couverts par un prêtre que ce

projet exalte : don Fernand de Luque.

Un premier voyage de reconnaissance les persuade qu'il y a bien au sud un pays regorgeant d'or.

— L'affaire vaut d'être tentée ! concluent-ils, après avoir rendu compte de ce qu'ils ont vu au gouverneur de Panama, qui les autorise à poursuivre.

Au cœur de l'été 1526, ils reprennent la mer avec deux forts bateaux et cent soixante Espagnols qui, pour la plupart, n'iront pas jusqu'au bout et s'en reviendront à Panama, épuisés et découragés, après avoir abandonné leur chef.

Pizarre débarque d'abord à l'embouchure du fleuve San Juan, sur une côte boueuse et battue par les vents. Il doit camper ensuite dans l'île du Coq avec les douze compagnons qui lui restent, pendant que le pilote Bartolomé Ruiz est reparti pour Panama chercher des renforts. Le séjour dans cette île équatoriale est atroce. Les Espagnols, harcelés par les moustiques, pataugent avec dégoût dans la boue collante où fourmillent des caïmans. Rien à manger que les fruits amers des mangliers ou des piments qui embrasent la gorge. Parfois les soldats attrapent des couleuvres et les font griller. De temps à autre, ils ont la chance de découvrir des œufs d'iguane dont ils se régaleront. Quand vient la nuit, ils ne quittent pour s'assoupir ni les bottes, ni la cuirasse : ils somnolent l'épée au poing. En effet, dans les ténèbres menaçantes rôdent les pumas et les jaguars, et surtout les répugnants vampires au vol mou, assoiffés de sang.

Ces souffrances durent sept mois. Enfin, une voile est

annoncée à l'horizon. Est-ce Bernardo Ruiz avec des renforts ? Le pilote aborde et s'avance, l'air grave :

— Je suis porteur d'un ordre exprès du gouverneur, déclare-t-il à Pizarre. Nous devons, sous six mois, être rentrés à Panama.

— Six mois ! Pas de temps à perdre, constate Pizarre. Cap au sud, immédiatement !

La petite troupe repart et l'unique bateau franchit l'équateur. Comme le paysage change vite ! Le prestigieux décor de la zone tropicale se déploie bientôt devant les Espagnols réconfortés. Voici la forêt-galerie où grimpent des lianes aux fleurs radieuses, où cabriolent les singes, où caquettent les aras aux couleurs éclatantes, tandis que d'immenses papillons font scintiller au soleil leurs ailes diaprées. L'air plus frais apporte l'odeur des bois de santal, et derrière la forêt se découpent les âpres lignes de la Cordillère et la silhouette neigeuse du Chimborazo. Voici l'île Santa-Clara aux lagunes de sel, voici la Puna où jaillissent les sources d'eau vive...

Soudain, le gabier en vigie à la hune pousse un cri et tend le bras : bientôt, dans le repli étincelant du golfe de Guayaquil, apparaît une ville immense à triple enceinte, dont les blanches maisons cubiques brillent au soleil entre le double azur du ciel et de la vague : c'est le port de Tumbez.

Une foule d'indigènes, vêtus de couleurs bigarrées, se massent sur le quai et regardent curieusement ces nouveaux venus à la peau si blanche, vêtus d'habits de fer comme ils n'en ont jamais vu. Ils ne sont pas loin de les

prendre pour des dieux et ils leur donnent avec amabilité de précieux renseignements sur les riches pays du Sud. Par l'entremise de leurs interprètes indiens, les Espagnols ont appris ce qu'ils désiraient savoir :

— À des centaines de lieues au sud, au-delà des montagnes, s'étend l'immense empire du Pérou. Il est d'une richesse inouïe...

Lorsqu'il revient à Panama où on le croyait mort, Pizarre sait maintenant qu'il fera tout pour repartir vers le sud, avec de puissants moyens, à la conquête du mystérieux empire de l'or.

II. – L'EMPIRE DU SOLEIL

ENTRE les deux chaînes de la Cordillère des Andes, bien au sud de Tumbes, se trouve le plateau de Cajamarca, haut de près de trois mille mètres. Le froid soleil éclaire durement les plaques de neige qui brillent sur les rocs de basalte. Une troupe chemine péniblement dans ces solitudes hantées par le vol des condors, trébuche au bord des précipices, frissonne sous le vent glacé. En tête, un cavalier revêtu de son armure, la cape flottant sur l'épaule : c'est François Pizarre. Derrière lui vont cent six fantassins épuisés et soixante-deux cavaliers qui ont bien du mal à faire avancer leurs chevaux gelés. Mais nul ne discute les ordres du chef, que l'on respecte, parce qu'on le craint ; nul ne pense à revenir en arrière.

Car c'est l'ultime expédition, celle qui doit avoir la

victoire pour épilogue. Après des difficultés inouïes, Pizarre a fini par persuader le roi d'Espagne Charles Quint. Il a obtenu le droit d'équiper des navires et de recruter des hommes, à ses frais. Mais s'il échoue cette fois, c'en est bien fini de son rêve.

Avec son second, Fernand de Soto, ils devisent et pèsent leurs chances de réussite :

— Que signifient donc ces deux messages contradictoires du roi Atahualpa ? s'interroge de Soto.

Pizarre réfléchit un instant, puis répond :

— Sans doute a-t-il appris par ses espions que nous étions accompagnés d'une troupe armée et a-t-il pris peur tout d'un coup. C'est pourquoi, après nous avoir envoyé une ambassade pour nous accueillir dans son pays, il s'est ravisé et nous a, au contraire, envoyé un messenger nous interdisant d'aller plus loin.

— Ce roi Atahualpa est maintenant le maître unique de tout l'empire ?

— Certes, puisqu'il a fait prisonnier son frère Huascar. Il est même, à ce que disent certains Indiens que nous avons interrogés, installé avec son armée non loin d'ici.

— Mais Huascar n'a-t-il pas encore des partisans ?

— Je vois, fit Pizarre en un étrange sourire, que tu as compris comme moi l'intérêt que présente pour nous la situation. Voici un joli rôle : servir d'arbitre entre les deux camps. C'est le meilleur moyen de nous imposer dans le pays...

Au soir de la journée – nous sommes à l'automne 1532 – pendant que l'armée, dans le crépuscule glacé, installe son

camp sur une plate-forme rocheuse, Pizarre interroge une fois de plus ses captifs sur ce mystérieux pays qu'ils nomment l'Empire du Soleil. Un interprète indien traduit ses questions et les réponses des prisonniers.

— Il y a une ville immense, magnifique, dit l'un d'eux, c'est Cuzco, le cœur de l'empire. C'est là que se trouve la grande Maison d'Or du Soleil.

— Pourquoi avoir consacré ce palais au Soleil ?

— Parce qu'Inti, le Soleil, est le premier des dieux et l'ancêtre de nos rois, les Incas. L'empire lui appartient et tout obéit à sa loi.

— Avez-vous d'autres dieux ?

— L'épouse d'inti, c'est la déesse Lune. Mais d'autres dieux commandent aussi au feu du ciel et à la lave des volcans...

— Dis-leur, ordonne Pizarre à l'interprète, que leur dieu du feu me protège, que son esprit est en moi, puisque je possède des machines qui crachent la flamme et font le bruit du tonnerre.

Lorsque l'Indien a traduit cette phrase en désignant de la main les canons des Espagnols, Pizarre a cru voir passer un effroi sur le visage cuivré des prisonniers, déjà déconcertés par les chevaux, les armures, les épées de fer.

— Moi aussi, avec un peu de chance, fait Pizarre à voix basse, ils me prendront peut-être pour un dieu !

La conversation semble aux Espagnols du plus grand intérêt.

— À qui appartiennent toutes les richesses du pays ? intervient de Soto.

— Au Soleil et à son fils, l’Inca, qui est dieu.
— Les habitants ne souhaitent-ils pas se les approprier ?
— Pourquoi le désireraient-ils ? L’Inca ne pourvoit-il pas à tous leurs besoins ? Chacun travaille pour la communauté et tout est partagé équitablement.

— Mais lorsque la vieillesse les empêche de travailler, comment vivent-ils, s’ils n’ont pas rassemblé quelque bien ?

À cette question, la plus vive surprise se peint sur le visage du captif.

— N’ont-ils pas dépensé leurs forces à travailler pour tous, lorsqu’ils étaient jeunes et vigoureux ? Dans leur vieillesse, il est juste que la communauté veille sur eux et subvienne à leurs besoins.

— Et si un homme dérobe son bien à un autre ? questionne de Soto, vivement intrigué.

— Cela n’arrive jamais. Pourquoi le ferait-il ? répond placidement l’Indien.

Pizarre et de Soto se regardent. Ils hésitent à croire ce qu’on leur raconte, et qui est pourtant la vérité.

— Curieux pays ! fait Pizarre.

III. — LA MORT DE L’INCA

QUELQUES semaines ont passé. Les Espagnols sont arrivés en vue de la ville de Cajamarca, déserte. La population inquiète avait fui dans la montagne et s’était réfugiée près du camp du roi Atahualpa, installé avec son armée, en face,

sur la montagne.

Les Péruviens ont eu grand peur en voyant les cavaliers, qu'ils prennent pour des monstres inconnus, sortes de centaures ne faisant qu'un avec leur monture. De leur côté, les envoyés espagnols, au cours d'une entrevue avec l'Inca, ont pu se rendre compte de la disproportion des forces en présence. Certes, les Péruviens ont un armement primitif, mais ils sont si nombreux que les conquérants devront, s'il y a combat, lutter à un contre cent.

— Voilà qui est hasardeux, pense Pizarre. Mieux vaut ruser...

Sa décision est bientôt prise : il a invité le roi Atahualpa à venir lui faire une visite et à assister à un banquet d'amitié : il profitera de cette occasion pour s'emparer de lui. Le roi prisonnier, il sera facile de conquérir le pays pour l'Espagne, des âmes pour le Christ et de faire main basse sur les richesses de l'empire du Soleil...

Et voici que s'avance une troupe de Péruviens vêtus de rouge. D'un geste solennel, ils balaient le sol avec des palmes pour préparer la route au cortège du souverain. Derrière eux marchent des esclaves portant des vases d'or, puis des officiers en tunique bleue ayant aux oreilles de lourdes breloques. Enfin apparaît le palanquin du roi Atahualpa garni de plaques d'or et de plumes.

L'Inca est assis sur un trône d'or. Son front porte le bandeau royal en laine de vigogne surmonté d'une couronne de plumes noires et blanches. À son cou scintillent de magnifiques émeraudes. Sur sa poitrine brille un pectoral d'or orné de pierres précieuses. Lentement, le

cortège arrive sur la grande place de Cajamarca.

Pizarre, et ceux qui l'entourent, regardent de l'intérieur du palais où ils se sont installés, aux aguets. Ils sont éblouis, bien sûr, par tant de somptuosité, mais ils n'ont pas manqué de remarquer que l'Inca n'a pas de soldats armés autour de lui. Pizarre, lui, sait que ses Espagnols ne sont pas loin, embusqués dans les bâtiments voisins. L'affaire se présente bien...

Atahualpa s'étonne un peu de trouver la place déserte. Mais, soudain, un prêtre sort du palais : c'est l'aumônier espagnol. Revêtu de ses ornements, portant dans une main la Bible, dans l'autre un crucifix, il s'avance vers Atahualpa, accompagné d'un interprète, et lui déclare :

— Roi, c'est un grand honneur pour nous de recevoir ta visite et aussi une grande joie, car notre Dieu nous a envoyés pour t'enseigner la vraie foi et pour te convertir.

L'Inca écoute, poli et impassible. Le dominicain continue, lui parle du Christ, de la Rédemption. Puis il lui déclare que le Pape, successeur de saint Pierre, a attribué la terre du Pérou à l'empereur Charles Quint. Atahualpa, en entendant la traduction de l'interprète, proteste :

— Ce pays est à moi, je l'ai reçu de mes ancêtres et n'ai point l'intention de le céder à votre empereur. Vais-je lui disputer ses terres, moi, là-bas vers le levant ?

— Que tu le veuilles ou non, répond doucement l'aumônier, ce que je t'ai dit s'accomplira...

L'Inca sent monter la colère en lui. Quel est ce livre que le prêtre tient en main et qu'il a brandi à plusieurs reprises ? Atahualpa le saisit, l'ouvre et le voit couvert de

caractères qui ne signifient rien pour lui. De dépit, il jette la Bible à terre, au pied de son trône.

— Sacrilège ! Sacrilège ! s'écrie l'aumônier.

Pizarre a tout entendu. Il sort du palais et donne à ses troupes le signal de l'attaque : les canons tonnent, la cavalerie charge, le petit groupe entourant Atahualpa est bientôt encerclé. Alertée par le vacarme, une troupe de Péruviens, qui avait accompagné le cortège royal jusqu'aux portes de la ville, se précipite au secours de son roi. Trop tard ! Les Indiens sont vite décimés par les canons et les arquebuses, culbutés par les chevaux, massacrés en grand nombre.

Les Espagnols se jettent sur les cadavres et les dépouillent de leurs armes précieuses et de leurs bijoux, pendant que Pizarre lui-même, se frayant la route à coups de sabre dans la mêlée, s'empare d'Atahualpa. Puis, au cri de « Santiago », ils se répandent dans le camp péruvien, abandonné par le reste de l'armée en fuite, et fébrilement ils rassemblent un immense butin en argent, en or, en vaisselle précieuse.

Mais ce n'est pas assez : Pizarre compte obtenir de l'Inca une rançon extraordinaire. Il se rend dans la chambre qui lui sert de prison et lui déclare :

— Si tu veux racheter ta liberté, il faut me remplir cette chambre d'or et d'argent.

— Jusqu'à quelle hauteur ? demande l'Inca sans sourciller.

— Que peux-tu donner ? réplique Pizarre, un peu surpris devant l'assurance d'Atahualpa.

L'Inca lève le bras au-dessus de sa tête :

— Tu auras de l'or et de l'argent jusqu'à cette hauteur avant deux mois.

Bien vite, il fait envoyer des messages à travers tout l'empire, de Quito à Cuzco. De toutes parts arrivent des Indiens portant des litières remplies de bijoux d'or et d'argent, de vaisselle précieuse incrustée de pierreries. À la date fixée, juillet 1533, la chambre est pleine. L'Inca a tenu parole. Pizarre détient une fortune colossale(4).

Certes, il aime l'or plus que tout ; et pourtant, il envoie les trois-quarts de ces richesses dont la possession le grise au roi Charles Quint. Car il désire obtenir les honneurs, les titres de noblesse, la considération, qui le vengeront enfin des mépris essuyés jadis par l'enfant abandonné de Trujillo... Il partage le reste de la rançon entre ses officiers, ses soldats et lui-même.

Va-t-il maintenant libérer Atahualpa ? La justice l'exigerait. Mais Pizarre réfléchit au danger que l'Inca représente.

— Même vaincu, même prisonnier, il sera, pour les Péruviens, le fils du Soleil, expose-t-il à ses lieutenants.

— Oui, ajoute de Soto, sa vie menace l'autorité espagnole. D'ailleurs, dans ce pays, tout dépend de cet homme. L'Inca mort, il n'y aura pas de résistance.

Après un simulacre de procès, Atahualpa qui, dédaigneux, n'essaie même plus de se défendre, est condamné à être étranglé, non sans avoir été baptisé préalablement. Ainsi meurt le 29 août 1533 le dernier empereur inca, assassiné par des Espagnols qui ne mettaient guère en pratique la

doctrine chrétienne dont ils se réclamaient...

Pizarre pense maintenant à poursuivre son aventure et à conquérir à l'Espagne le reste du Pérou. Quittant Cajamarca, il se dirige avec son armée vers le sud du pays par la grande voie qui relie entre elles les villes de l'empire. C'est une admirable route construite en mortier dur : elle escalade les montagnes par des gradins, franchit les fleuves par des ponts suspendus, traverse les marais par des chaussées empierrées. C'est par ces routes jalonnées de relais que les ordres de l'Inca pouvaient se transmettre rapidement à travers tout l'empire.

— Quelle œuvre magnifique ! se disent les Espagnols qui évoquent les chemins sinueux et blancs de poussière de leur pays lointain.

Au soir du 15 novembre 1533, ils arrivent en vue de Cuzco, la capitale du Pérou dont parlait autrefois avec tant d'admiration l'Indien prisonnier. Pizarre constate que son captif ne mentait pas lorsqu'il aperçoit, dans une vallée rocailleuse et sévère, les murailles gigantesques enserrant les palais hérissés de tours. Les Espagnols ne rencontrent pas de résistance et ils arrivent devant le temple du Soleil : un triple mur de granit entoure quatre édifices d'or et d'argent. À l'intérieur, les momies des Incas défunts sont alignées dans une salle aux murs plaqués d'or. Quelle prodigieuse richesse !

Dans la ville, c'est fête. On danse en l'honneur d'Inti, l'astre de vie. Des chants s'élèvent dans l'air glacé du crépuscule. Les Espagnols se moquent de ces mascarades. Les Indiens répliquent. La mêlée s'engage. Pizarre et ses

hommes dispersent la foule à coups d'arquebuse, puis mettent à sac la cité. Partout, de l'or pour les conquistadors qui passent la nuit à rassembler leur butin, pendant que les Indiens, apeurés, se demandent avec angoisse quelle faute ils ont bien pu commettre pour que le Soleil ait cessé de protéger son empire...

IV. – LA FIN D'UN CHEF

FRANÇOIS Pizarre, grâce à l'or du Pérou, s'est attiré les bonnes grâces de Charles Quint⁽⁵⁾. Il a été fait marquis d'Altabillos et gouverneur du nord du Pérou, pendant qu'Almagro recevait le sud. Décision regrettable, car les deux chefs ne sont pas d'accord sur la frontière et tous deux convoitent Cuzco. Pourtant, ils hésitent à rompre une amitié vieille de trente ans. On se réconcilie, mais le cœur n'y est pas.

Le Marquis – c'est ainsi qu'on appelle désormais François Pizarre – souhaite la paix, pour faire de ce pays une nouvelle Castille. Il a choisi lui-même le site d'une capitale qu'il veut espagnole et chrétienne. Il l'a baptisée « la Cité des Rois » : c'est aujourd'hui Lima. Il s'occupe d'y faire bâtir des demeures somptueuses autour de la cathédrale Saint-Dominique. Le conquistador joue au souverain bâtisseur.

À Cuzco pourtant, la situation est trouble. Son frère, Fernand Pizarre, est assiégé par les Indiens révoltés. Il tient bon. Almagro vient à son secours, mais il exige Cuzco pour

prix de son intervention. Fernand refuse et les Espagnols s'entretuent au cours d'un combat meurtrier dans la plaine de Las Salinas. Fernand est vainqueur. Almagro, prisonnier, est étranglé sur la grande place de Cuzco.

La Marquis est maintenant le seul maître. Il a gardé des goûts simples et on peut le voir se promener dans les rues, sans escorte, une cape noire sur les épaules. Un jour, il se jette à l'eau pour sauver un Indien qui se noyait. Pourtant, il ne manque pas de majesté lorsqu'il donne des audiences dans la salle fastueuse du palais. Il porte alors comme un roi la grande houppelande de pourpre au col de fourrure et l'épée à la garde d'or scintillante de pierreries.

— Méfiez-vous, Seigneur, lui dit un lieutenant fidèle, Juan Vélasquez, on en veut à votre vie. Vous devriez faire emprisonner ou bannir les anciens compagnons d'Almagro.

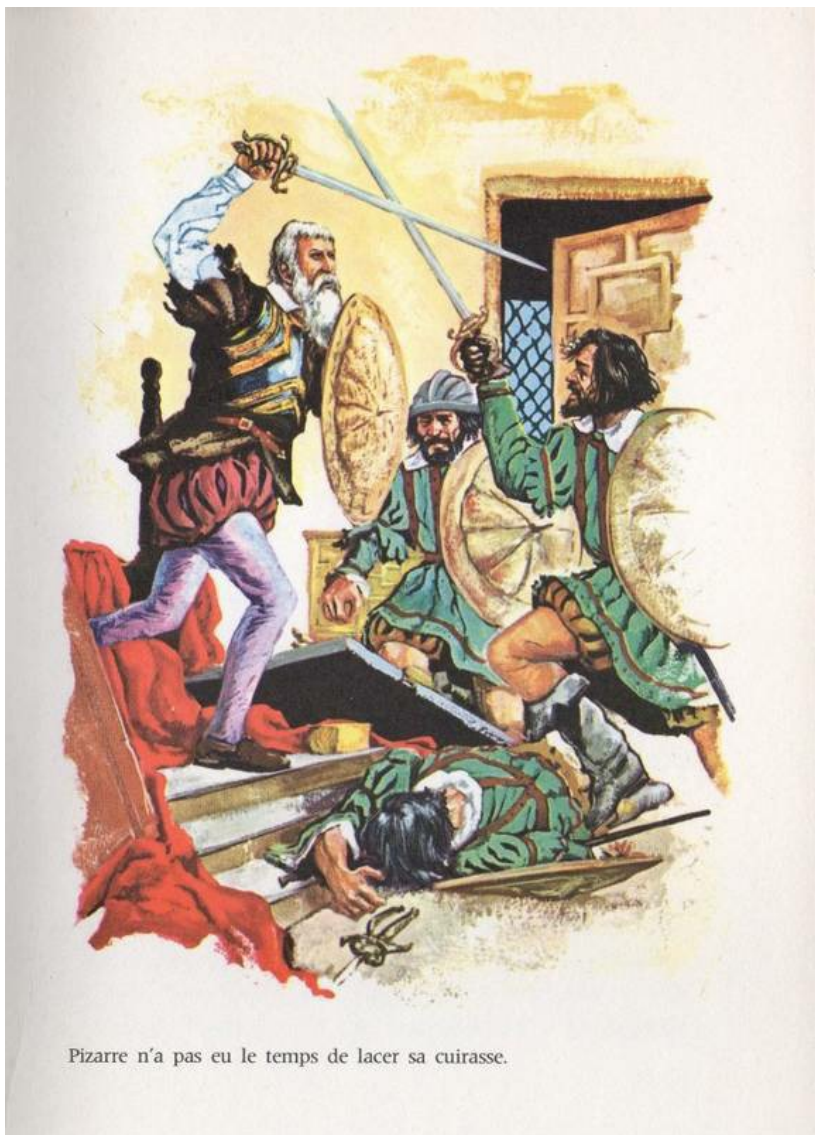
— À quoi bon ? répond calmement Pizarre. Nul n'échappe à son destin.

Un dimanche de juin 1541, le Marquis reçoit à sa table quelques amis. Soudain, une dizaine d'hommes armés paraissent devant le palais, sur la place écrasée de chaleur. À leur tête est Diego de Almagro, le fils du conquistador exécuté. On entend des cris :

— Mort au tyran !

Pizarre fait fermer les issues et se retire dans sa chambre pour revêtir une armure. Les conjurés enfoncent la porte, tuent ou mettent en fuite les amis du Marquis. Ils arrivent devant la chambre :

— La bête est traquée, dit l'un d'eux, elle est à nous.



Pizarre n'a pas eu le temps de lacer sa cuirasse.

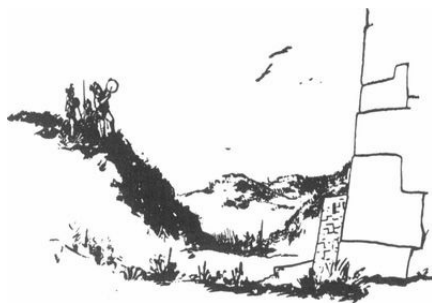
Pas encore. Pizarre n'a pas eu le temps de lacer sa cuirasse, mais il a son bouclier et son épée. Il se bat comme un jeune homme, malgré ses soixante-six ans. Les premiers assaillants tombent, mais d'autres arrivent. La lutte est par trop inégale !

Un coup d'estoc. Le Marquis s'écroule, la gorge tranchée.

— Un prêtre, par pitié ! crie-t-il, tandis qu'on le perce de coups.

Alors, dans un gémissement, il trempe la main dans son sang et, rassemblant ses dernières forces, il trace sur le sol une croix. Pendant que les assassins s'enfuient, désarmés, il meurt en baisant l'image sanglante du Christ.

L'épée à la garde d'or s'est brisée dans cet ultime combat. Pizarre disparaît ainsi dans l'austère solitude des destins hors série.



Jacques Cartier et la Nouvelle-France



'OCÉAN Atlantique, malgré ses rudes tempêtes, n'a jamais découragé les marins audacieux. Dès l'Antiquité, on allait chercher l'étain jusqu'à la lointaine Thulé(6). Vers l'an 1000, alors que la Méditerranée s'engourdissait sous la poigne sarrasine, les Vikings, avec leurs longues barques qu'ornait à la proue la figure menaçante du dragon, abordaient au Groenland, le pays des grands hivers. Des marins dieppois, basques ou bretons péchaient sur les bancs de Terre-Neuve la morue, si abondante qu'il suffisait pour en prendre de tremper des paniers dans la mer.

Mais c'est seulement au XV^e siècle que de véritables expéditions furent organisées. La navigation, grâce à la boussole et au gouvernail, était devenue plus sûre. Le but était aussi plus précis. Les Portugais gardaient jalousement la route des Indes, et à Lisbonne les épices étaient chères. Le bruit courait qu'en mettant à la voile vers l'ouest, droit devant soi malgré l'espace et la brume, il serait possible d'atteindre l'Asie, le pays des merveilles, dont avait parlé

Marco Polo et qui enchantait les imaginations d'Europe.

C'est ainsi qu'un Italien, Giovanni Caboto, au service des armateurs de Bristol, révéla l'importance de Terre-Neuve, au moment même où Colomb, plus au sud, sillonnait la mer des Antilles.

En France aussi, on s'intéressait au passage du Nord-Ouest. Les négociants de Lyon et le marin dieppois Jean Ango confièrent à un capitaine florentin, Verrazzano, le soin de découvrir la route du Cathay⁽⁷⁾, l'empire de la soie et des perles. Sur sa caravelle, *la Dauphine*, l'explorateur longea en 1524 la côte de l'Amérique du Nord, sans trouver le passage vers l'Asie. Il remarqua une baie accueillante, bien située : c'est là que longtemps plus tard sera fondée New York. Dans son rapport, il décrit les Indiens à la peau cuivrée, aux tuniques en peau de cerf, aux coiffures emplumées, aux lourds bijoux incisés, aux mœurs douces et pacifiques. Parmi les marins qui l'accompagnaient, il y avait un jeune homme de Saint-Malo, Jacques Cartier, pour qui ce voyage aventureux fut une véritable révélation.

Jacques Cartier s'était promis de revenir vers ces terres nouvelles, mais il dut attendre dix ans. Son projet semblait téméraire aux riches armateurs, qui ne tenaient pas à risquer leur argent à la légère. Le roi François I^{er}, si désireux qu'il fut de conquête et de gloire, craignait d'encourir une condamnation du Pape qui avait partagé entre les Espagnols et les Portugais les terres de l'Ouest, dans la mer des Ténèbres. Enfin, tout s'arrangea, et en 1534, avec l'appui de la Couronne, Cartier put accomplir son premier voyage.

— Partons hardiment, dit-il à ses compagnons. L'Univers est à celui qui le prend.

Trouver la route de l'Asie à l'Ouest, découvrir des pays riches en or, tels étaient les buts de l'expédition. Aucun des deux ne fut atteint. Cartier constata que Terre-Neuve est une île, il longea les côtes du Canada et il prit possession des terres vacantes au nom du roi Très Chrétien en élevant, sur la falaise de Gaspé, une croix de trente pieds de haut, portant un écusson à trois fleurs de lis.

Sur son journal de bord, le navigateur décrivit soigneusement les paysages qu'il avait aperçus, les animaux inconnus qui l'avaient surpris : pingouins, cormorans, morses, les réactions des indigènes parfois craintifs, parfois aussi accueillants.

Pour prouver la découverte de terres nouvelles, il ramena deux Hurons qui, au cours de leur séjour en Bretagne, apprirent le français et purent donner à Cartier des renseignements sur leur pays.

— En retournant au Canada, lui disait l'un d'eux, nommé Domagaya, tu remonteras le grand fleuve Hochelaga(8), et vers l'ouest tu arriveras au royaume de Saguenay, riche en or. Là, tout reluit de l'éclat de ce métal, tant il est chose commune...

Le roi François I^{er}, mis au courant, accorda son appui pour une nouvelle expédition.

— Allez, fit-il, sous mon royal commandement et donnez à notre patrie un Mexique ou un Pérou.

Cartier partit donc le 19 mai 1535 avec trois bateaux : *La Grande-Hermyne*, *la Petite-Hermyne* et *l'Emerillon*.

Quelques gentilshommes l'accompagnaient et la petite flotte avait fière allure. Malgré de violentes tempêtes, qui causèrent bien des retards, les navires arrivèrent à Terre-Neuve sans avarie sérieuse au début de juillet. Au cours des deux mois suivants, ils explorèrent la baie du Saint-Laurent et, ne trouvant aucun passage vers le nord, ils se mirent à remonter le fleuve. Le pays de Canada semblait magnifique.

« C'est, écrivait Cartier, une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fertile, pleine de beaux arbres de la nature de ceux de France. »

Le chef indien Donnacona accueillit fort bien l'expédition dans son petit village de huttes, Stadacone, près de la rivière Sainte-Croix, à l'emplacement même où s'élèvera plus tard la belle ville de Québec. Mais lorsque Cartier voulut pousser plus avant vers l'ouest, Donnacona lui dit :

— Tu ne peux continuer. Le Grand Esprit nous a fait savoir que si vous allez plus loin il vous fera tous périr sous les neiges et les glaces.

— Ton Grand Esprit, répondit Cartier, ne sait ce qu'il dit. Nous, nous avons prié Jésus et il nous a promis son aide.

Cartier, se moquant des récits effrayants par lesquels on espérait le décourager, remonta le fleuve jusqu'à Hochelaga, petite bourgade fortifiée près d'une colline dominant toute la région, et qu'il baptisa aussitôt Mont-Royal⁽⁹⁾. En s'entretenant par gestes avec les habitants du pays, il crut comprendre qu'il n'était plus très loin du Saguenay, l'Eldorado convoité. Mais la saison était trop avancée pour qu'on pût songer à naviguer vers l'ouest. Cartier revint à Stadacone pour affronter le rude hiver.

Sur son ordre, le fortin de Sainte-Croix, près de la rivière, fut entouré de deux murs de bois, entre lesquels furent placés des branchages et des amas de feuilles mortes. D'énormes provisions de bois se trouvèrent entassées dans les greniers, des vivres en abondance garnirent les abris et les soutes des navires.

— Maintenant, fit Cartier, l'hiver peut arriver. Nous sommes prêts.

Le froid vint d'un seul coup. Un vent glacial parcourut les forêts et les plaines. La neige, en tourbillonnant, recouvrit le fortin, les huttes de Stadacone, les navires de Cartier, le fleuve même bientôt pris par les glaces. Le grand silence blanc ne fut troublé que la nuit par le hurlement des loups. Pendant cinq longs mois, de la mi-novembre 1535 au 15 avril 1536, les Français affrontèrent les rigueurs d'un hiver qu'ils n'auraient jamais cru si pénible.

« Ainsi, écrit Cartier dans son journal de bord, nous avons été continuellement enfermés dans les glaces qui avaient plus de deux brasses d'épaisseur⁽¹⁰⁾. Par-dessus la terre, il y avait la hauteur de quatre pieds de neige, tellement qu'elle était plus haute que le bord des navires. Nos breuvages étaient tous gelés dans les futailles. Et par-dedans nos navires, du haut en bas, il y avait quatre doigts de glace le long des bords. »

En outre, les rapports entre les Français et les sujets de Donnacona devinrent vite assez tendus. Des disputes éclatèrent et des bagarres. Le fortin se trouva privé du gibier frais que les chasseurs indigènes lui avaient fourni jusque-là contre des menus objets tels que couteaux,

bibelots de laiton, perles de verre... Il fallut se contenter des viandes salées et boucanées dont les réserves diminuèrent rapidement.

Au mois de décembre, une mystérieuse maladie s'abattit sur le fortin. Cartier nous la décrit ainsi : « Quelques-uns perdaient leurs forces, les jambes leur devenaient grosses et enflées et les nerfs retirés et noircis comme du charbon, parfois toutes semées de gouttes de sang comme dans la fièvre pourpre. Puis la maladie montait aux hanches, cuisses et épaules, aux bras et au cou. Et à tous devenait la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tombait jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes. » Cartier ordonna de multiplier les prières à la Vierge. Il fit disséquer un cadavre pour voir les effets de cette terrible affection, le scorbut, que l'on ne connaissait pas encore et qui est dû à une longue absence de nourriture fraîche.

À la mi-février, il n'y avait avec Cartier que quelques hommes indemnes. La plupart des marins étaient très affaiblis, au point de ne pouvoir descendre dans les soutes à provision pour en tirer des vivres ou des futailles. Les morts – il y en eut vingt-cinq – ne pouvaient être enterrés, tant il était difficile de creuser le sol gelé.

Le capitaine faisait face à tout avec une grande force d'âme ; il réconfortait de son mieux ses compagnons épuisés. Il eut pourtant un moment de découragement lorsqu'il vit mourir son ami Philippe Rougemont, un jeune homme de vingt-deux ans, natif d'Amboise, dont les derniers mots furent :

— Hélas ! je ne reverrai donc point ma Touraine.

Mais Cartier ne céda pas à l'abattement. Il sentait un autre danger. Les Hurons, frappés de l'inertie des Français, venaient de plus en plus nombreux rôder autour du fortin.

— S'ils nous croient à leur merci, constata Cartier méfiant, ils nous attaqueront, car grande est leur soif de pillage.

Il se rendit donc dès lors fréquemment à Stadacone, où il affecta le plus grand calme, plaisantant avec les chefs, multipliant les cadeaux, affirmant à qui voulait l'entendre que tout allait bien au fortin. En même temps, il ordonnait à ses hommes valides de frapper avec des pièces de bois à l'intérieur des navires, comme s'ils étaient occupés à les calfater.

Chaque fois que les Indiens demandaient à le voir, Cartier cherchait à leur donner le change par une ruse habile. Il sortait seul, en se faisant suivre à distance de quatre ou cinq marins, sains ou malades. Il se retournait alors brusquement et leur criait sur un ton de colère :

— Vauriens, fainéants que vous êtes, voulez-vous bien retourner à l'instant à votre besogne, ou vous aurez affaire à moi ! Le travail presse, ne le savez-vous pas ?

Mais tout cela ne pouvait durer qu'un temps. Heureusement, un jour qu'il se promenait tranquillement dans les ruelles de Stadacone, accompagné d'une bande joyeuse d'enfants, le capitaine rencontra un de ses interprètes qui, depuis le séjour de Bretagne, lui étaient restés très dévoués, Domagaya. Celui-ci, atteint de scorbut, avait été laissé dans une hutte pour y attendre la mort. Or,

il avait maintenant l'air d'être en pleine santé.

— Domagaya, fit Cartier qui n'en croyait pas ses yeux, est-ce bien toi ? Comment as-tu pu guérir si vite et si bien ? Par quel miracle ?

— Très simplement, répondit l'Indien. J'ai bu le jus et le marc de la feuille de l'arbre que nous appelons anneda⁽¹¹⁾.

— Ne peux-tu me montrer cet arbre ? J'ai justement un de mes serviteurs qui souffre de ce mal.

Domagaya, tout heureux de rendre service, héla deux femmes de sa tribu et leur ordonna d'aller chercher une brassée d'anneda. À son retour au fortin, Cartier fit prendre à ses hommes le remède magique, et bientôt il eut la joie de les voir complètement guéris.

L'hiver fit place au printemps, la nature retrouva ses couleurs, le grand fleuve secoua son carcan de glace. Les Indiens remontèrent vers le Nord pour traquer les élans et les caribous. Au début de mai, Cartier repartit pour la France, non sans avoir embarqué de force à son bord le seigneur Donnacona, qu'il comptait remettre entre les mains du roi après l'avoir fait baptiser.

— Sire, explique Cartier à François I^{er}, nous n'avons point encore touché au fabuleux royaume du Saguenay et certains, bien à tort, vous disent que notre entreprise n'a pas porté ses fruits. Pourtant, nous savons désormais que le Canada est terre d'avenir pour la France et pour la Chrétienté. Le temps, qui est le grand maître de toutes choses, ne manquera pas de nous donner raison.



COMBAT ET INTRIGUES

Malatesta l'aventurier

Seigneur de Rimini, Vicaire et Podesta,
Son profil d'épervier vit, s'accuse ou recule
À la lueur d'airain du fauve crépuscule
Dans l'orbe où Mattéo da Pasti l'incrusta...

J.-M. de Hérédia.



VOYEZ cette belle et sévère médaille de bronze : elle fut ciselée jadis par un artiste italien, le grand Mattéo da Pasti. Du métal au fauve reflet surgit un profil anguleux aux lignes dures et précises : c'est celui de Sigismond-Pandolphe Malatesta, le maître de Rimini⁽¹²⁾. L'étrange destin que celui de

cet homme hors-série ! Né d'une famille illustre qui compta des guerriers, des artistes et des saints, il rassembla en lui tant d'aspirations variées et contradictoires que sa personnalité déconcerte. Tour à tour, à l'époque agitée qui fut la sienne, il servit le Pape ou luttait contre lui ; tantôt assoiffé de gloire, tantôt d'humilité, il poursuivait avec autant d'ardeur les plaisirs brutaux de la vie que les joies les plus raffinées de l'esprit.

Mais, à tous les moments de son existence mouvementée, la pensée qui le hanta fut celle de ne pas « mourir tout entier » lorsqu'il quitterait cette terre. Comme le disait le grand poète de son temps, Pétrarque, « il a désiré avant toute chose l'immortalité de son nom ».

Reposons maintenant cette médaille dont le bronze, tiédi dans le creux de notre main, semble comme vivant. Détachons nos regards de ce visage énergique et allons à Rimini, le fief de Malatesta.

Aujourd'hui, cette petite ville est une des plages les plus cotées de l'Adriatique. Dès les beaux jours, les baigneurs et les touristes emplissent de leur agitation bruyante cette grève que Malatesta aimait à parcourir seul avec ses rêves. Par les nuits d'été, de ses yeux qui voyaient mieux dans l'ombre, il scrutait les flots et, dans son immense orgueil, il pensait volontiers que chaque vague déferlait en murmurant son nom. Mais la mer est oublieuse.

Le cœur de la ville, par contre, est encore hanté de sa grande ombre, non pas auprès des ruines qui restent de son château, autour duquel ont disparu les parterres de roses qu'il aimait, mais dans ce temple qui est tout entier

consacré à sa gloire et à celle d'Isotta, son épouse très chérie. Et l'harmonieuse grandeur de cet édifice, où l'on voit l'une des premières et des plus remarquables créations de la Renaissance, nous invite à méditer sur le destin de celui qui repose ici, au creux de son tombeau majestueux, dans la pénombre fraîche où luit doucement le poli du marbre. Peut-être, dans le calme froid de la mort, cette âme tumultueuse a-t-elle enfin trouvé ce repos que la vie lui avait toujours refusé...

UN JEUNE AUDACIEUX

SIGISMOND avait treize ans, mais il en paraissait davantage. Son corps était souple, vigoureux, et son visage au nez busqué, aux lèvres minces, au menton volontaire, se signalait surtout par un regard d'une telle intensité qu'on ne pouvait manquer d'en être impressionné. Le garçon, orphelin à dix ans, était devenu tout naturellement renfermé, méfiant, dur avec les autres et plus encore avec lui-même. Il s'était vite montré de première force au maniement des armes, et nul ne savait comme lui dompter un cheval rétif. Souvent, pour étancher sa soif d'espace, il partait pour de longues randonnées dans la campagne voisine où la lumière joue parmi les herbes folles. Il gravissait par des sentes escarpées la colline de Saint-Martin, il partageait le repas des bouviers au détour d'un chemin, il galopait le long de l'Adriatique dans un nuage de sable jusqu'au port d'Ancône, où les voiles blanches

dansaient sur la mer frémissante et grise.

Il rentrait, heureux, à Rimini, à l'heure où le soleil couchant disparaissait dans une poussière dorée. Ses compagnons fourbus n'aspiraient qu'au sommeil. Mais lui, il accueillait la nuit avec une joie nouvelle. Il organisait une fête où son entrain faisait merveille ; il se rendait à quelque bal où il multipliait les extravagances ; il déchaînait autour de lui avec élégance un tourbillon de joie.

Parfois aussi, son visage prenait une expression de gravité. Il se retirait dans sa bibliothèque en compagnie d'un humaniste⁽¹³⁾ qui lui servait de maître à penser et, avec un fougueux enthousiasme, il recherchait la contradiction, pour voir les arguments s'entrechoquer comme des épées. Il discutait sur Platon de préférence et sur l'immortalité des âmes, toujours avide de certitude, toujours inquiet.

Déjà, il savait ce qu'il voulait ici-bas :

— La vie est courte, disait-il, résigné. Il faut savoir en jouir de toutes les façons. Quand la mort viendra, je ne regretterai rien et, comme le dit le bon Horace, j'aurai su « cueillir le jour ».

Mais son frère, Robert Galéotto, était bien différent.

Il passait sa vie en prières dans son oratoire, portant des cilices qui meurtrissaient son corps et appelant dans les moments difficiles l'intervention divine. Or Robert, l'aîné, avait la responsabilité du pouvoir.

— C'est un moine couronné, avouait avec quelque humeur Sigismond, et il compte sur un miracle pour nous protéger des loups. Nos voisins pensent à dépecer nos

États, et il se contente de prier. Qu'il se souvienne donc du vieil adage : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ! »

Mais Robert, que les gens du peuple appelaient déjà « le Saint », se refusait à entendre les voix de la terre. Il avait revêtu la bure du franciscain et il ne pensait qu'à son salut, distribuant des aumônes, visitant les hôpitaux, courant les sanctuaires et négociant l'achat de reliques ou d'objets de piété à des trafiquants juifs ou syriens. Le Pape, lui-même, l'avait rappelé à ses devoirs de prince, lui démontrant que le meilleur souverain est celui qui gouverne ses États et assure la tranquillité de ses sujets. Robert avait accepté ces remontrances avec une douceur obstinée, mais il n'avait rien changé à sa conduite. Aux rudes combats, il préférait les rayons de lumière et d'amour de ses entretiens avec le Ciel.

— Ah ! si j'étais à sa place, faisait Sigismond bouillant d'impatience, je relèverais la gloire des Malatesta ! J'aurais en mains une épée, non un bréviaire, je saurais lutter et vaincre...

Une nuit, alors que Robert en prière s'était enfermé dans son oratoire, le duc d'Urbin massa ses troupes autour de Rimini. Il pensait donner l'assaut à l'aube et il croyait que la ville ne ferait guère de résistance. Déjà il voyait ses États agrandis, son pouvoir consolidé et son duché contrôlant une longue bande côtière sur l'Adriatique. Robert n'était-il pas incapable de commander des troupes et de les mener à la victoire ?

Dès que Sigismond aperçut la lueur dansante des feux de camp ennemis, il sauta à cheval. Il appela à lui quelques

officiers fidèles, rassembla des soldats et leur expliqua son plan.

— C'est maintenant, leur dit-il, et non demain que nous pouvons sauver notre ville. Voulez-vous que le duc d'Urbin entre ici en maître et que ses soldats, en donnant l'assaut, commettent les pires atrocités ? Non, la race des Malatesta n'est pas morte. Rimini gardera sa liberté et sa gloire.

Subjuguée par ce jeune chef fougueux et éloquent, la petite troupe passe la Foglia aux eaux jaunâtres à la faveur de la nuit, tombe sur le camp ennemi et le disperse aussitôt. Le duc d'Urbin s'enfuit en laissant aux mains des vainqueurs ses armes et sa bannière.

Peu après, Robert meurt à vingt ans et Sigismond se trouve le seul maître. Il écarte un peu vite les offres du pape Martin V, et celui-ci suscite contre le jeune prince une puissante coalition. Sigismond montre alors son adresse ; il quitte de nuit, sous un déguisement, sa ville assiégée, sûr de laisser derrière lui un peuple fidèle qui défendra la cité avec acharnement. Il gagne une autre ville de son domaine et là il déploie toute son éloquence.

— Les ennemis enserrent Rimini de toutes parts. Je suis venu vous demander votre aide. Je lutte pour le bien commun, je sais que vous ne m'abandonnerez pas.

Aussitôt Sigismond se trouve à la tête de quatre mille fantassins et de trois cents cavaliers ; il court à l'ennemi et, par une habile manœuvre, le taille en pièces. Il apparaît comme un des plus grands capitaines de son siècle et le temps n'est pas très éloigné où Eugène IV fera de ce jeune homme de vingt ans le condottiere, c'est-à-dire le chef des

troupes pontificales, lui donnant par surcroît le titre de Vicaire et de Gonfalonnier du Saint-Siège.

Alors, il pourra aller de temps à autre, non loin de Rimini, au bord d'un petit torrent gonflé par les pluies d'hiver, mais à peu près sec lorsque la chaleur d'été force les bergers à rechercher l'abri des treilles ou l'ombre des cyprès. Il y a là le vieux pont consulaire du Rubicon qui séparait jadis l'Italie de la Gaule cisalpine et que César franchit un jour en jetant les dés du destin pour partir à la conquête du monde. Près de ce pont aux pierres grisâtres, usées par le temps, en ce haut-lieu de l'histoire antique, Sigismond pense avec mélancolie à tout ce qui lui reste à faire pour égaler un jour César dans la mémoire des hommes. Comme il se sent seul avec son inquiétude, avec son rêve exaltant d'infini !

UN PRINCE RENOMMÉ

C'EST jour de fête à Rimini. Toutes les maisons sont ornées de drapeaux et de fleurs. Une foule joyeuse et bruyante parcourt les rues. Les enfants ont revêtu une tunique bleu azur, sur laquelle sont brodées à l'or fin les lettres S et I, initiales de Sigismond et de son épouse Isotta. Pourquoi cet air de fête et ce sourire d'espérance ? On vient d'apprendre la signature de la paix de Lodi⁽¹⁴⁾, qui met fin à un long conflit entre Venise et Milan. La Sérénissime République, dont les flottes sillonnent les mers, a planté l'oriflamme du lion de Saint-Marc sur les terres du duc

Sforza. Elle garde ses conquêtes. Rimini en a d'autant plus de fierté que c'est Malatesta qui a conduit à la victoire les troupes vénitiennes.

La foule s'est massée près du château la Rocca, que l'architecte Valturis a rendu imprenable. En attendant l'arrivée du condottiere, chacun commente les récentes batailles qui ont donné à Rimini les villes de Fano, Cesena, Pesaro, Sinigaglia, Ascoli et Ancône, une vaste et riche région.

— Jamais nous n'avons eu seigneur plus puissant, fait Rossi le tisserand. Il n'a pas plus de quatre mille hommes, mais ce sont de rudes gaillards, choisis avec soin, habiles au combat, disciplinés comme on en voit peu. Et dévoués à leur chef : ils le suivraient au bout du monde.

— Oui, ajoute Valerio le marchand, et c'est grand mérite à notre seigneur de tenir ainsi ses troupes pour éviter que le peuple ne soit malmené par les gens de guerre. Un Carmagnola ou un Sforza se moquait bien des pillages ou des atrocités que leurs hommes commettaient à plaisir.

— Et si vous l'aviez vu au combat ! intervient Tiburzio, un ancien soldat qui a perdu une jambe devant Fano. Il vit avec nous, mange ce que nous avons, dort quand il peut à même le sol. Il nous parle et nous oublions notre fatigue. Au combat, il est toujours au plus fort du danger. Courageux comme un lion et malin comme un singe...

— C'est pourquoi, reprend le tisserand, Messire Alphonse d'Aragon doit se morfondre à Naples de n'avoir pas engagé notre maître.

— On dit, précise Valerio, qu'il a donné de grosses

sommes d'argent et qu'il a été très irrité lorsque Malatesta a signé avec Florence et Venise. C'est même pour cela qu'il est venu prendre et brûler plusieurs châteaux dans notre État.

— Maudit Aragonais ! s'écrie Tiburzio, il n'a eu que ce qu'il mérite si le chef a gardé son argent. Il n'avait qu'à payer davantage, et nous l'aurions servi. Croit-il donc que Malatesta et son armée peuvent vivre de l'air du temps ?

— En tout cas, conclut Valerio, nos ennemis mordent la poussière. Ce damné Frédéric doit en crever de rage dans son duché d'Urbin. Et puis vive la paix, car les affaires vont reprendre !...

Une rumeur parcourt la foule qui s'agite et que les gardes contiennent difficilement avec leurs hallebardes.

— Il arrive, il arrive, se dit-on avec joie.

Voici que les cloches sonnent à toute volée en signe de fête, les tambours battent, des milliers de voix crient leur bonheur, le canon tonne du haut des remparts. Les murs du château font déferler cet océan de clameurs.

Malatesta s'avance. Il a trente-sept ans. Il est de taille moyenne, mince, avec les épaules larges, très droit sur son cheval caparaçonné. Il porte une armure de fer niellée d'or et un manteau de brocart rouge piqué de roses d'argent. Il a quitté son casque empanaché et les boucles courtes de ses cheveux atténuent son profil aigu d'oiseau de proie. Un page le suit, tenant bien en mains sa lourde épée à la garde en forme de croix. Un autre conduit par une corde d'or un jeune éléphant au lourd dandinement et dont la trompe bat l'air comme un fouet. C'est l'animal préféré de Malatesta,

car il lui rappelle celui qui, selon les Anciens, tirait le char de la Renommée. Voici maintenant qu'arrivent, sanglés dans leurs cuirasses d'or, les jeunes nobles des plus illustres maisons d'Italie, qui sont venus apprendre l'art de la guerre auprès du condottiere sans égal. Les soldats marchent ensuite en bon ordre : d'abord ceux du pays, rudes paysans de Romagne, coiffés de l'armet, archers ou arbalétriers en tunique de cuir ; ensuite les mercenaires étrangers, Allemands ou Brabançons, le plume au bonnet, la longue épée sinueuse comme une flamme pendue derrière le dos ; enfin les Suisses, ayant leurs propres chefs, habiles à former des carrés hérissés de longues piques, d'une loyauté exemplaire à condition qu'on les paie. Devant le château, Malatesta met pied à terre et il serre dans ses bras son épouse Isotta. Elle n'a pas une beauté très régulière avec son front bombé, son nez trop aigu, son menton épais, son cou mince et gracile. Mais son allure est toute de distinction ; son visage grave aux lèvres closes dénote l'équilibre et la prudence ; son regard surtout, d'une vigueur de feu, traduit une intelligence affinée, souple, aussi à l'aise dans une négociation diplomatique que dans un cercle de poètes, de musiciens, d'artistes. Pendant les absences de Sigismond, elle a montré qu'elle était parfaitement capable de gouverner Rimini et de faire face à tout avec une grande force de caractère.

— Madame, lui dit Sigismond avec douceur, c'est à vous que j'offre ma victoire.

Il ne faudrait pas croire cependant que la vie privée de Malatesta ne fasse pas marcher les langues. Avec prudence,

on se dit de bouche à oreille :

— Voyez Isotta, comme elle est impassible ! Elle aime moins Sigismond que le pouvoir.

— Lui, semble très épris d'elle. Ses deux premières femmes sont mortes bizarrement. On dit qu'il les a assassinées.

— Ce n'est pas sûr, mais en tout cas il a avoué un jour : « Si les gens savaient tout ce que j'ai fait pour quoi je n'ai pas été puni et aurais dû l'être, ils verraient alors que c'est l'évidence même que je suis protégé des dieux. »

— Oui, il aurait même ajouté : « Mieux vaut un beau crime dont on parle qu'une vie honnête mais obscure » ⁽¹⁵⁾.

— C'est pour cela que son fils Robert a préféré l'exil à la compagnie d'un père aussi violent.

— Attention ! parlez bas, il y a des espions partout. N'oubliez pas que les sombres cachots de la Rocca ne relâchent pas facilement leur proie...

Indifférent aux acclamations comme aux propos de la foule qui l'entoure, Malatesta se dirige maintenant vers le centre de la ville. Il a près de lui des penseurs, des poètes, des artistes et parmi ceux-ci le Florentin Léo-Battista Alberti. C'est à lui qu'il a confié le soin de transformer la vieille église gothique de Saint-François. Justement Malatesta arrive devant ce temple qu'il a fait dresser à sa gloire. Les travaux sont déjà bien avancés.

La façade, avec ses trois grands arcs séparés par des colonnes, rappelle les arcs de triomphe de l'Antiquité et notamment celui qu'Auguste fit dresser à Rimini même. Des médaillons sculptés ont d'ailleurs été empruntés sans

le moindre scrupule au monument romain.

— Quelle merveille ! fait Malatesta ravi, et comme le marbre souligne bien la pureté des lignes.

— On ne peut pas voir encore, répond modestement Alberti. J'ai prévu une façade plus haute et une vaste coupole, mais il faut du temps pour réaliser ce grand ensemble⁽¹⁶⁾.

Malatesta entre maintenant dans le temple qu'il a consacré à Dieu immortel mais plus encore à lui-même. Partout apparaissent, gravés dans la pierre, ses armes, ses emblèmes ou ceux d'Isotta, ces deux lettres enlacées S et I, ou sa prudente devise : « *Tempus loquendi tempus tacendi*⁽¹⁷⁾ ». Sur un bas-relief, le condottiere vainqueur prend place au milieu des dieux de l'Olympe. Les symboles de cette Antiquité qu'il aime sont d'ailleurs multipliés à plaisir dans cette curieuse église : déesses au corps parfait, génies, victoires, petits amours joufflus aux grâces dodues.

Malatesta s'arrête devant l'éléphant sculpté à la base d'une colonne. Sa main nerveuse tremble en caressant le poli du marbre. Avec enthousiasme, il confie à Alberti en lui étreignant les mains :

— Mon ami, la plus belle des victoires ne vaut pas un instant de beauté.

UN HÉROS DÉCHU

MALATESTA s'aperçut vite que par son ambition, son orgueil, son succès, il avait dressé contre lui de nombreux

ennemis. Il en conçut une certaine fierté et se flatte de remporter sur eux de nouveaux triomphes.

— Mon étoile, disait-il, brille encore haut dans le ciel.

Mais il commit une lourde faute en évaluant mal le danger. Son tempérament bouillant ne le disposait pas à l'organisation patiente d'un État durable. Les conseils de prudence d'Isotta glissaient sur cet homme impulsif, trop nerveux et trop sûr de lui. Le pape Pie II le redoutait :

— C'est, disait-il, un homme qui excelle dans tout ce qu'il entreprend. Prenons garde à lui !

Très vite, la rupture entre Malatesta et le Saint Siège apparut comme inévitable. Pie II, contre son turbulent voisin, obtint l'appui sans réserve du roi de Naples, du duc de Milan et naturellement du duc d'Urbain. Il demanda à Sigismond de payer immédiatement les sommes qu'il devait au Saint Siège. Il ne reçut aucune réponse. Alors, furieux le Pape songea à conquérir la seigneurie de Rimini pour la donner à un de ses neveux.

— Sigismond, déclarait-il en 1460, est un mal contagieux qu'il faut chasser d'Italie.

Peu après, dans une séance solennelle, Pie II lançait l'excommunication contre Malatesta. Il se faisait l'écho de tous les bruits qui couraient sur lui pour l'accuser des crimes les plus odieux. Sur les marches de la basilique Saint-Pierre, un mannequin représentant Malatesta fut brûlé devant la foule rassemblée. On lui avait mis au cou une pancarte portant ces mots : « Je suis Sigismond Malatesta, fils de Pandolphe, prince des traîtres, ennemi de Dieu et des hommes, condamné aux flammes par la

sentence du Sacré Collège ».

Sigismond connut alors des moments pleins d'angoisse. Malgré un courage désespéré, il ne put rien contre la puissance de ses ennemis, qui l'assaillaient tous en même temps. Venise et Florence ne l'aidèrent pas. Complètement écrasé, le fier condottiere dut se rendre à Rome en pénitent et solliciter humblement le pardon du Pape. Il perdit presque tous ses États et ne garda que la seule ville de Rimini.

— Il ne me reste plus que mon épée, déclara-t-il d'un ton désabusé.

Il offrit alors ses services aux Vénitiens pour aller combattre les Turcs qui entravaient leur commerce. Laissant Isotta régente de Rimini, il remporta de brillants succès en Morée, mais ses querelles avec les officiers de la République l'empêchèrent d'exploiter à fond ses victoires. Il se consola en ramenant le corps d'un philosophe platonicien, qu'il fit placer dans son temple. Ses exploits contre les Infidèles lui avaient donné dans toute l'Italie une renommée telle qu'il n'en avait jamais connu.

Le nouveau pape Paul II le convoqua à Rome. Mais la visite qu'il fit à cette occasion dans la Ville Éternelle fut bien différente de celle qui l'avait amené, trois ans auparavant, implorer la clémence du Saint Siège. Maintenant, par un curieux retour des choses d'ici-bas, il était accueilli en héros de la chrétienté ; il recevait la distinction pontificale la plus enviée, le rose d'or, et il parcourait Rome sur un char comme un triomphateur antique, aux acclamations de la foule.

Mais cette gloire retrouvée fut éphémère. Malatesta, pour conserver Rimini, avait resserré son alliance avec les Vénitiens. Paul II en prit ombrage. Il proposa à Sigismond d'occuper Spolète et Foligno, mais de laisser les troupes pontificales s'installer à Rimini. Ainsi, au lieu de lui redonner une partie de ses anciennes possessions, après son expédition contre les Infidèles, on lui réclamait sa ville, celle qu'il aimait plus que toute autre et où il avait édifié le temple de sa gloire !

Sigismond entra dans une violente colère :

— Depuis trois cents ans, cria-t-il hors de lui, que la haute maison des Malatesta est relevée, jamais un homme de cette maison n'a reçu quelque affront sans en tirer vengeance !

Il décida de tuer le pape. Il bondit à cheval, galopa vers Rome, ayant placé sous son collet de velours noir un poignard de Damas. Il espérait obtenir une audience privée et se trouver ainsi avec le pape, seul à seul. Mais son agitation, qu'il ne pouvait dissimuler, parut suspecte.

Paul II le fit attendre quelques jours et il le reçut en gardant près de lui sept cardinaux et des serviteurs en armes. Malatesta comprit qu'il ne pourrait mettre son dessein à exécution. Il se plaignit de la proposition insultante qui lui avait été faite :

— J'affronterais mille morts, plutôt que d'abandonner la ville de mes ancêtres. Non, Votre Sainteté ne peut pas vouloir me priver de mon honneur !

Le condottiere n'avait ni dormi ni mangé depuis plusieurs jours ; il était à bout de résistance nerveuse et s'effondra en

pleurant. Le pape le releva :

— Bon fils de la Sainte Église, vous garderez Rimini et vous serez libre d'engager vos troupes où bon vous semblera.

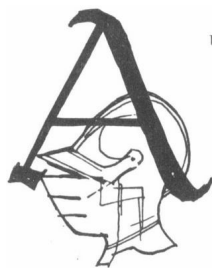
Mais Ferdinand d'Aragon conseilla à Paul II de garder Sigismond à Rome, à sa solde. Ce fut pour l'intrépide homme de guerre la plus dure des humiliations. On le nomma chef des cent trente gardes du Vatican, aux appointements de dix mille ducats par an. Au même moment, son rival, le duc d'Urbin, conduisait contre Venise les troupes de toute l'Italie. Une fois de plus, les activités de l'esprit le consolèrent de ses déboires et il occupa son temps à écrire des vers ou à discuter avec l'humaniste Platina dans la belle bibliothèque vaticane, où s'accumulaient les manuscrits anciens.

Mais il sentait que la fin était proche. Peut-être avait-il attrapé une fièvre maligne en Morée. Peut-être aussi avait-il vécu avec tant d'intensité qu'il avait consumé ses forces dans les plaisirs, les fatigues et les angoisses de cette existence qu'il avait voulue vraiment digne d'un homme. Le pape lui permit de rentrer à Rimini, et il y mourut le 7 octobre 1468. Isotta le suivit bientôt dans la tombe.

Tous deux reposent dans le temple que visitent aujourd'hui à la hâte les touristes entre deux séjours à la plage, et le nom de Malatesta s'est presque effacé dans le livre oublieux de l'histoire. Laissons-le à son silence, en nous rappelant simplement, comme il nous l'a dit, qu'« il y a un temps pour parler et un temps pour se taire »...

Bayard le bon chevalier

I. – *LE GENTIL PAGE*



U pays de Dauphiné, qui est du royaume de France depuis l'an 1349, il y a plusieurs bonnes et grosses maisons de gentilshommes, dont il est sorti tant de vertueux et nobles chevaliers que le bruit en court par toute la chrétienté.

Ainsi, à quelques lieues de Grenoble, dans une étroite vallée aux flancs boisés, couronnés d'altièrres montagnes, se dresse un sombre château redouté des pillards et des loups, renommé pour la vaillance de ceux qui, depuis des siècles, le possèdent avec honneur.

C'est ici la demeure d'Aymon Terrail, sire de Bayard, dont les ancêtres se signalèrent par leur bravoure et loyauté : Philippe, qui mourut à Poitiers en défendant le roi Jean ; Pierre, qui tomba à Azincourt ; le propre frère d'Aymon, qui demeura sur le champ de bataille de Montlhéry avec six plaies mortelles. Aymon lui-même, grièvement blessé à la bataille de Guinegate, dut renoncer à la carrière des armes et vivre tout tranquillement dans son château avec, au

cœur, le regret des exploits passés.

Or, en cette année 1486, le seigneur Aymon, âgé de quatre-vingts ans et prévoyant qu'il ne vivrait guère au delà, appela ses fils en la présence de sa femme, dame très douce et toute à Dieu, laquelle était sœur de l'évêque de Grenoble.

— Or ça, mes garçons, leur dit-il, il est temps désormais de choisir votre état. Je suis sûr quêtant de fière lignée, vous aurez à cœur de vivre bien et dignement.

L'aîné, Georges, répondit aussitôt qu'il voulait demeurer au château et servir son père jusqu'à sa mort.

— C'est bien, fit simplement Aymon. Puisque tu aimes la maison, tu demeureras ici à combattre les ours.

Philippe et Jacques affirmèrent ensuite qu'ils tenaient à être prêtres et à se consacrer au service de Dieu.

— Soit, leur dit le père, puisque c'est là votre idée. Et toi, Pierre, quelle voie entends-tu suivre ?

Pierre était un gentil garçon de douze ans, au visage riant, dont on avait coutume de dire qu'il était éveillé « comme un émerillon »⁽¹⁸⁾. Il prit un air sérieux et déclara sans hésiter :

— Père, je serai, s'il vous plaît, de l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, qui est de suivre les armes, car c'est la chose en ce monde dont j'ai le plus grand désir, et j'espère, la grâce de Dieu aidant, ne point vous faire de déshonneur.

On imagine aisément combien le bon sire Aymon fut heureux en entendant ces fières paroles. Il s'approcha de Pierre et lui dit, avec des larmes dans les yeux :

— Mon enfant, que Dieu t'en récompense. Déjà tu

ressembles de visage et de cœur à ton grand-père, qui fut en son temps un chevalier accompli. Je mettrai tout en œuvre pour t'aider à réaliser ton désir.

Puis Aymon évoqua une fois de plus devant Pierre émerveillé les exploits des rudes ancêtres dont il allait continuer la tradition héroïque.

— N'oublie jamais notre devise : « Assaut de lévrier. Défense de sanglier. Fuite de loup. » Et vois notre blason : « D'azur au chef d'argent chargé d'un lion naissant de gueules au filet d'or mis en bande. » L'or de nos armes est le seul que nous possédions, mais notre lion est signe de vaillance. Puisses-tu être bientôt la gloire de notre maison !

Le soir, dans sa petite chambre, au haut de la tour, alors que les loups en chasse hurlaient dans les forêts voisines, que les oiseaux de nuit gémissaient dans les archères ou au creux des mâchicoulis, que le guetteur, de son pas lourd, longeait le chemin de ronde battu par le vent, le jeune Bayard, la joie au cœur, rêvait de périls et de victoires...

Sire Aymon ne perdit pas de temps. Il fit appeler son beau-frère, l'évêque de Grenoble, qui était un homme de bon conseil. En l'accueillant sur l'esplanade du château, il lui dit sans détours :

— Pierre veut suivre la carrière des armes, ce qui me comble d'aise. Il faut pour commencer que je le mette dans la maison de quelque prince ou seigneur, afin qu'il apprenne à se comporter courtoisement. Quand il sera un peu plus grand, il se perfectionnera dans le rude métier qu'il a choisi.

— Mon frère, répondit l'évêque, vous savez que nous

sommes en bonne amitié avec le duc Charles de Savoie. Je pense qu'il prendra volontiers Pierre parmi ses pages. Chambéry n'est pas loin d'ici et, si vous voulez, je l'y conduirai moi-même.

Aymon donna son accord et l'évêque envoya chercher aussitôt son tailleur, qui confectionna pour le jeune Bayard un joli costume à la mode de France : pourpoint de velours bleu, chausses de satin paille, béret coquet orné d'une plume blanche. Le bon et digne prélat offrit aussi à son neveu un beau petit roussin au poil luisant et à la démarche fière.

Quand le moment du départ fut venu, la mère de Bayard, le cœur gros d'émotion, lui donna les conseils qu'elle jugeait utiles à un futur chevalier : aimer, craindre et servir Dieu avant toutes choses, être doux, courtois à tous gentilshommes, humble et serviable à toutes gens, loyal en faits et en dits, faire largement la charité en distribuant des aumônes aux pauvres de ce monde. Elle ajouta en retenant avec peine ses larmes :

— Que Dieu nous fasse la grâce, aussi longtemps que nous vivrons, d'entendre toujours dire du bien de vous !

Bayard se sentit d'abord un peu triste en quittant ses parents, ses frères et son château qui avaient été toute son enfance. Mais, très vite, il céda à un autre sentiment plus exaltant, et c'est avec une fierté joyeuse qu'il arriva à Chambéry, capitale de la maison de Savoie. Le duc, conquis aussitôt par la belle prestance de Bayard, par sa vivacité et sa gentillesse, déclara tout net à l'évêque de Grenoble :

— Par ma foi, votre neveu me plaît. Soyez sûr que je

l'accepte volontiers. Il apprendra ici tout ce qui convient à son âge.

Et Bayard mit dès lors toute son application à faire le mieux possible son délicat métier de page. Il servit à table avec adresse et dignité, il versa le vin aux convives, il sut découper les viandes. On le vit dans l'escorte du duc aux fêtes, aux tournois et à la chasse surtout, où il apprit l'art de tenir le faucon sur le poing, de lancer la meute en excitant les chiens, de traquer un chevreuil, un cerf, un daim, de forcer un sanglier dans sa bauge. Il mit toute son ardeur à s'exercer au combat, à pied ou à cheval, sous la direction d'un maître d'armes. Il fut vite de première force à l'épée comme à la lance.

— Bayard, c'est un roc de nos montagnes, disait le duc qui n'avait pas tardé à l'aimer comme un fils.

Lorsque le roi de France Charles VIII vint à passer par Lyon, le duc décida d'aller le saluer en emmenant avec lui Bayard, dont il vanta en plusieurs occasions la simplicité, le dévouement et le courage. Il ne tarda pas du reste à regretter ses paroles enthousiastes. Le sire de Ligny, qui s'y connaissait en hommes, dit un jour au duc surpris et confus :

— Vraiment, Monseigneur, voilà un jeune gentilhomme qui deviendra vaillant chevalier si Dieu lui prête vie. Je crois que vous feriez bien d'offrir au roi le page et le cheval. Sa Majesté en sera bien aise, car le cheval est fort beau et bon et le page encore meilleur. Le roi Charles vous en saura gré.

Le duc ressentit un vif déplaisir à l'idée de se séparer de

Bayard, mais il ne voulut pas avoir l'air de refuser un présent au roi. Il réfléchit aussi en homme de cœur que son jeune protégé pourrait faire une plus brillante carrière auprès du premier souverain d'Europe qu'au service de la petite Savoie. Il accepta donc sans plus hésiter.

— Sur mon âme, fit-il sans dévoiler ses sentiments, puisque tel est votre conseil, je le ferai. Mon jeune page ne saurait apprendre en meilleure école que la Maison de France, où de tout temps honneur fit son séjour plus longuement qu'en toutes autres maisons de princes. Je suis sûr que Bayard se montrera digne de son roi.

Pendant qu'on discutait ainsi de son avenir, le page, accompagné de quelques compagnons, était allé de surprises en émerveillements. Lyon, la ville des foires et des banques, bourdonnante d'activité en temps ordinaire et où la Cour de France mettait une note de luxe, de plaisir et comme un air de fête, Lyon, la Florence du royaume, offrait au jeune Bayard un spectacle coloré et changeant. Il en fut pourtant distrait quelques jours plus tard, lorsqu'il apprit que son nouveau maître désirait le voir à l'œuvre sur la prairie d'Esnay, qui est à quelque distance de la ville. Il s'y rendit en toute hâte.

Le jeune cavalier était en train de virevolter sur son roussin fringant et docile, lorsqu'une voix autoritaire s'éleva du bord de la lice :

— Piquez ! criait le roi. Piquez !

Bayard tressaillit. Il rougit jusqu'aux oreilles et il éperonna sa monture avec force. Le roussin bondit, sauta, puis s'arrêta net, et plus d'un cavalier aurait été désarçonné

par cet exercice plein de hardiesse.

— Piquez, page, piquez ! répéta le roi enthousiasmé.

Et Bayard trotta, galopa, franchit une haie, simula les phases d'un tournoi, puis vint se placer devant le roi que le roussin salua fort galamment en inclinant la tête et en grattant le sol avec son sabot droit.

Le roi avoua son contentement. Il confia Bayard au sire de Ligny pour que, pendant trois ans, il s'aguerrisse et devienne un chevalier accompli. Les autres pages l'avaient surnommé : « Piquet », en souvenir de l'ordre du roi et de la belle façon dont il avait galopé en la prairie d'Esnay.

II. – LE PREMIER TOURNOI

LORSQUE Bayard eut dix-sept ans, le sire de Ligny, jugeant son éducation terminée, le mit « hors de page » et le compta désormais au nombre des gentilshommes de sa suite. Or il advint qu'un jour où Bayard revenait à Lyon dans l'escorte du roi Charles VIII, un célèbre chevalier de Franche-Comté, Claude de Vauldray, arriva aussi dans cette ville pour y croiser la lance dans un vaillant tournoi contre les meilleurs joueurs du moment.

Ayant obtenu aisément l'autorisation du roi qui ne demandait, après le service de Dieu dont il était assez soigneux, que fêtes et joyeux passe-temps, le seigneur comtois se hâta de lancer un défi à tous les gentilshommes de la manière accoutumée. Il fit suspendre ses écus à un poteau sur une place et le héraut, nommé Montjoy,

inscrivit ceux qui, touchant l'écu de la lance, de l'épée ou de la masse d'armes, signifiaient ainsi leur désir de combattre.

— Hélas, mon Dieu, se disait Bayard, si je pouvais seulement m'équiper, je toucherais volontiers à ces écus !

Et comme il demeurait triste et pensif, son ami Bellabre, qui l'accompagnait souvent, lui demanda la cause de ses soucis. Bayard répondit à peu près que pour un gentilhomme, peine d'argent est douleur non pareille. Bellabre sourit :

— Eh ! Ce n'est que cela ? N'avez-vous pas votre oncle, ce gros abbé d'Esnay que l'on dit si riche ? Je fais vœu que nous irons à lui, et s'il ne veut fournir de bons deniers, nous lui prendrons crosse et mitre. Mais je crois plutôt que quand il connaîtra votre noble désir, il le satisfera volontiers.

Bayard, tout réconforté par la belle humeur de son compagnon, alla donc frapper les écus.

— Holà ! Piquet, mon ami, fit Montjoy ébahi, vous n'avez pas de poil au menton et ne porterez barbe d'ici trois ans, vous êtes hors de page depuis trois jours et vous entreprenez de combattre messire de Vauldray qui est un des plus durs chevaliers qu'on connaisse. Est-ce là raison ?

Bayard prit un air grave et répondit à Montjoy :

— Ce que j'en fais, roi d'armes, n'est pas orgueil ni outrecuidance, mais seulement désir d'apprendre le combat avec ceux qui le peuvent le mieux montrer.

L'abbé entra dans une violente colère quand il apprit l'audacieux défi de son neveu et il déclara d'abord qu'il ne l'aiderait en rien. Mais Bellabre insista et il sut trouver les

mots qu'il fallait. D'ailleurs, l'abbé n'était pas un mauvais homme, et comme Bayard avait son rang à tenir, il lui donna cent écus et une lettre de crédit pour le marchand Laurencin.

Les deux jeunes gens, tout joyeux, prirent aussitôt congé de l'abbé, non sans l'avoir humblement remercié de la courtoisie qui leur était faite. Soudain, Bellabre s'aperçut que l'abbé avait oublié de fixer sur sa lettre le montant du crédit.

— Hâtons-nous, dit-il à Bayard, avant qu'il ne s'aperçoive de son erreur. Quand Dieu envoie une bonne fortune, il faut savoir en profiter. Ce qu'on dérobe aux moines est pain bénit !...

Ils se rendirent donc au plus vite chez Laurencin, où ils achetèrent draps d'or, d'argent, satins brochés, velours de France et d'Italie, soies précieuses. Ils choisirent aussi de bonnes armes, le tout pour une valeur de huit cents francs. Lorsque l'abbé, inquiet, fit dire à Laurencin qu'il ne fournisse à Bayard et à son ami que pour cent à cent vingt francs, il était trop tard.

— Par mon serment, fit-il rageur, mon neveu est un mauvais garçon et il s'en repentira !

Mais ce courroux ne dura guère et il lui fallut bien se consoler quand il apprit les exploits de Bayard dont il ressentait, en dépit de tout, une légitime fierté.

Le tournoi avait attiré la grande foule autour du champ clos. Sur l'estrade décorée de tapisseries éclatantes et couronnée d'oriflammes, le roi avait pris place avec sa cour. Charles VIII fit savoir que chacun des combattants, après

avoir lutté de son mieux, aurait à faire le tour de la lice tête nue, afin que le public connût ceux qui avaient bien ou mal fait. Puis il donna le signal, et Claude de Vauldray, portant la lourde armure de guerre et monté sur un cheval noir caparaçonné de rouge, se dirigea au petit trot vers une extrémité du champ clos.

Tour à tour, les meilleurs gentilshommes de la maison du roi tentèrent leur chance contre le rude seigneur de Comté. On vit ainsi le sénéchal Galiot, le jeune Bonneval, Sandricourt, Châtillon, Bourdillon et bien d'autres encore. On comprend aisément qu'en présence du roi et des dames, tous luttèrent avec la plus grande vigueur. Quelques-uns furent désarçonnés dès les premiers assauts ; d'autres résistèrent plus longtemps et ne mordirent la poussière que sous les coups imparables du sire de Vauldray. Très peu réussirent à faire bonne figure en face de ce magnifique joueur dont le renom n'était point surfait.

Le tour de Bayard arriva. Le jeune homme, très ému, ne semblait guère de taille à inquiéter son adversaire. Pour son coup d'essai, il se trouvait par sa faute en face d'un des plus habiles chevaliers de l'époque.

Pourtant, à la surprise générale, la lutte fut longue et passionnante. À plusieurs reprises, les chevaux lancés au galop se croisèrent, les lances se brisèrent avec fracas sur les écus. D'un commun accord, on mit pied à terre et le combat se poursuivit à la masse d'armes, puis à l'épée. Bayard, qui avait d'abord fait preuve d'une habile prudence, s'enhardissait de plus en plus, et ses coups bien ajustés suscitaient des cris d'admiration. Au crépuscule, le roi, très

satisfait, donna aux deux hommes l'ordre de s'arrêter. Bayard rougissant, timide, mais profondément heureux, fit le tour de la lice. Les dames de Lyon disaient à son passage :

— Voyez donc ce béjaune, il est tout jeunet et il a mieux fait que tous les autres !

Le sire de Vauldray, abandonnant son air bourru, félicita chaudement Bayard, et au souper, le roi, pour lui manifester son estime, déclara :

— Par la foi de mon corps, Piquet a fait un bon début. Si Dieu veut qu'il puisse continuer, il sera homme de bien et en aura grand honneur.

Le sire de Ligny raconta alors au roi comment Bayard et son ami s'y étaient pris pour obtenir les écus de l'abbé d'Esnay. Et toute la compagnie se mit à rire de bon cœur, car le digne prélat était connu loin à la ronde pour sa vilaine avarice...

III. — GLOIRE D'ITALIE

BAYARD était depuis deux années en Picardie, lorsque le sire de Ligny le manda auprès de lui :

— Nous avons fini, lui dit-il, de nous morfondre en cette garnison. Notre bon roi Charles est décidé à conquérir le royaume de Naples qu'il estime lui appartenir par droit d'héritage. En route pour la riche Italie !

La campagne sembla d'abord facile et la bravoure de l'armée — la « furia francese », disaient les Italiens

éperdus – permit au roi de faire une entrée fastueuse à Naples, dont le souverain s'était enfui. Mais lorsque Charles VIII voulut regagner la France, tous ses adversaires coalisés songèrent à lui barrer le chemin des Alpes. Le combat décisif eut lieu près de Fornoue(19), où le marquis de Mantoue, avec des forces cinq fois supérieures, se flattait de tailler en pièces l'armée royale. La lutte fut longue et difficile. Au milieu des gens d'armes, parmi les cris de guerre des combattants, les hennissements des chevaux effarés, les plaintes douloureuses des blessés, Bayard déploya sa valeureuse ardeur. Il eut deux chevaux tués sous lui et continua à se battre à pied, abattant ses ennemis avec la lourde hache de guerre, saisissant une enseigne des Vénitiens sur laquelle le lion de Saint-Marc gardait mal son arrogance, les griffes tachées de sang.

Au crépuscule, alors que les lansquenets à la solde de l'ennemi s'enfuyaient dans la campagne, les chausses déchiquetées, laissant sur le terrain leurs chapeaux emplumés, leurs rondaches bosselées et leurs longues épées à la lame sinueuse, le roi rassembla ses chevaliers épuisés, mais triomphants.

— Sire, dit simplement le sire de Ligny, voici Bayard, votre Piquet. Croyez-moi, il n'a point ménagé sa peine. C'est un chevalier sans peur et sans reproche.

Et Charles VIII, l'âme pleine de rêves chevaleresques, comprit alors qu'avec de tels hommes il n'y avait rien d'impossible. Il songeait à une nouvelle expédition, lorsqu'il mourut à Amboise d'un banal accident.

Le nouveau roi, Louis XII, constitua une armée solide,

renforça son artillerie et chassa le duc de Milan, Ludovic Sforza, dit le More. Mais celui-ci n'était pas un adversaire à dédaigner. Très laid, avec son visage basané et lippu, il était énergique, tenace, capable de conduire de subtiles intrigues et de renverser des situations compromises.

Le More, aidé par l'empereur Maximilien, leva une armée en Allemagne. Les reîtres aux casques empanachés, les hommes d'armes déployant les oriflammes marqués de l'aigle noir, les arquebusiers vêtus de cuir, les piquiers bariolés de cent couleurs et marchant au bruit du tambour et du fifre, se jetèrent sur le Milanais. Pendant que les Français s'enfermaient dans la citadelle sous le commandement d'un habile capitaine, Jacques de Trivulce, le More, dans son armure noire niellée d'or, faisait une rentrée solennelle dans Milan. Il y avait sur son rude visage un sourire de défi insolent. La chance avait tourné.

Bayard était alors avec sa compagnie à vingt milles de la grande cité lombarde. Un jour, il aperçut un groupe de cavaliers allemands qui parcouraient la campagne. Promptement, il rallia ses hommes et leur dit :

— Allons, prenons courage, je vous prie, et poussons ceci par terre. France, avec moi !

Les Allemands soutinrent d'abord le choc, puis ils se replièrent. Bayard, tout à la poursuite, n'entendit pas ses amis qui lui criaient :

— Tourne, tourne, il est temps !

Le chevalier franchit un fossé, sauta des fascines, bouscula des archers qui voulaient lui barrer la route et s'engagea dans une ruelle étroite et sombre, où les pas de

son cheval résonnèrent sur les dalles. Il arriva soudain sur une grande place ensoleillée et se vit entouré d'une foule hostile qui le fit tomber de cheval. Il comprit alors : il était pris au piège qu'il s'était lui-même tendu : il était dans Milan.

— Laissez-le, fit soudain une voix sèche. Cet homme est mon prisonnier.

Le peuple s'écarta et le duc s'avança vers Bayard déconfit. Il le prit aimablement par le bras et l'emmena dans son château, où il le traita avec beaucoup d'égards. Puis il le libéra sans rançon et, comme Bayard le remerciait chaleureusement, le More dit à ses gens :

— Messieurs, si tous les hommes d'armes de France étaient pareils à celui-ci, j'aurais mauvais parti...

Bayard ne lui cacha pas qu'il le jugeait perdu. Il ne croyait pas si bien dire. Écrasé à Novare(20), le More allait, par ce retour de fortune, devenir le prisonnier de Bayard qui le livra au roi. Ainsi finit le grand rêve des Sforza.

Pour Bayard la lutte continua, plus au sud, dans le royaume de Naples, contre les Espagnols. Là, pas de grandes batailles, mais une guérilla sans résultats dans un pays maussade et malsain. Un soir qu'il était las de bâiller d'ennui dans un sombre château des Pouilles, Bayard confia ses projets à une trentaine de ses amis :

— Messieurs, nous croupissons ici, et si nous cessons d'exercer nos armes, elles se rouilleront et nous nous amollirons. D'autre part, à nous voir si tranquilles dans nos demeures, les Espagnols croiront que nous avons peur d'eux et ils en tireront grand orgueil. Je vous propose donc

d'aller demain matin faire un tour du côté de Barletta et j'espère bien que les ennemis viendront à notre rencontre.

Or, lorsque les Français prêts au combat arrivèrent devant la petite ville, les Espagnols, commandés par le comte Alonzo de Sotomayor, étaient là eux aussi, friands de belles passes d'armes.

— Allons, capitaine, s'écrièrent les amis de Bayard, donnons dedans, n'attendons pas qu'ils aient l'honneur de commencer !...

Au bout d'une heure de furieux engagements de part et d'autre, ce ne furent que boucliers percés, lances brisées, harnachements rompus, chevaux errant par la campagne sans cavaliers, blessés gémissant dans la poussière. Bayard rejoignit le comte Alonzo, dont le cheval était épuisé :

— Rends-toi, Castillan, ou tu es mort !

— À qui me rendrai-je ?

— Au capitaine Bayard, pour le service du roi.

Alonzo livra son épée et devint prisonnier sur parole.

Bayard fixa sa rançon à mille écus.

Mais la captivité sembla vite pesante au fier hidalgo. Il s'entendit avec un écuyer albanais qui l'aida à s'enfuir. Il fut aussitôt poursuivi et, la sangle de sa selle s'étant rompue, il fut repris. Bayard lui reprocha sa conduite :

— Comment, seigneur Alonzo, vous m'avez donné votre promesse de ne partir d'ici sans mon congé et vous avez fait le contraire ! Je ne me fierai plus à vous, car vous n'avez pas agi en gentilhomme.

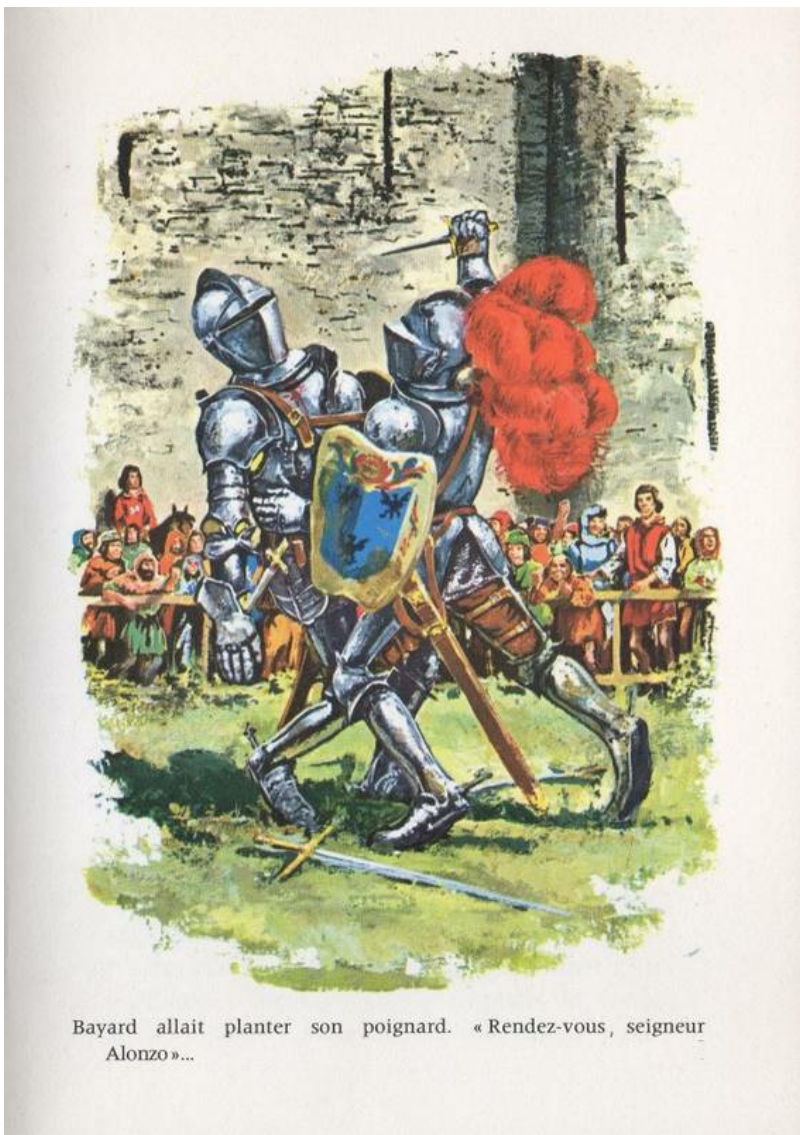
Bayard le fit enfermer dans une tour, sans toutefois lui mettre les fers aux pieds, comme on le lui conseillait.

Quand il reçut les mille écus, il les partagea avec ses soldats et il libéra Alonzo qui partit, la rage au cœur...

Bayard n'était pas au bout de son étonnement. Il apprit peu après que le seigneur espagnol se plaignait d'avoir été maltraité pendant sa captivité. C'était là un grossier mensonge et une atteinte grave à l'honneur du bon chevalier.

« Seigneur Alonzo, lui écrivit-il aussitôt, je vous demande réparation pour cet outrage. Si vous refusez de le faire, je vous déclare que je vous provoque en combat régulier, à pied ou à cheval, ainsi que mieux vous plairont les armes et à Dieu. »

Alonzo ne pouvait pas refuser. Au jour dit, Français et Espagnols se rassemblèrent face à face, autour du champ clos, attendant avec impatience le duel entre deux capitaines réputés. Alonzo avait choisi le combat à pied, et les amis de Bayard, le sire de la Palice, Yves d'Alègre, Louis d'Ars, ne cachaient pas leur inquiétude, car le bon chevalier grelottait de fièvre.



Bayard allait planter son poignard. « Rendez-vous, seigneur Alonzo »...

Croyez que les deux hommes ne se ménageaient guère et qu'ils ne voulaient donner coup qui fut perdu. Alonzo attaquait avec fougue, encouragé par ses partisans expansifs. Bayard prenait moins de risques, mais s'enhardissait peu à peu en oubliant sa fatigue. Soudain, il montra sa force et son adresse : le Castillan, blessé à la tête, reculait, quand il reçut un coup terrible en pleine poitrine qui le contraignit à lâcher son épée. Les deux hommes s'étreignirent à bras le corps. Bayard allait planter son poignard dans la fente de la visière :

— Rendez-vous, seigneur Alonzo, vous êtes à merci.

Mais l'Espagnol était déjà mort. Bayard et ses compagnons se retirèrent pour prier Notre Dame dans la petite église du village voisin.

Bayard avait ainsi acquis par sa bravoure et sa loyauté une renommée enviable, lorsqu'il lui fut donné de réaliser le grand exploit qui devait immortaliser son souvenir : la défense du pont du Garigliano(21).

Les Français et les Espagnols, en lutte pour la possession du royaume de Naples, s'étaient immobilisés de part et d'autre d'un petit fleuve et ils se surveillaient de si près que toutes les attaques étaient repoussées. Le chef espagnol, Gonzalve de Cordoue, un habile homme de guerre, attendait des renforts de Sicile, et il savait bien qu'un jour ou l'autre il gagnerait la partie, la flotte espagnole gardant la maîtrise des mers.

Pourtant, à la tête de l'avant-garde, son lieutenant, Pedro du Pas, ne désespérait pas de remporter un brillant succès. C'était un petit homme de deux coudées de haut, bossu et

contrefait, mais fertile en ruses de guerre. Il pensa à simuler une attaque contre un gué voisin. Les Français s'y rendraient en masse et abandonneraient le pont qui serait alors occupé facilement. Des cavaliers espagnols, prenant en croupe des arquebusiers, foncèrent sur le gué en faisant grand vacarme. Tout se passa comme l'astucieux nabot l'avait prévu.

Bayard devisait tranquillement avec son écuyer, le Basco, qui l'aidait à boucler sa cuirasse, à ceindre ses armes, à passer les étriers, lorsqu'il aperçut l'élite de la chevalerie espagnole qui avait attendu de l'autre côté de la rivière, à l'abri d'un bouquet d'arbres. Il comprit aussitôt : le pont enlevé, c'était l'armée bousculée, prise à revers, condamnée à une fuite sans gloire...

— Écuyer, mon ami, dit-il en baissant sa visière, allez vite chercher nos gens ou nous sommes tous perdus ! J'amuserai les Espagnols jusqu'à votre retour, mais hâtez-vous.

Les Espagnols étaient près de deux cents, mais l'étroitesse du pont rendait impossible une attaque de masse. Ils se pressaient, se bouscuaient, défonçant les parapets, perdant l'équilibre, pendant que Bayard, adossé à la barrière, la lourde lance bien en main, culbutait les uns après les autres ses adversaires étonnés par tant d'audace. Les fantassins entrèrent alors en action, les uns avec des hallebardes crochues, les autres avec des lames effilées qui devaient abattre le cheval de Bayard. Les archers, au risque de blesser leurs compagnons, firent pleuvoir sur le pont une grêle de flèches.

Sous le plancher de bois grondait le flot bouillonnant de la rivière en crue. Bayard reculait pas à pas et le lion de sa cotte avait du sang aux griffes. Quand sa lance se fut brisée contre un écu, il continua le combat à l'épée ou à la masse d'armes. Le cercle pourtant se resserrait autour du bon chevalier étourdi, blessé, couvert de poussière, quand les Français, rappelés en toute hâte, vinrent le dégager en repoussant cette multitude grouillante qui avait été tenue en respect par la vertu d'un seul homme.

— Messeigneurs, fit alors un capitaine, nous avons aujourd'hui assez fait d'avoir sauvé notre pont, retirons-nous le plus serré que nous pourrons.

Mais Bayard, dont le cheval était épuisé, restait en arrière. Il se trouva environné d'Espagnols qui, par bonheur, ne le reconnurent pas, tant il était en piteux appareil.

— Où est donc Bayard ? fit Guifray inquiet. Ne nous aurait-il pas suivis ?

Et les Français virent le bon chevalier aux mains de l'ennemi. Ils foncèrent pour le délivrer.

Le petit groupe d'Aragonais, ignorant la valeur du prisonnier qu'il avait, ne voulut pas risquer le combat à la fin d'une journée harassante. Bayard avait repéré le meilleur cheval, celui du seigneur Salvador Borgia. Il sauta d'un bond sur le destrier et cria à ses ennemis :

— France, France, c'est Bayard que vous avez laissé échapper !...

Les Espagnols comprirent alors leur erreur, mais il était un peu tard et Bayard était libre pour de nouveaux exploits.

IV. – *L'HONNEUR DE MARIGNAN*

LE roi de France s'était laissé attirer dans le guêpier italien où il rencontrait un nouvel adversaire, dévoré d'ambition, le pape Jules II. Il fallut abandonner Naples, puis Gênes. Bayard était alors à Lyon, mal guéri des fièvres malariennes et un bras toujours blessé. Son ami Champier lui conseillait de renoncer à la campagne de 1508. Bayard lui répondit fermement :

— Certes, vous dites vérité, mais à la nécessité on ne doit laisser son prince pour aucune chose, et j'aimerais mieux mourir avec lui que de mourir ici de honte.

Trois ans plus tard, Bayard faisait encore la guerre aux Vénitiens, lorsqu'au soir de la Noël, chez le seigneur de la Mirandole, un magicien se proposa de lui lire les lignes de la main.

— Serai-je riche ? dit Bayard ironiquement.

Le magicien, en robe noire constellée d'argent, examina la rude main du chevalier. Il réfléchit, puis déclara d'une voix grave :

— Tu seras riche d'honneur et de vertu plus qu'aucun capitaine en France. Un autre roi t'estimera. Tu vivras encore douze ans. Tu mourras par la faute de l'artillerie.

Le bon chevalier sourit de ces prédictions auxquelles il ne croyait guère, et qui pourtant devaient être vérifiées par les faits.

Lorsqu'il enleva Brescia aux Vénitiens, il fut blessé d'un coup de lance à la jambe et soigné dans la maison d'un

bourgeois italien par deux jeunes filles qui, pour le distraire, chantaient et jouaient du luth. Il se montra si aimable avec son hôte, que celui-ci voulut lui offrir une grosse somme d'argent. Mais Bayard la donna aux deux filles pour leur dot. Il s'attira là aussi la reconnaissance et l'affection de son entourage.

Toute la bravoure déployée par les Français fut une fois de plus inutile après la mort de Gaston de Foix sous les murs de Ravenne. L'Italie semblait perdue à jamais...

La situation changea lorsque François I^{er} devint roi. C'était un jeune homme de vingt ans, plein de hardiesse et d'ambition, qui tenait à inaugurer son règne par des prouesses chevaleresques en Italie. Il rassembla à Lyon une puissante armée : gentilshommes français bardés de fer, lansquenets germaniques à la lourde épée scintillante, piquiers de Biscaye, fantassins navarraïis, archers d'Écosse vêtus de cuir, arquebusiers bourguignons. Bayard avait retrouvé à Grenoble ses bons compagnons : la Palice, d'Aubigny, d'Imbercourt. On franchit les Alpes par les difficiles sentiers de l'Argentière. Mais les lourds canons ornés de couleuvres et de griffons durent être démontés de leurs affûts et hissés avec des cordes. Le sénéchal d'Armagnac put disposer ainsi de trois cents canons.

Le duc de Milan avait pour alliés les Suisses, dont le chef était Schiner, le cardinal de Sion. Surpris par l'arrivée rapide des Français, ils se replièrent en bon ordre dans la cité lombarde, mais prêts à livrer bataille. Ils formaient alors la meilleure infanterie d'Europe, une armée solide de montagnards musclés, habitués à former le carré et à

manier la lourde pique de combat, résolu à ne rentrer chez eux que les mains pleines, après le partage du butin.

Le roi espérait bien acheter leur retraite à prix d'or et il leur avait dépêché de subtils diplomates, lorsque le jeune Fleurange arriva tout essoufflé.

— Pourquoi cet air ? fit le roi. La paix n'est-elle pas signée ?

— C'est la bataille, dit Fleurange.

À ces mots, on voit le roi ne marquer aucun trouble. Sur sa cuirasse, il passe aussitôt une cotte d'armes bleu d'azur semée de fleurs de lys et se coiffe d'un casque surmonté d'une couronne d'or et de pierreries. Le caparaçon de son cheval est marqué à son signe : la lettre F entourée de lauriers d'or. Il est trois heures lorsque le combat commence et la plaine de Marignan(22) poudroie sous un chaud soleil d'arrière-saison.

Le connétable de Bourbon, qui commande l'avant-garde, a fait ranger devant l'artillerie les lansquenets. Les Suisses, qui veulent s'emparer des canons, reculent quelque peu pour étirer les lignes, puis bousculent les mercenaires allemands qui refluent en désordre. Le comte de Guise, en voulant les rallier, est grièvement blessé.

Alors, les chevaliers tentent d'ouvrir des brèches dans cette citadelle vivante, hérissée de piques, que dressent les bataillons des cantons helvétiques. Le roi paie de sa personne, il charge furieusement, passe un petit pont qui se rompt derrière lui, manque d'être pris par les Suisses. Assailli par des piquiers qui l'ont reconnu et cherchent à le désarçonner, il est tiré de ce mauvais pas par Bayard qui

fonce en riant :

— Suisses, traîtres et vilains maudits, retournez manger du fromage dans vos montagnes, si vous pouvez... Mais je vous promets que vous n'en aurez pas loisir. Demandez merci ou allez en enfer !

Là-dessus, il se jette au milieu des piques, frappant de taille et d'estoc, culbutant des adversaires médusés. Son cheval est tué. Il en monte un second. Au premier assaut, les sangles du harnais se brisent. L'animal, sans mors et sans bridon, part au galop, traversant les régiments suisses, et ne s'arrête que dans une vigne dont les treilles jointes désarçonnent Bayard. Le chevalier, les reins meurtris, se rend compte qu'il court le risque d'être fait prisonnier. Heureusement la nuit est venue, apportant soudain le calme dans la plaine d'où s'exhale l'âcre odeur des batailles.

Bayard abandonne sa monture, il retire les pièces lourdes de son armure et, en rampant ou en se glissant le long des haies, il se dirige vers l'endroit où il suppose que le camp français est installé. Le premier groupe qu'il rencontre est celui du duc de Lorraine. Il n'a pas de peine à se faire reconnaître, bien qu'il soit en assez piteux arroi.

— Comme vous voilà fait ! ironise le duc. Vous n'allez tout de même pas vous battre ainsi ? Voici un cheval : c'est ce Carignan laissé pour mort à Ravenne, guéri par quelque miracle et pour notre étonnement, et que vous m'avez donné autrefois. Il est juste que ce Bucéphale(23) qui, dès qu'il voit une épée, court l'empoigner à pleines dents et se bat comme le plus fougueux des destriers, soit monté par vous, le plus hardi capitaine d'une armée qui, pourtant,

compte plus d'un gentilhomme de fier lignage.

Bayard remercie. Il lui reste à trouver un casque. Ce n'est pas bien difficile lorsqu'on est débrouillard. Il aperçoit un de ses amis qui a quitté son armet et l'a pendu à sa selle.

— Ne me le prêteriez-vous point, doux compagnon, pour une heure ou deux ?

L'autre, sans réfléchir, y consent et Bayard, bien équipé, s'endort dans un fossé non loin du roi qui, au milieu de son armée, repose appuyé contre le timon d'un chariot.

Dès l'aube, le combat reprend. Les Suisses attaquent par grandes masses, en tâchant de prendre les canons qui représentent pour leurs rangs serrés un danger plus grand encore que les charges tumultueuses de la cavalerie du roi. Bayard conseille au grand maître de l'artillerie, Galiot de Genouillac, de ne plus éparpiller les coups, mais de les concentrer sur les colonnes d'assaut. Et il ajoute d'un ton gaillard :

— Fête Dieu ! ces montagnons ont trop dormi ! Il faut un peu les réveiller !

Les Suisses ont beau attaquer sans répit, malgré leurs lourdes pertes. Ils font reculer les lansquenets, mais ne peuvent percer les lignes françaises. Un de leurs chefs, le colonel Rost, songe alors à un mouvement de débordement par la gauche pour prendre le roi à revers. Le duc d'Alençon, à l'arrière-garde, comprend le danger, tandis que Bayard accule l'aile marchante des ennemis contre un bois, où les arbalétriers gascons achèvent de la massacrer.

Les Suisses, en se repliant sur Milan, trouvent un adversaire imprévu en la personne du condottiere vénitien

Bartolomeo d'Alviano, gagné au bon moment par la subtile diplomatie du roi. Attaqués de toutes parts, les régiments des confédérés sont mis en déroute. Cette longue et sanglante mêlée tournait à l'avantage d'un jeune roi dont le courage avait fait l'admiration générale...

Le soir venu, le souverain demanda à être armé chevalier sur le champ de bataille. Il avait auprès de lui le roi de Savoie, le connétable de Bourbon, les ducs de Lorraine et d'Alençon, des capitaines valeureux, Trivulce, La Palice, La Trémoille, Lautrec, d'Aubigny. Pourtant, il dit d'une voix ferme qui n'admettait pas de réplique :

— Si je dois être fait chevalier, que ce soit de la main de Bayard. Nul ne lui en doit porter envie, puisque nul n'a eu l'heur de se trouver en tant de batailles et assauts, ni donné tant de preuves de vaillance, habileté et bonne conduite.

Bayard était encore couvert de sa cotte poussiéreuse et ensanglantée. Le choix de son roi le remplissait de confusion. Il protesta d'une voix mal assurée :

— Sire, celui qui est couronné et oint de l'huile sainte, roi d'un tel royaume et fils aîné de l'Église, est par là-même le premier de tous les chevaliers.

— Non, non, répond le roi en s'agenouillant selon l'ancien rite de l'adoubement.

Bayard touche alors du plat de l'épée l'épaule du monarque, puis le fait relever et lui donne l'accolade. Il prend alors son épée, la baise comme une relique et, l'élevant en l'air, il dit d'un ton solennel :

— Glorieuse épée qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, je ne t'emploierai

jamais plus que contre les Infidèles, ennemis du nom chrétien.

Au soir de Marignan, qui marque le début éclatant d'un règne, Bayard est l'incarnation vivante de la Chevalerie, qui impose sa loi aux princes comme aux hommes de cœur. Jamais si grand honneur ne fut plus mérité.

V. – *LA MORT DE BAYARD*

LES années ont passé, et avec elles les beaux jours. Le royaume de France court les plus grands périls. Charles Quint a constitué ce puissant empire « sur qui le soleil ne se couche jamais ». Il a obtenu l'alliance anglaise et même l'appui du connétable de Bourbon qui n'a pas hésité, pour le servir, à trahir son suzerain.

Tout va mal en Italie. Lautrec a été écrasé près de Milan. Bonnivet, qui dirige les troupes françaises, est un diplomate, non un soldat. Blessé au passage de la Sesia, il donne le commandement à Bayard. Mais il est trop tard. Les Espagnols harcèlent sans répit l'armée en retraite. Leur chef, le marquis de Pescara, Francesco d'Avalos, a ordonné à chaque cavalier de prendre en croupe un arquebusier basque. Par le nombre et la soudaineté des attaques, il espère disloquer les colonnes qui se replient en bon ordre, piller les bagages, enlever les canons, massacrer les traînards. Près d'Abbiategrosso⁽²⁴⁾, Bayard et Jean de Chabannes, en voulant défendre deux pièces de canon contre un groupe de cheval-légers, tombent dans une

embuscade. Ils n'ont pas vu les arquebusiers placés à l'abri d'une haie.

Un tir violent. Jean de Chabannes s'écroule, frappé à mort. Bayard sent une douleur terrible dans le dos.

— Jésus ! crie-t-il en empoignant l'arçon de sa selle. Hélas ! mon Dieu, je suis mort.

Il se signe et commence à prier. Comme il vacille sur sa selle, un soldat dauphinois, Jacques Joffrey, l'aide à descendre et l'étend à l'ombre d'un chêne. Bayard, qui souffre, dit d'une voix faible :

— Qu'on me mette en sorte que j'aie la face regardant les ennemis. Je ne leur ai jamais tourné le dos et je ne veux pas commencer en finissant, car c'en est fait de moi.

Le chef des lansquenets, Jean de Diesbach, fait apporter une civière. Il veut que l'armée emporte le blessé. Bayard refuse :

— Laissez-moi, je vous prie, penser un peu à ma conscience. M'ôter de là ne ferait qu'abrégier cruellement ma vie, car dès que je remue je sens toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, hors la mort qui me prendra bientôt.

Jacques Joffrey s'est agenouillé, il pleure à chaudes larmes. Bayard se tourne vers lui.

— Doux ami, laisse ton deuil : c'est la volonté de Dieu que je quitte ce monde.

Puis, comme il n'y a pas de prêtre, il demande à un officier de l'entendre en confession et prie ses amis de le laisser seul, avec le souci de son âme.

Le marquis de Pescara a été prévenu de la mort prochaine

de Bayard. Il arrive auprès de lui, touché de respect et de compassion et parle avec la rude franchise des hommes de guerre :

— Je devrais être fort aise de vous voir comme je vous vois, sachant bien qu'en ses guerres l'Empereur mon maître, n'avait point de plus grand ni de plus dur ennemi que vous. Cependant, quand je considère la grosse perte que fait aujourd'hui toute la chevalerie, j'en atteste le Ciel, je voudrais avoir donné la moitié de mon bien et qu'il en fut autrement. Je prie Dieu qu'il vous garde en son paradis.

Puis il offre à Bayard de le faire transporter auprès de ses chirurgiens. Le bon chevalier le remercie :

— Laissez-moi sur le champ même où j'ai combattu, afin que je meure en soldat, comme je l'ai toujours désiré.

Le marquis fait alors dresser sa tente et installer un lit où l'on dépose le corps pantelant du blessé. Pendant que son chapelain donne l'absolution à Bayard, le chef espagnol fait défiler l'armée devant le chevalier mourant. Les nobles castillans, les routiers d'Estramadure, les montagnards des Asturies, la redoutable infanterie des tercios passent devant cet adversaire loyal et digne de l'estime de tous.

— La France ne sait pas ce qu'elle perd aujourd'hui en ce bon chevalier, dit Pescara, sincèrement ému.

Le soir tombe. Une voix familière tire Bayard de sa méditation. Sur la cote de l'homme qui s'incline vers lui, il reconnaît les armes de Bourbon.

— Ah ! capitaine, fait le connétable félon, vous que j'ai toujours aimé pour votre grande prouesse et loyauté, j'ai grande pitié de vous voir en cet état.

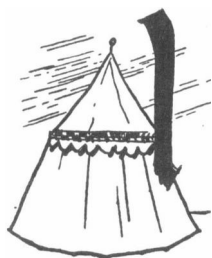
Bayard regarde son interlocuteur d'un air sévère. Et, d'une voix glaciale :

— Monseigneur, je vous remercie. N'ayez pas pitié de moi qui meurs en homme de bien, servant mon Roi. C'est de vous qu'il faut avoir pitié, vous qui n'hésitez pas, par fol orgueil, à porter les armes contre votre prince, votre patrie et votre foi.

Pendant que Bourbon s'éloigne à pas lents, Bayard se remet à prier. Puis à la nuit, alors que la campagne lombarde est toute frémissante des éclosions printanières, le bon chevalier sans peur et sans reproche s'endort dans la paix éternelle.



Le camp du Drap d'Or



Il y avait à peine un an que les sept électeurs allemands réunis à Francfort avaient donné l'empire à un jeune prince au teint pâle, au regard dur, l'héritier des Habsbourg, Charles, déjà roi d'Espagne, maître des Pays-Bas, de Naples, de la Sicile, possesseur des fabuleuses espérances du Nouveau-Monde.

Ainsi Charles Quint était apparu comme le premier souverain d'Europe et ses domaines semblaient enserrer de toutes parts le royaume de France, comme pour mieux l'écraser.

François I^{er}, le roi-chevalier, qui a acquis depuis Marignan un grand prestige, sent bien monter le péril. Il a posé sa candidature à l'empire, mais en vain. Il songe maintenant à obtenir l'alliance du roi d'Angleterre, Henri VIII, qui joue le rôle d'arbitre en Europe.

Certes, l'Anglais est lié à Charles Quint par sa femme, la tante de l'empereur, et les deux princes se sont rencontrés récemment. Ils ont même envisagé un traité contre la France. Mais Henri VIII est surtout un ambitieux. Son intérêt n'est-il pas de maintenir l'équilibre sur le continent en s'opposant à la puissance grandissante du Habsbourg ?

François I^{er} le pense et il convie Henri VIII à une entrevue en Flandre. Il veut donner à celle-ci la plus grande solennité possible.

Au début de mai de l'année 1520, la ville de Tours connaît une agitation fiévreuse. Les tailleurs, les brodeurs, les orfèvres travaillent jour et nuit pour satisfaire les commandes de la Cour. Par les chemins cahoteux, de lourds chariots transportent vers le nord les tentes, les toiles, les cordages, les étoffes d'or et de soie, les vivres, comme pour une armée en campagne. Près de la petite cité d'Ardres, à quelques lieues de Calais, qui appartient aux Anglais, Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie, dirige tous les travaux. Il donne ses ordres d'une voix forte :

— Ici, qu'on égalise le terrain. Abattez cette rangée d'arbres et coupez ces haies qui nous gêneraient pour installer les tentes. Empiez la route qui vient de Guines. Vous manquez d'ouvriers ? Demandez aux villages voisins de fournir un homme par feu(25). Creusez un fossé sur toute la longueur pour assécher la plaine. Rappelez-vous que, selon le commandement exprès de Sa Majesté, tout doit être prêt pour la fin de ce mois...

Le 12, le roi se met en route. Il est accompagné de sa mère, Louise de Savoie, de sa femme, la douce et timide Claude de France, de sa sœur, Marguerite d'Alençon, vive et riieuse, de ses trois filles, de sa maison, de toute la noblesse qui suit avec joie ce roi brillant et prodigue qui la comble de bienfaits. Par petites étapes, on traverse la Picardie et on arrive à Ardres, au moment même où, selon le plan prévu, Henri VIII s'installe à Calais. Les deux souverains ne sont

qu'à quelques lieues l'un de l'autre, mais la méfiance les sépare. À la nuit, ils s'endorment rassurés en entendant le cliquetis des armes de la troupe nombreuse qui les garde.

Le camp est maintenant prêt ! Dans la plaine d'Ardres, au long d'une rivière aux eaux calmes, trois cents tentes de drap d'or frisé scintillent au soleil de juin. Un souffle léger agite les étendards, les banderoles, les écussons armoriés. La tente du roi se reconnaît aisément : elle est plus grande, elle s'ouvre par une riche tapisserie de velours bleu semé de fleurs de lis d'or, elle est surmontée d'une statue de saint Michel foulant aux pieds le dragon, de six pieds de haut.

Vers l'ouest, c'est Guines, où le roi Henri a fait dresser un palais de bois et de verre construit en Angleterre, somptueusement orné de tapisseries flamandes et de meubles précieux. Des tentes abritent une cour nombreuse, qu'on évalue à plus de cinq mille personnes. Mais à la nuit tombante, le roi, prudent, aime mieux se retrancher dans le château fort, à l'abri de puissantes murailles...

À mi-chemin entre les deux villes, sur une hauteur, sont aménagées les lices, bordées de galeries couvertes et complétées par deux pavillons aux extrémités, afin de rafraîchir les combattants du tournoi. Mais les deux adversaires ne mettent aucun empressement à se rencontrer. Pendant une semaine, ils s'observent, et les seigneurs des deux pays, inquiets, se demandent s'ils verront un jour s'affronter en une joute loyale les deux vigoureux chevaliers que le destin a fait rois.

La première rencontre a lieu le 7 juin. Vers le milieu de

l'après-midi, François I^{er} quitte Ardres après avoir réglé l'ordre du cortège. Les Suisses(26) marchent en tête, avec leurs longues piques, au son des tambours et des fifres. Le connétable de Bourbon(27), qui porte l'épée nue, précède les hérauts d'armes aux bannières déployées. Le roi monte un cheval bai au harnachement rehaussé de broderies et de perles ; il est vêtu d'un pourpoint de damas et d'une cape de drap d'or parsemé de diamants, de rubis et d'émeraudes. Il est coiffé d'une toque de velours noir à côtes, garnie de plumes, constellée de gemmes. Derrière lui chevauchent le légat du pape, les cardinaux aux mantes rouges, les ambassadeurs, le roi de Navarre, les ducs d'Alençon, de Lorraine, de Vendôme, les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, tous vêtus de drap d'or et suivis d'écuyers portant leurs couleurs. Quatre cents archers ferment la marche...

Le roi d'Angleterre est entouré d'une escorte semblable. Il s'avance sur un cheval blanc et son habit est broché d'argent et de soie. Près de lui, les plus grands seigneurs de son pays : le duc de Suffolk, le marquis d'Orset, les comtes Talbot, Warwick, Salisbury. Enfin, quatre cents archers en cotte mi-partie, blanc et vert.

Voici le Valdoré où ont été construites les lices. Les deux cortèges s'arrêtent aux barrières. Le silence se fait, soulignant l'émotion générale. Les souverains, précédés de leurs connétables, descendent dans la vallée, ils s'approchent l'un de l'autre, puis donnent des éperons à leurs chevaux, comme s'ils allaient s'affronter en tournoi. Arrivés au centre du champ clos, ils se découvrent et se donnent l'accolade très courtoisement. Ils descendent alors

de cheval et, se tenant par le bras, ils entrent dans un magnifique pavillon tout tendu de drap d'or. Ils se font maintes révérences, car nul ne veut entrer le premier, et c'est ensemble finalement qu'ils pénètrent dans le logis prévu pour leur entretien.

Les deux hommes se regardent. Ils savent qu'on voit en eux les deux plus beaux princes du monde. Henri a vingt-neuf ans. C'est un athlète au torse large, au visage carré déjà un peu alourdi, à la barbe rousse et fournie, au regard bleu et droit. François a vingt-cinq ans. Plus grand, plus mince, il a la taille bien prise, un air d'aisance naturelle, un charme aussi qui émane de ce visage au long nez, aux yeux vifs et à la bouche rieuse.

— Mon bon frère, dit François avec une joie sincère, c'est grand bonheur de vous voir et de sceller avec vous une paix qui n'aura pas de fin. Vous plaît-il de relire l'accord dont sont convenus nos chanceliers ?

Henri répond sur le même ton chaleureux. Il ajoute même :

— Je suis bien aise que ma fille Mary soit promise au gentil dauphin François. Par égard pour vous, mon frère et ami, je ne ferai point mettre sur ma partie comme j'en ai coutume : « Je, Henri, roi de France et d'Angleterre. »

Après de nouvelles marques d'affection, les souverains appellent leurs gentilshommes. Tout le monde rit et s'embrasse de bon cœur. Le vin coule à flots dans les gobelets d'argent. Et les trompettes, les clairons, les hautbois, les fifres se font entendre des deux côtés si bellement qu'il semblait que ce fut un paradis.

Pendant les jours qui suivirent cette première rencontre, on mit au point les derniers préparatifs du tournoi. Les hérauts d'armes disputèrent pour savoir quel écu devait être monté le premier et qui serait du côté droit de la lice. Ces questions de préséance furent finalement résolues, mais ce qui peinait le plus François I^{er}, c'était la méfiance persistante du roi d'Angleterre. Celui-ci avait exigé que lorsqu'il rendrait visite à la reine de France, son bon cousin irait saluer la reine d'Angleterre au camp de Guines. Ainsi, ils seraient chacun en otage l'un pour l'autre.

François, impulsif et généreux, a le cœur franc comme son épée. Il lui vient soudain une idée. Il faut dissiper ce malaise. Il se lève de bon matin, appelle à voix basse deux gentilshommes et un page, puis, s'enveloppant dans un grand manteau noir, il saute sur son cheval, sans même prendre le temps de mettre ses bottes.

— Allons, amis, faisons vite !...

Le soleil levant perçait mal encore la brume d'argent qui rasait la campagne. Sur la route de Guines, quatre cavaliers galopaient. En son château rempli d'hommes d'armes, le prudent Henri dormait. Un bruit, soudain :

— Qui vive ? crient les archers stupéfaits.

— France, répond le roi, déjà sur le pont-levis.

Et, se tournant vers les soldats, il ajoute en riant :

— Rendez-vous à moi, messieurs, vous êtes pris !

Le gouverneur de Guines arrive affolé. François I^{er} ordonne d'un ton sans réplique :

— Montrez-moi la chambre de mon frère Henri.

— Sire, Sa Majesté n'est point encore éveillée.

En courant, François passe outre. Il frappe à la porte, il entre...

— C'est moi, mon frère.

Henri, étonné, le regarde s'avancer. Il se frotte les yeux. Et de rire en s'écriant :

— Mon frère, vous m'avez fait meilleur tour que jamais homme ne fit à un autre ! Vous me montrez la grande confiance que je dois avoir en vous. Je me rends votre prisonnier dès cette heure et je vous donne ma foi.

Et, détachant de son cou un merveilleux collier, il le donne à François I^{er} :

— Portez-le en ce jour, mon frère, je vous en prie, pour l'amour de votre prisonnier.

Le roi de France retire de son poignet un bracelet qu'il ne quittait jamais et qui était d'un très grand prix :

— Et moi, je vous demande de prendre ceci.

Henri VIII veut se lever. François, avec élégance, saisit la chemise, la chauffe au feu de bois qui crépite dans la cheminée et il la tend :

— Mon frère, vous n'aurez point d'autre valet de chambre que le roi de France.

Puis, rapide, il quitte la pièce, remonte à cheval et s'en va...

À Ardres, le camp était en tumulte. Dès qu'on s'était aperçu de la disparition du roi, on avait soupçonné Henri VIII d'avoir cédé à son tempérament violent et d'avoir machiné un enlèvement. Les gentilshommes s'armèrent de pied en cap et partirent aussitôt pour Guines. Fleurange, qui galopait en tête, aperçut le roi :

— Mon maître, vous êtes un fol d'avoir fait ce que vous avez fait. Je suis bien aise de vous voir ici, mais je donne au diable celui qui vous a conseillé pareille conduite.

— Personne, personne ne m'a conseillé, répondit le roi en souriant. Je sais bien qu'il n'y a homme en mon royaume qui eût osé. Allons boire, amis. Je suis fort content de ma matinée. J'ai montré à Henri que nous pouvions nous fier l'un à l'autre. Tout sera plus facile maintenant.



Le début des fêtes et des joutes avait été fixé au lundi 11 juin. Ce jour-là, les noblesses des deux pays se rencontrèrent autour de la lice. Les reines et les dames de la Cour quittèrent à leur tour Ardres et Guines en litières, en chariots tout couverts de drap d'or et d'argent relevé en houppes par des cordelières de soie. Les plus riches bijoux scintillaient sur les brocards et les damas... Voici que les reines arrivent au même moment dans la grande salle vitrée, bien à l'abri du vent, et ornée de tentures éclatantes. Elles se saluent et prennent un repas en devisant longuement. La reine Catherine est aimable et un sourire éclaire son visage ingrat et souvent triste. Claude de France séduit tout le monde par sa grâce et sa modestie. On s'attendrit sur sa fragilité :

— Qu'elle est jeune et menue, dit-on, la Dame de Bon Conseil !

Le duc d'Alençon et ses gens, puis Bonnivet et les siens, se heurtent aux Anglais. Mais le vent souffle si fort qu'on peut à peine baisser les lances. Les prouesses sont remises à plus tard.

Le lendemain, un vent plus violent encore balaie les lices. La danse est à l'honneur. Parmi les dames de la cour de France, une des plus belles est Anne Boleyn. Henri VIII ne la quitte pas des yeux. Par jeu, il lui donne un collier, et Anne, en riant, le passe à son cou, ce cou que le roi Henri fera trancher un jour par la hache du bourreau !

Après le bal, les lutteurs des deux nations s'affrontent. Les Anglais sont forts et redoutables. François I^{er} regrette de n'avoir pas amené ses rudes gaillards de Bretagne qui s'entraînent à la mode d'outre-Manche. Henri exulte de joie, car ce jour-là, sans contestation possible, ses hommes remportent le prix.

Le jeudi 14, le tournoi reprend. Les deux rois se distinguent avec des qualités différentes : Henri attaque de front, bien en selle, la lance droite. Il fonce et culbute ses adversaires qui mordent la poussière. François donne des coups moins violents, mais mieux ajustés ; il est rapide, adroit, tout en souplesse. À plusieurs reprises, les Français tremblent, car leur roi paraît en fâcheuse posture, mais chaque fois il se redresse sur l'arçon, triomphe et salue avec tant de bonne grâce qu'il semble être le chevalier des légendes.

À partir du mardi, le tournoi fait place aux jeux d'armes à pied, combats à l'épée courte, à la rapière italienne à deux mains, à la dague. Au tir à l'arc, Henri VIII remporte un

nouveau succès. Il est maintenant très satisfait de cette rencontre et plein de gaieté. Un soir, il entraîne François I^{er} et quelques gentilshommes. On prend des masques, on se déguise et la compagnie s'amuse follement à ces bouffonneries où chacun rivalise de fantaisie.

Après les jeux, Henri, désireux de prouver sa force, prend François par le cou :

— Mon frère, je veux lutter avec vous.

On fait cercle autour d'eux. François, par courtoisie, se laisse glisser, mais, comme Henri s'obstine à vouloir le faire rester au sol, il se prend au jeu. D'un tour qu'il a appris des Bretons, il échappe à l'étreinte. Il enlace à son tour le roi d'Angleterre qui souffle et se raidit. Cette fois, François prépare son coup et hop ! Henri se retrouve au tapis. Rouge, mortifié, le vaincu manifeste sa colère.

— On va bien voir, dit-il, je l'aurai...

François a gardé son sourire. Il attend de pied ferme. Les reines s'interposent :

— Allons souper ! disent-elles...

Mais, pendant le repas, Henri VIII garde le silence. Il oublie sa joie des jours passés pour ne songer qu'à l'humiliation subie, ici, devant tous. Il n'ose plus regarder en face ce François élégant, sûr de lui, au sourire tendre et moqueur...

Le samedi 23, dans une immense chapelle élevée en une nuit, l'entrevue s'achève par une messe solennelle célébrée par le cardinal d'York, légat du pape. Les deux souverains communient ensemble, pendant que les hérauts proclament la paix éternelle entre les deux royaumes. Un

somptueux repas est alors servi dans la galerie des lices, mais Henri et François, à nouveau méfiants, évitent de goûter aux viandes. Ils se quittent en multipliant les accolades, les présents, les serments d'amitié. Mais personne n'est dupe de ces faux-semblants...

Ainsi s'acheva cette entrevue du « Camp du Drap d'Or », une des plus célèbres de l'histoire. Pour y paraître selon leur rang, plus d'un gentilhomme français et anglais arriva, portant ses moulins, ses forêts et ses prés sur les épaules. François I^{er} dut s'engager à verser chaque année cent mille écus à Henri jusqu'au mariage prévu. Or Mary n'avait que deux ans !

— Par le jour et la nuit, narguait le roi d'Angleterre, ces damoiseaux français sont bien fous. L'argent leur coule entre les mains...

Quelques jours plus tard, à Gravelines, Henri VIII rencontra Charles Quint, laid, vêtu de noir, modeste et timide. L'empereur offrit un mulet chargé d'or pour obtenir que Mary devienne l'épouse d'un prince de sa famille. L'accord fut vite conclu. On envisagea un partage du royaume de France.

— Par le sang Dieu, fit Charles dans un sourire, vous aurez le Nord et moi la Bourgogne, qui me revient de droit, et le Midi.

— Oui, certes, je le veux, répondit Henri qui songeait à se venger de l'affront reçu. Nous ferons danser notre cousin de la belle manière...

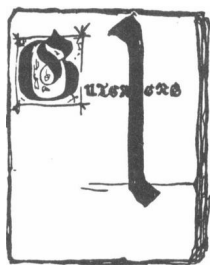
Henri songeait au fructueux jeu de bascule qu'il allait poursuivre entre les deux rivaux. Charles pensait à sa

devise : « Toujours plus loin... »

Cinq ans plus tard, François I^{er} était fait prisonnier à Pavie. Enfermé par l'empereur dans un donjon étroit et sombre, avec pour tout horizon les plateaux brûlés de Castille, il allait pouvoir rêver tout son saoul à ce que lui coûtaient son luxe, sa témérité, son élégance et la victoire d'un moment sur le royal lutteur anglais...

LES CHEMINS DE LA SCIENCE

Gutenberg le mal connu



L est bien difficile de constater sans émotion que l'inventeur de l'imprimerie, cette découverte précieuse qui a permis aux hommes de se mieux connaître et de sortir de la nuit, est lui-même tout environné de ténèbres. Son visage nous échappe, car nous n'avons de lui aucun portrait contemporain ; sa personnalité demeure une énigme ; son rôle même, dans le vaste effort collectif qui a abouti à la publication de livres imprimés, ne peut être qu'imaginé à partir de textes peu nombreux, insuffisamment précis et d'une brièveté déconcertante.

Ce mystère a permis à diverses nations de contester à l'Allemagne rhénane du quinzième siècle sa primauté et de revendiquer pour elles-mêmes l'honneur d'une invention qui n'a pu surgir qu'après de longs tâtonnements à travers toute l'Europe. Admettons pourtant, puisque la chose est vraisemblable, que Jean Gutenberg est digne de la gloire qui s'attache à son nom et tâchons de discerner l'homme à travers les brumes de l'histoire.

Il est né vers 1395 dans les environs de Mayence, à Gutenberg, où sa famille, d'authentique noblesse, les Gensfleisch, possédait une riche demeure au pignon pointu, au poutrage apparent, avec des galeries de bois sculpté aux fenêtres ornées de fleurs. Très vite, il fréquenta au cœur de Mayence les petits ateliers où les orfèvres, sous les yeux ébahis des badauds et des enfants, cisaient dans l'or fin les bracelets, ajustaient les pierres précieuses au chaton des bagues ou gravaient au burin ou à la pointe sèche sur les plaques de cuivre brillant des portraits et des paysages aux lignes vigoureuses. Il dut suivre sans encombre, grâce à ses dons, le long chemin qui conduisait alors de l'apprenti timide et appliqué au compagnon sûr de lui, puis au maître estimé, artiste autant qu'artisan, considéré dans sa ville comme un notable dont on sollicitait volontiers les avis et les conseils.

Vers la trentaine, il dut quitter Mayence, à la suite d'un soubresaut populaire. Par ses origines patriciennes, il était suspect au nouveau pouvoir et il se retira à Strasbourg. Il s'établit dans cette ville active, accueillante, au moment où l'un des plus illustres architectes du temps achevait la

flèche élancée de la cathédrale, ajourée comme une dentelle de pierre.

Il s'associa alors avec trois bourgeois, Hans Riffe, André Dritzschén et André Heilmann, pour tirer parti, en vue de la foire d'Aix-la-Chapelle, de procédés industriels qu'il leur avait secrètement communiqués. Il apportait son imagination, son habileté technique, son travail ; il leur demandait en échange leur argent. Que proposait-il à ses associés ? Une méthode plus rapide pour le polissage des pierres, la fabrication de miroirs, et surtout un art nouveau pour lequel on se sert d'une presse, de pièces de métal, de formes de plomb. Tout porte à croire ainsi que, vers 1436, Gutenberg avait déjà trouvé un moyen de reproduire mécaniquement des textes écrits, en plus grand nombre et à meilleur prix qu'avec les anciens procédés.

On peut donc supposer qu'un matin, par les ruelles étroites et boueuses, il avait frappé à la porte d'Hans Riffe, le bourgeois cossu toujours à l'affût d'une bonne affaire, et qu'il lui avait fait la confidence de ses projets.

— Vous savez, Messire, que les manuscrits ont d'abord été copiés par les moines qui, à force de temps et de travail, ont fourni des missels, des antiphonaires(28), des bréviaires, écrits en beaux caractères sur parchemin et richement enluminés. Ensuite, des artisans se sont mis à la tâche pour copier des ouvrages de textes, de commentaires, de discussions nécessaires aux universités. D'autres ont copié des poèmes ou des récits pour les princes et les grands seigneurs.

— Oui, reprit Hans Riffe, et cela se comprend assez bien,

car un livre représente une telle somme d'efforts, que seuls ceux qui ont une grosse fortune peuvent acquérir ces merveilleux manuscrits. Pour ma part, je n'en ai que quelques-uns et je ne les feuillette jamais qu'avec une grande précaution.

Gutenberg aperçut, bien en évidence sur la table de son interlocuteur, un de ces livres précieux qui valaient plus de cent florins et qui racontaient la vie des saints. Il poursuivit :

— Partout aujourd'hui, les hommes qui détiennent le pouvoir ou la richesse ont pris l'habitude, comme Mécène, ministre d'Auguste, de protéger les penseurs et les lettrés. Les universités sont pleines d'étudiants avides de s'instruire. Les écoles se multiplient. Les bourgeois italiens que nous rencontrons à nos foires nous disent comment à Rome, à Florence, à Milan, les écrivains recherchent partout les manuscrits grecs et latins pour mieux connaître la pensée des Anciens, qui est souvent la vraie Sagesse. Ici aussi, à Strasbourg, les nobles, les marchands, les artisans, les gens du peuple même, achèteraient des livres si nous pouvions leur en fournir à un prix raisonnable.

— Soit, remarqua Hans Riffe, mais la première chose à faire est d'éviter le parchemin. Les peaux sont chères, elles nécessitent une longue préparation, elles prennent l'encre difficilement. Certaines seulement, les peaux de vélin(29), sont assez fines et assez souples pour pouvoir passer sous une presse. Il faudrait utiliser le papier de chiffon, mais est-il assez résistant pour supporter l'impression ?

— Je le crois, fit Gutenberg, et la gravure sur bois en fait

depuis longtemps un large emploi pour les images pieuses et les prières que l'on vend aux fidèles dans les pèlerinages. Le papier se prête bien à recevoir l'empreinte de reliefs taillés avec netteté dans le bois, le laiton, la pierre. D'ailleurs, il est d'un prix modéré, car l'usage de la toile de lin et de chanvre comme linge de corps s'est à ce point répandu que les chiffons abondent. Notre ami Neumeister est en train de faire une fortune avec ses moulins à eau, où les chiffons sont broyés par des maillets, les pâtes triturées à la cuve et les rames de papier fabriquées à la mode de Venise.

— Le papier conviendrait peut-être, admit le bourgeois alsacien, mais les caractères mobiles en bois que j'ai vus en Hollande sont vraiment trop imparfaits. Ils sont longs à sculpter et jamais réguliers ; ils jouent sous l'action de la sécheresse, ils éclatent parfois sous la presse et, de toute façon, même quand la forme(30) est bien montée et l'impression soigneuse, ils s'usent avec une rapidité déconcertante.

— C'est pour cela que je veux mettre au point des caractères mobiles de métal, et j'y arriverai, dussé-je travailler dix ans à cet ouvrage, fit Gutenberg d'un ton convaincu.

— Cela me paraît bien difficile, répondit Hans Riffe, qui ne tenait pas à risquer son argent à la légère et qui souligna la complexité des problèmes techniques. Il termina pourtant, sans s'engager plus avant, par quelques paroles d'encouragement...

Gutenberg poursuivit ses recherches, mais un peu plus

tard, en 1439, à la mort d'un des trois associés, il y eut un procès et l'affaire fut dissoute. L'inventeur se trouva sans capitaux et nous ignorons ce qu'il fit jusqu'en 1448, date à laquelle il retourna à Mayence.

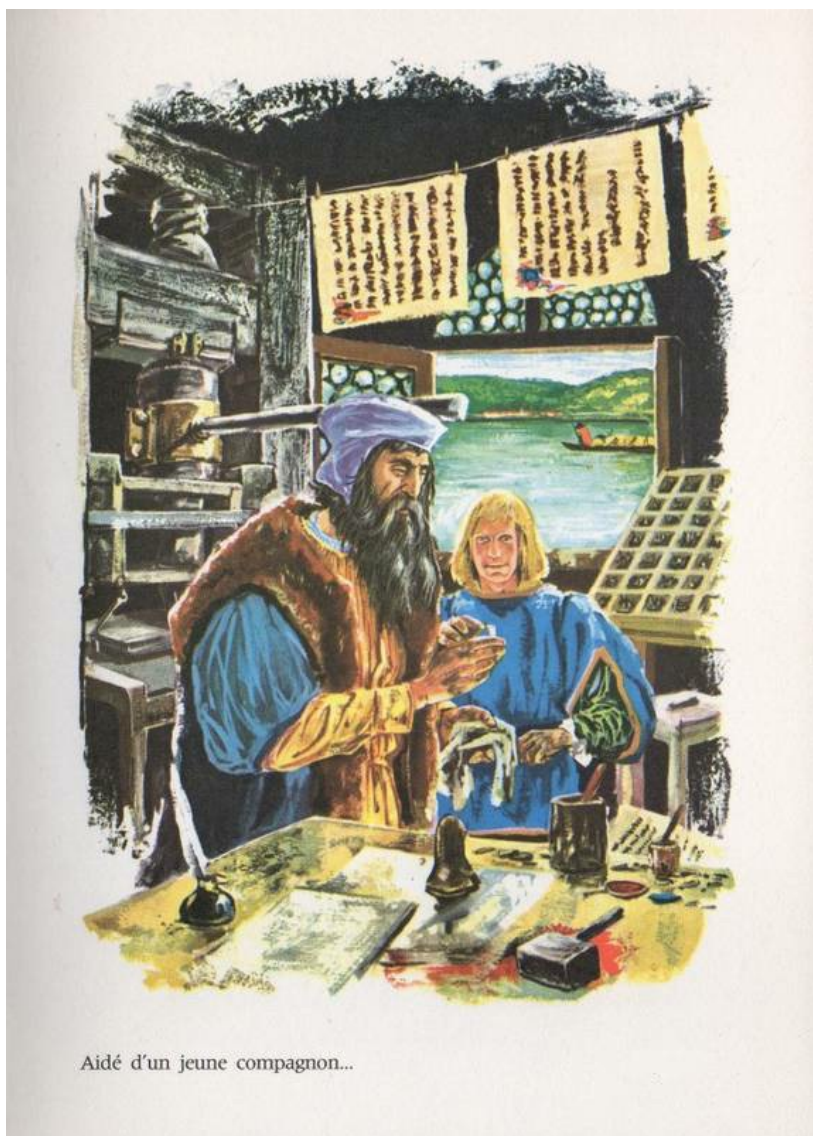
Il y avait alors dans la ville un riche négociant, Jean Fust. C'était un homme très actif, plein d'adresse, sans trop de scrupules, toujours prêt à accroître sa fortune qui était déjà considérable. Il avait participé au vaste mouvement commercial qui animait alors les villes allemandes du Rhin ou celles du sud du pays, comme Augsbourg et Nuremberg. À Anvers, il rencontrait les agents des grandes sociétés, les Fugger, les Welser, les Höchstetter, qui trafiquaient sur les épices, les métaux, la soie. Il s'intéressait aussi aux opérations de banque et de bourse qui pouvaient rapporter beaucoup d'argent aux spéculateurs audacieux : le change des monnaies, les lettres de crédit, le prêt à gros intérêt. Il se tenait au courant de la situation grâce à ses correspondants de Lisbonne, de Bruges, de Lyon, de Florence.

À Mayence, beaucoup ne l'aimaient guère et lui reprochaient sa fortune trop rapide et son esprit de parvenu. Il possédait une somptueuse demeure où il accueillait les penseurs et les artistes, où il entassait les étoffes précieuses, les tapisseries, les pièces d'orfèvrerie. Plusieurs tavernes et boutiques lui appartenaient, ainsi que des terrains à bâtir, des vignes, des forêts et des fermes de la proche banlieue. On savait qu'il fournissait des capitaux pour telle ou telle entreprise : une draperie où travaillaient cinquante ouvriers, une verrerie, plusieurs forges, et depuis

peu des ateliers où l'on fabriquait des armes à feu, couleuvrines ou fauconneaux, qui révolutionnaient l'art de la guerre et que les princes achetaient à prix d'or.

On comprend que Gutenberg, toujours pauvre, ait sollicité l'appui de Jean Fust. Celui-ci, après une étude minutieuse des projets de l'inventeur, fit connaître les clauses du contrat qu'il avait préparé.

— Messire Gutenberg, je consens à vous aider. Je vous prête huit cents florins à cinq pour cent d'intérêt pour construire les outils qui vous sont nécessaires. J'ajouterai trois cents florins par an pour votre travail. Les bénéfices de l'entreprise seront partagés équitablement, à charge pour vous de respecter vos engagements. J'espère que vous imprimerez enfin ces livres dont la vente nous sera profitable.



Aidé d'un jeune compagnon...

Gutenberg installa son atelier dans une petite salle voûtée, d'où il pouvait apercevoir les barques lourdement chargées glissant sur les flots rapides du Rhin. Il s'enferma là pour ne pas être dérangé par les passants ou les amis. Aidé d'un jeune compagnon, nommé Pfister, il commença par représenter chaque lettre de l'alphabet par un morceau de métal en relief. Il eut ainsi des types mobiles, qu'il put assembler pour former des lignes, puis des pages entières, qu'il comptait encrer et passer à la presse. Mais il lui fallut de longs mois d'efforts et de patience pour venir à bout de tous les obstacles dressés sur sa route.

Comment obtenir en effet des caractères métalliques de bonne qualité ? Gutenberg prit un morceau d'acier dur gravé en relief, le poinçon(31), avec lequel il frappa un morceau de cuivre ou d'acier doux, le moule où il coula du métal en fusion à base de plomb pour obtenir le type. L'opération étant répétée de nombreuses fois, il eut ainsi dans les compartiments d'une boîte, la casse, toutes les lettres et les signes dont il pouvait avoir besoin. Mais malgré ses talents d'orfèvre, il dit un jour à Pfister :

— Nous n'en sortirons jamais, car nous ne pensons jamais à tout. C'est le diable, ma fois, qui se rit de nous dans cette affaire !

Il fallait en effet que la frappe fut exécutée avec une adresse et une sûreté de main absolues, car l'enfoncement toujours égal du poinçon dans le bloc en métal doux était indispensable pour que la hauteur des types fût la même, et qu'après assemblage la ligne eût une horizontalité parfaite.

Il était nécessaire aussi de choisir avec soin les métaux

pour le poinçon, le moule et surtout l'alliage en fusion. Gutenberg coula d'abord du plomb, mais au bout d'un certain temps les lettres s'oxydaient et devenaient grisâtres et crasseuses. Il ajouta de l'antimoine, mais les types trop durs perçaient le papier. Il mit de l'étain, mais les caractères, maintenant trop mous, furent écrasés sous la presse. Ce n'était pas facile non plus d'obtenir la quadrature parfaite des types, afin que l'assemblage dans la forme fût régulier et qu'il n'y eût ni bavures, ni lettres mal frappées, ni intervalles disgracieux.

Quant à la presse, elle devait être à la fois puissante et précise. Gutenberg perfectionna les modèles déjà existants. Un coup de barreau mettait en mouvement une vis sans fin, à l'extrémité de laquelle était un plateau horizontal en acier, la platine, juste au-dessus d'une table de marbre. La feuille pressée contre la forme prenait l'empreinte des caractères, et il suffisait d'encre à nouveau pour obtenir un nouveau tirage.

Tout cela semblait simple, mais il y avait des précautions à prendre. D'abord, pour éviter les taches des marges avec l'encre grasse et épaisse, on plaça un cache-feuille, ne laissant libres que les parties de la forme où se trouvaient les caractères. Ensuite, Gutenberg s'aperçut que, si la feuille était posée directement contre la platine de métal, certains caractères un peu en contrebas risqueraient d'être marqués trop ou pas assez. Pour obtenir plus de souplesse, il décida de ne pas imprimer une trop large surface⁽³²⁾ et de mettre un bloc de papier pressé sous la platine, afin de régulariser l'impression.

C'est ainsi que vers 1455 il édita en de nombreux exemplaires *la Bible* en latin de saint Jérôme, avec quarante-deux lignes à la page, de beaux caractères gothiques et des enluminures vert, rouge et or. Le livre eut tout de suite un grand succès et les commandes affluèrent. Le secrétaire de Jean Fust vint exposer à son maître l'astucieux projet qui lui avait été inspiré par la situation.

— Les chiffres parlent d'eux-mêmes : la Bible de Gutenberg coûte en gros deux mille cinq cents florins, la vente de l'édition actuelle va en rapporter sept mille huit cent cinquante. Est-il normal, alors que rien n'aurait pu être réalisé sans votre argent, de continuer à partager les bénéfices avec un homme qui n'apparaît plus maintenant comme un associé nécessaire ?

— Et que me conseilles-tu ?

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de réclamer à Gutenberg les intérêts qu'il n'a jamais payés et, dans ces conditions, aussi le capital, puisqu'il n'a pas fait face à ses engagements ? Il devra vendre alors son matériel d'imprimerie et nous le rachèterons sans peine pour notre compte.

— Crois-tu qu'un tribunal nous donnera raison ?

— Bien sûr. Gutenberg est pauvre, il a peu d'appuis et son témoignage ne pèsera pas lourd contre le vôtre. Et puis, où irait-on si un commanditaire(33) ne pouvait récupérer sa mise de fonds quand le contrat lui en laisse la possibilité ?

— C'est bon, je verrai...

Jean Fust était rude en affaires. Il intenta un procès à Gutenberg, en lui réclamant les sommes qu'il avait

engagées, soit deux mille vingt-six florins, ce qui représentait à peu près deux cent cinquante bœufs à l'engrais ! L'inventeur réclama des délais, mais en vain. Il fut condamné à payer les intérêts et à restituer une part du capital. Comme il n'avait pas d'argent, il put garder les caractères de la Bible, mais il dut céder ceux d'un psautier⁽³⁴⁾ qu'il préparait, la plupart de ses outils et la grande presse.

— Je suis ruiné, constata-t-il avec tristesse, et par ceux-là mêmes en qui j'avais confiance et qui me volent une fortune. Comme il est écrit dans les textes saints : « Tout travail n'est que jalousie de l'homme à l'égard de son prochain ».

Peu après, en effet, Fust s'associa avec Schœffer et tous deux imprimèrent, avec les caractères dérobés à Gutenberg, le *Psautier* de 1457, qui permit à Fust de remplir ses coffres.

Quant à l'inventeur malheureux, il continua une existence difficile. Il chercha peut-être à créer un nouvel atelier d'imprimerie à Mayence, mais le fait n'est pas certain. Il résida sans doute à la cour de l'archevêque, qui protégeait volontiers les artistes et les lettrés. Mais il vécut dans la gêne : de 1457 à sa mort, il ne put payer au chapitre de l'église Saint-Thomas de Strasbourg la somme annuelle de quatre livres qu'il devait, à titre d'intérêt, pour un prêt très ancien ! Épuisé, aveugle, déçu par la méchanceté des hommes, il mourut en 1468.

Mais au moment même où il disparaissait, des livres sortaient des presses à Mayence, Strasbourg, Cologne, Bâle, et aussi à Lyon, Rome, Barcelone. Un an plus tard, le

recteur de la Sorbonne, Guillaume Fichet, inaugurerait à Paris, au Quartier latin, la première imprimerie de la capitale. En l'an 1500, en Europe, plus de onze cent vingt ateliers produisaient dix millions de livres. Sans l'imprimerie, on ne comprendrait pas la Renaissance, qui est un réveil de l'esprit, la Réforme, qui est un sursaut de la foi. Et ce prodigieux essor de l'intelligence est dû probablement à Jean Gutenberg de Mayence, le malheureux, le mal connu...



Maître Léonard le mal compris



N pâle soleil d'hiver dorait timidement le petit manoir de Cloux et la forêt vers Amboise était encore toute noyée, de brume. Sur la terrasse, un vieillard à barbe blanche, chaudement emmitouflé dans un grand manteau de laine brune, regardait les feuilles mortes tomber en tourbillonnant au caprice du vent. Parfois son front se plissait, et les yeux fermés, la tête lourde de rêves, il ne semblait déjà plus de ce monde.

— Maître, vous avez tort, lui dit avec fermeté sa servante Mathurine, dont le franc parler gardait la saveur du terroir tourangeau, voilà le temps qui fraîchit. Vous sortez à peine d'être malade et votre bras est encore tout raide. Vous allez attraper du mal. Serez-vous bien avancé ?

Elle partit en grommelant, pendant que le domestique Battista précisait en italien qu'il était du même avis que Mathurine. Cette Touraine humide et froide ne ressemblait guère à la Toscane où le ciel, même en hiver, garde sa transparence, où les paysages aux teintes nuancées tirent tout leur charme de cette rassurante douceur. Et en gravissant avec peine les degrés du bel escalier hexagonal,

le vieillard évoqua un instant le chant des oiseaux dans les cyprès sur la colline de Vinci fleurant bon le thym et le petit village surgissant au milieu des pampres et des oliviers avec les souvenirs d'enfance.

Au premier étage, dans la salle où pétillait un feu de sarments, Melzi, le secrétaire fidèle, était en train de classer des manuscrits ficelés en liasses, reliés en registres, ou bien souvent entassés en vrac, avec de nombreux dessins, dans de grands cartons sanglés de cuir.

Le vieillard sourit en s'installant à sa table de travail. Il commença à lire des papiers jaunis où il avait étudié autrefois le moyen d'accroître la force de l'homme en lui permettant, semblable à l'oiseau, de voler dans les airs. Le rêve d'Icare ! Maître Léonard, au soir de sa vie, était sûr qu'il serait réalisé un jour.

Devant lui s'étaient des dessins précis montrant les ailes avec les montants de bois, les toiles tendues, les haubans, les poulies. Tout cela devait se mouvoir selon un rythme calculé. Une expérience avait été prévue, il y a bien longtemps de cela, à Florence, et il n'avait pas été difficile de trouver des volontaires pour essayer la machine volante. Mais, au dernier moment, Léonard avait hésité. L'affaire était trop importante à ses yeux pour que l'oubli d'un détail pût la faire échouer et discréditer l'inventeur. Maintenant, après de longues réflexions, Léonard pensait que le projet était au point.

Il lisait sans hâte, avec une attention extrême, corrigeant le texte, complétant tel ou tel croquis avec minutie, notant d'un crayon vif et ferme des remarques et des conseils. Il

aimait ainsi à formuler sa pensée dès qu'elle lui apparaissait, en pleine clarté, afin de léguer aux générations futures le trésor des connaissances patiemment acquises.

Melzi était chargé de préparer la publication de cette œuvre immense. Il éprouvait pour son maître, avec une admiration sans bornes, une vive affection. Il osa donc l'interrompre :

— Ne craignez-vous de vous fatiguer en travaillant avec tant d'ardeur ? Le médecin vous a recommandé de ménager vos forces.

— Y penses-tu ? répondit Léonard. Il me reste tant à faire ! Être étendu sur le duvet n'a jamais mené personne à la renommée. Donne-moi donc plutôt mon traité d'anatomie. Le meilleur délassement, c'est de changer de travail. Et Léonard feuilleta le volume soigneusement mis au point pour l'impression. Il examina les dessins qu'il avait pris en disséquant plus de trente cadavres, afin d'apprendre la structure et le fonctionnement du corps humain. Il était en train de réfléchir au rôle mystérieux du sang, lorsque Mathurine lui annonça la visite d'un cavalier qui approchait du manoir. Le vieux maître ne montra guère d'enthousiasme. Il recevait peu et appréciait cet isolement qui lui évitait de gaspiller ses heures dans les futilités du monde. Il se répétait volontiers cette maxime : « Si tu es seul, tu seras tout à toi. »

Certes, il accueillait de temps à autre un seigneur ou un prélat désireux de faire la connaissance d'un homme dont on parlait à travers toute l'Europe. Il voyait venir à lui aussi parfois un compatriote, quémendant une faveur ou un

conseil, car il y avait de nombreux Italiens à la Cour de France, sculpteurs de pierre et de marbre, tourneurs d'albâtre, tisseurs de soies et de brocards, orfèvres experts en ciselures d'art, fabricants d'essences et d'onguents, éleveurs d'animaux exotiques, maîtres d'armes ou de ballets, musiciens, jongleurs, diseurs de bonne aventure...

Le cavalier avait attaché sa monture à un anneau de fer du perron et il gravissait l'escalier. Son pas vif faisait sonner les dalles. C'était un homme jeune, au visage fin encadré d'une barbe noire, au regard franc attirant la sympathie, à l'allure pleine de noblesse. Il portait un costume de chasse très simple : pourpoint de velours uni, houseaux de cuir, et au côté un poignard de Tolède dans sa gaine incrustée.

Léonard s'apprêtait à recevoir assez fraîchement l'importun, mais dès qu'il l'aperçut, il changea d'attitude et tenta de se lever de son fauteuil, malgré le peu de souplesse de son corps ankylosé.

— Ne vous dérangez point pour moi, fit le cavalier sur un ton d'exquise courtoisie. Je passais non loin d'ici, et comme la chasse a été d'une grande monotonie, je l'ai quittée sans regret pour venir vous apporter ici mon salut et mon estime. J'ai appris que vous étiez malade et je vous souhaite un prompt rétablissement.

— C'est trop d'honneur, reprit Léonard confus, et je vous rends grâce...

— Allons, interrompit le cavalier, point de cérémonies. Je suis ici en ami. Montrez-moi plutôt ces tableaux que j'aime tant et qui font de vous, Léonard de Vinci, le plus grand

peintre de tous les temps...

Le Maître, ému, protesta qu'il était savant plus que peintre. Il cherchait seulement à découvrir par le dessin et la couleur les mystères du monde. Il n'était pas satisfait de ses œuvres, auxquelles il lui arrivait encore d'apporter des retouches. Il regrettait de ne pouvoir atteindre la perfection.

Le cavalier comprenait ces scrupules de l'artiste, mais, pour sa part, il avait été enthousiasmé par les trois tableaux(35) que Léonard avait apportés avec lui à Amboise. Il était prêt à les acquérir à prix d'or, car ils seraient, à n'en pas douter, les pièces maîtresses de sa riche collection.

Melzi présentait justement une de ces toiles. Sur un fond mystérieux de rochers et d'eaux vives, baignant dans une brume cendrée, une jeune femme aux cheveux noirs, aux riches atours, est assise, les mains croisées. Monna Lisa, la belle Florentine, a une expression très douce, un calme tranquille qui s'impose devant ce paysage mouvant. Mais le visage est animé d'une vie intense, les paupières fines palpitent, la bouche vermeille esquisse un étrange sourire dont on ne sait s'il est grave ou tendre, empreint d'une sérénité qui n'est pas de ce monde...

— Quelle merveille ! fit le cavalier ravi. Je donnerais volontiers quatre mille pièces d'or pour cette œuvre sans égale !

— Non, ce n'est pas encore tout ce que j'aurais voulu mettre dans ce tableau, car la peinture est affaire de pensée. La lumière est ce qui donne le plus de joie à celui qui la contemple. Un visage lumineux est plein d'âme !...

Un silence se fit. Le roi François I^{er} – *car c'était lui le cavalier inattendu au manoir de Cloux* – semblait perdu dans sa contemplation. Il ne regrettait pas alors le tumulte frivole de sa Cour. Léonard se permit pourtant d'intervenir :

— Sire, votre visite est pour moi une grande joie, mais laissez-moi vous rappeler que depuis des mois je vous envoie des projets auxquels nul ne répond. Je suis sûr pourtant qu'il en adviendrait le plus grand bien pour le royaume de France, où j'ai trouvé le plus généreux accueil.

Et Léonard énuméra les plans qu'il avait élaborés pour la disparition des marais de la Sologne, le canal de Tours à Lyon qui permettrait à la Cour d'aller par coche d'eau de château en château en évitant les routes cahotantes, la construction d'une vaste cité royale à Romorantin, l'utilisation de maisons transportables pour les gîtes d'étapes du roi et de ses gens, la création de jardins à l'italienne avec des fontaines, des cascades où l'eau chante dans la verdure...

— Oui, nous verrons tout cela, répondit le roi d'un air gêné. On m'a dit que vous aviez tout prévu pour remanier Chambord, et je ne manquerai pas de faire appel à vous lorsqu'il faudra évaluer la disposition des masses, la résistance des poutres, la solidité des planchers. Nos châteaux ont encore une certaine lourdeur, et grâce à vous, Italiens, nous leur donnerons confort et beauté. Mais Rome ne s'est pas faite en un jour !

— Comprenez-moi, Sire, reprit Vinci avec animation. Je ne me lasse jamais d'être utile. La nature m'a disposé ainsi. Si vous le vouliez, je ferais de vous le plus puissant roi de la

terre en vous livrant les armes secrètes que je préparai autrefois pour César Borgia, les chars d'assaut équipés de faux à la manière des anciens, les arbalètes à tir rapide, les boulets explosifs, les moyens de prendre une ville en sapant ses murailles. J'ai même inventé un navire glissant sous l'eau qui pourrait, s'il était dirigé par des hommes sans scrupules, envoyer par le fond les bateaux qui sillonnent les mers...

François I^{er} pensa un moment que ces armes lui permettraient peut-être de rabaisser l'orgueil de son rival, Charles d'Espagne, avec lequel il avait signé une trêve passagère. Mais l'argent manquait et il y avait tant à faire ! Ne risquait-on pas d'ailleurs de rabaisser la valeur humaine des combattants en les écrasant sans grandeur sous le fer et le feu ?

— J'aimerais, fit le roi, que vous acceptiez encore de participer aux fêtes que je donne pour le prestige de ma couronne, que vous inventiez des décors, des costumes, des carrousels, des carnivals, des ballets et autres spectacles raffinés. Il me souvient qu'en septembre dernier, lors du mariage de ma sœur, Marguerite de Valois, vous nous avez présenté un merveilleux automate.

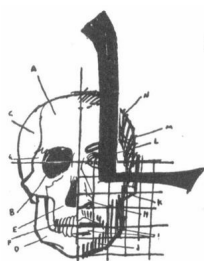
— Ce n'était rien, interrompit Léonard. Il ne suffisait que d'un peu d'ingéniosité.

— Non, mon ami, reprit le roi. C'était un lion terrible qui entra dans la salle en épouvantant l'assistance et, lorsque je l'eus touché avec un bâton, sa poitrine s'ouvrit et l'on vit, à la surprise de tous, jaillir une profusion de fleurs de lys. Il ne me déplâit pas que l'on soit émerveillé par les savantes

machines que vous exécutez pour m'être agréable. Je vous en sais gré et rien n'est plus encourageant pour un souverain que d'avoir près de lui des amis confiants et dévoués.

Léonard promit de rendre tous les services qu'on attendait de lui mais, lorsque le roi fut parti, il sentit en lui une grande tristesse. Il avait maintenant soixante-six ans, et sa vie lui apparaissait comme une longue recherche où il y avait plus d'efforts que de réalisations. Il avait travaillé avec ardeur dans l'atelier de Verrocchio, puis pour le duc de Milan, Ludovic le More. Il s'était trouvé aux côtés de César Borgia et des bourgeois florentins. On l'avait vu sur les routes de France et d'Italie, mais aussi sur les sentiers escarpés de la Science, de l'Art et de la Pensée. Au soir d'une vie bien remplie, on lui demandait, par une suprême dérision, d'amuser un roi léger et une cour fantasque. Au fond, on n'avait jamais compris ce qu'il portait en lui. Mais déjà Léonard songeait au grand départ : il avait cherché le mystère du monde dans la chanson de l'eau, le souffle du vent, le crépitement du feu, les mille parfums de la terre. Il était prêt à rejoindre ses rêves par-delà le temps, dans le grand apaisement de l'au-delà, car « nul être ne va au néant ».

Ambroise Paré, le chirurgien aux armées



Le créateur de la chirurgie française est né vers 1510 dans un petit hameau, sur la rive droite de la Mayenne, non loin de la cité de Laval que dominait le donjon altier des sires de Guyon. Les maisons basses au toit de chaume semblaient tapies dans la fraîcheur du bocage, auprès de la rivière aux eaux calmes, à l'ombre rassurante du vieux clocher roman. Le père d'Ambroise était un simple artisan qui fabriquait des coffres de cuir aux lourdes ferrures ; mais il aimait surtout soigner ses semblables, et il avait acquis la réputation d'un adroit guérisseur. Il savait réduire une entorse, ouvrir un abcès à coup de lancette, panser les plaies avec des emplâtres de son invention.

Tout jeune, Ambroise comprit que c'était une occupation méritoire de soulager la souffrance humaine. Il fut d'abord l'élève d'un brave prêtre qui ne réussit pas à lui enseigner beaucoup de latin. Il entra alors comme apprenti au service de maître Vialat, barbier ordinaire du comte de Laval, et il apprit ce curieux métier qui exigeait tout à la fois les talents

du coiffeur et ceux du chirurgien. Logé dans une soupente, mal nourri, accablé de besogne, il devait dès l'aube affûter les rasoirs, agencer les perruques, préparer les lancettes, puis courir de maison en maison pour faire les barbes, arracher les dents gâtées, panser les ulcères, administrer les lavements, distribuer les onguents et exécuter les saignées que l'on prescrivait alors sans ménagements. Maître Vialat ne tarda pas à apprécier comme il convenait cet apprenti dévoué :

— C'est un jeune homme, disait-il volontiers, qui ira loin. Il ne rechigne pas à l'ouvrage et, de plus, il est patient, adroit et fort curieux de ce qu'il voit...

À quinze ans, Ambroise se promenait à Angers, lorsqu'il eût l'occasion d'exercer ses dons d'observation. Il nous a raconté lui-même comment il vit alors un « méchant coquin », mendiant de son état, qui avait coupé le bras d'un pendu, affreux et puant, et l'avait attaché à son pourpoint, cachant son propre bras derrière son dos, sous son manteau. Cet imposteur demandait l'aumône au nom de saint Antoine, et les pièces tombaient dru dans sa sébile, car les passants s'apitoyaient à la vue de ce membre tout décomposé.

— Ce n'est sûrement pas son véritable bras ! remarqua le jeune homme qui soupçonnait la ruse.

Il attendit un moment. Soudain, le bras tomba, au moment même où un sergent passait. Le coquin fut conduit en prison, condamné au fouet et banni du pays.

Quelque temps plus tard, son frère Paul étant allé ouvrir une boutique à Paris, rue de la Huchette, Ambroise se

rendit dans la capitale et se fit admettre à l'Hôtel-Dieu, où il aida Maître Germain Courtin, docteur régent en la Faculté de Médecine, à disséquer des cadavres. L'Église, longtemps hostile à cette pratique, venait d'atténuer ses interdictions. La science anatomique put faire ainsi de rapides progrès(36).

— Mes progrès étonnaient fort mes maîtres, nous dit Ambroise Paré avec une légitime fierté.

Les promenades dans les quartiers populaires lui plaisaient beaucoup et lui réservaient parfois des spectacles divertissants.

Un jour qu'il passait près d'un cabaret, il aperçut six compagnons attablés autour d'un énorme plat de tripes et dévorant à belles dents. Soudain, l'un d'eux prit un si gros morceau qu'il lui resta coincé dans la gorge. L'homme suffoqua et s'écroula, le corps raide, le visage tout noir. Ambroise Paré le fit asseoir, le frappa entre les deux épaules et réussit à le soulager. L'homme, se sentant hors de danger, ne songea pas à remercier. Il regarda le plat de tripes et s'aperçut qu'il était vide.

— Morbleu ! cria-t-il à ses compagnons, rendez-moi mon écot. Vous avez tout mangé et ne m'avez rien laissé !

Tous les assistants s'amusèrent beaucoup, et l'homme, dans le quartier, ne fut plus appelé que « le Goulu ».

Mais Ambroise Paré connut aussi des moments bien pénibles. En 1533, la peste fit affluer les malades à l'Hôtel-Dieu. L'épidémie fut d'autant plus meurtrière que l'entassement de la population dans les vieux quartiers de Paris et la saleté de la ville favorisaient la contagion. Il

fallut creuser de grandes fosses au charnier des Innocents pour y jeter les morts.

« Reconnaissons, nous avoue Ambroise Paré dans un de ses écrits, que la peste étant fléau de Dieu, la préservation tient surtout en la Providence divine... »

Le jeune chirurgien était déjà apprécié pour la sûreté de ses interventions. Il lui restait néanmoins à faire une dure expérience, celle de la guerre. Les armes à feu avaient apporté là de terribles transformations. C'en était bien fini des combats féodaux qui mettaient aux prises des effectifs limités, où les solides armures atténuaient les chocs, où, bien souvent, à l'abri d'un donjon, les assiégés narguaient leurs ennemis incapables de donner l'assaut. Maintenant, de puissantes armées s'affrontaient sans merci et les « bâtons à feu », comme on disait alors, rendaient l'action particulièrement meurtrière.

Les canons de bronze montés sur roues jouaient maintenant un rôle important : c'étaient les couleuvrines, serpentines, basilics, fauconneaux. Les soldats avaient l'arquebuse à croc que l'on appuyait sur une fourche de bois pour tirer. Les cavaliers plaçaient des pistolets dans les fontes, larges poches de cuir gravé qui pendaient des deux côtés de l'arçon. Des nuages de fumée, l'odeur âcre de la poudre, le bruit sec ou sourd des détonations accompagnaient désormais dans les combats le cri des blessés et le râle des mourants.

En 1536, le roi décida d'occuper le Milanais. Le seigneur de Montejean, colonel général de l'infanterie, se préoccupa, comme il en avait le devoir, de trouver un bon chirurgien

pour l'accompagner. Ambroise Paré, malgré sa jeunesse, se présenta et fut agréé.

— J'étais en ce temps-là bien doux de sel, nous dit-il dans son langage franc et imagé.

Et il est vrai qu'il était neuf à la guerre aussi bien qu'au traitement des blessures en campagne. Il reçut le baptême du feu avec beaucoup d'émotion au Pas-de-Suse. La citadelle prise, on le mena dans un étable où sur la paille étaient étendus trois blessés. « Ils avaient la face entièrement défigurée et ne voyaient, n'oyaient ni ne parlaient et leurs habillements flamboyaient encore de la poudre à canon qui les avaient brûlés. »

— Peux-tu les guérir ? demanda un sergent.

— Non, répondit Paré après une brève réflexion.

Alors le sergent s'approcha d'eux, prit son poignard et tranquillement leur coupa la gorge.

— Mais c'est une action abominable ! fit Paré, rempli d'indignation.

— Ma foi non ! répondit l'homme en essuyant son arme pleine de sang, et je prie Dieu que si je suis un jour accoutré de cette façon, il se trouve quelqu'un qui m'en fasse autant pour m'éviter de languir misérablement.

Peu après, les Français s'emparèrent du château de Villane, en Piémont, et, sans pitié, ils massacrèrent toute la garnison. La lutte avait été chaude et les blessés nombreux. Ambroise Paré était à l'ouvrage.

On avait coutume alors de considérer les plaies d'armes à feu comme « vénéneuses » par nature et de verser dessus de l'huile de sureau bouillante, ce qui arrachait aux blessés

des cris atroces. Après quoi, on y portait le fer rouge et l'infection était évitée par cette pratique sauvage.

Or, l'huile ayant manqué, Paré ne put dormir de la nuit, tant il songeait aux pauvres blessés que l'on n'avait pu soigner comme d'habitude. Paré, faute de mieux, s'était contenté d'appliquer sur les plaies un onguent fait de jaune d'œuf, d'huile rosat et de térébenthine.

Le lendemain, surprise et grande joie. Quand Paré entra dans la grange empuantie où geignaient les blessés, il constata que les plus dispos étaient ceux auxquels il avait placé l'emplâtre de son invention.

— Quel bonheur ! s'écria-t-il. Nous pourrions désormais éviter de brûler cruellement les pauvres blessés d'arquebusades.

Dès lors, en dépit des préjugés de son temps et des critiques qu'on ne lui ménagea pas, il se laissa guider par l'expérience : il substitua à la douloureuse cautérisation à l'huile bouillante la pratique plus humaine des « topiques » gras, des cataplasmes adoucissants⁽³⁷⁾. Les vieux chirurgiens crièrent au scandale, mais Paré leur répondit simplement :

— J'aimerais mieux bien faire tout seul que de faillir non seulement avec les sages, mais même avec tout le reste du monde...

*

À son retour en France, Ambroise Paré se marie et il ouvre une boutique de barbier-chirurgien. Il commence à rédiger les observations qu'il a faites en Italie et qu'il publiera deux ans plus tard. Mais son renom est tel qu'on ne le laisse pas longtemps à cette existence paisible. M. de Rohan, gentilhomme breton, lui fait des offres très avantageuses pour qu'il entre à son service.

En 1543, Paré est au siège de Perpignan. À la suite d'une escarmouche, le grand maître de l'artillerie, M. de Brissac, reçoit une arquebusade dans l'omoplate, et aucun des chirurgiens appelés en toute hâte n'arrive à découvrir le projectile. Paré a l'ingénieuse idée de faire mettre le blessé dans l'attitude où il était au moment où il reçut le coup. Il pose la main autour de la plaie et trouve la balle juste sous l'os. Le chirurgien du dauphin n'a plus qu'à opérer, mais Ambroise Paré est chaudement félicité pour sa remarquable adresse.

Peu après, à Boulogne, Ambroise Paré, qui a suivi M. de Rohan, est amené un jour à soigner un autre blessé de marque. Le duc de Guise, François, a reçu un coup de lance au-dessus de l'œil droit. L'arme a pénétré si profondément qu'elle s'est cassée entre la nuque et l'oreille. L'état du duc semble désespéré.

— C'est grand malheur, disent ses capitaines, car ce jeune seigneur était le plus vaillant des chefs.

Paré réussit pourtant à extraire le fer de lance et à sauver le blessé. Il ne subsiste de l'affreuse plaie qu'une cicatrice dont François, « le Balafré », tire son glorieux surnom.

Le roi Henri II félicite vivement le chirurgien aux armées,

dont on lui a vanté les exploits. Ambroise souhaite maintenant un peu de repos. Il a une agréable demeure à Paris, rue de l'Hirondelle, dans un quartier animé près de l'église Saint-Séverin. Il a aussi une petite maison de campagne à Meudon, non loin de la cure qui fut occupée un temps par François Rabelais. Mais sa réputation est telle auprès des gens de guerre qu'ils ne le laissent pas longtemps à cette existence tranquille.

— Ma pauvre Jeanne, dit-il à sa femme, cela me peine de te quitter encore, mais il y a tant de misères à soulager sur les champs de bataille !

En 1552, Paré fait « le voyage d'Allemagne », c'est-à-dire qu'il accompagne les troupes qui, sous le commandement du duc de Guise, luttent pour la conquête des Trois-Évêchés. Il est alors en pleine possession de son art. Il vient de faire sa plus importante découverte : la ligature des vaisseaux pour les amputations. Jusque-là les chirurgiens, avant d'opérer, passaient au fer rouge les chairs meurtries. Les blessés hurlaient de douleur et beaucoup ne résistaient pas à l'épreuve. En réfléchissant sur une idée de Galien, Paré s'est avisé qu'il y avait un moyen moins cruel d'empêcher l'hémorragie en liant les artères.

Au siège de Damvillers, près de Verdun, alors que le soir tombe et qu'une légère brume court sur les longs sillons gris, une détonation retentit, puis un cri. Un coup de coulevrine a traversé la tente de M. de Rohan et emporté la jambe d'un des gentilshommes de sa suite.

— N'ayez crainte, Messire, fait aussitôt Paré, je vais vous tirer de là.

Et, appliquant sa nouvelle méthode, il opère en limitant le plus possible les souffrances du patient.

C'est aussi au cours de cette dure campagne qu'il montre en maintes occasions sa compassion pour la douleur humaine et cette simplicité qui force l'estime, parce qu'elle vient du cœur.

Il aperçoit un jour un soldat qui, au cours de quelque maraude, a été blessé par des paysans lorrains. Il a reçu sept coups d'épée à la tête et ses camarades l'ont ramené au camp. Il a bien peu de chances de survivre. Le capitaine, qui ne tient pas à s'embarrasser de fardeaux inutiles, fait creuser la fosse et ordonne d'y jeter sans pitié le soldat qui respire encore.

— Je vous en prie, dit Paré au capitaine, laissez-moi m'occuper de cet homme.

— Si vous voulez, répond l'autre en haussant les épaules, mais cette canaille ne vaut pas qu'on s'occupe d'elle, surtout dans l'état où elle est...

Paré obtient pourtant que le malheureux soit placé dans une charrette, sur un matelas pris dans une maison bourgeoise abandonnée. Pendant plusieurs jours, il soigne le blessé avec des moments de confiance ou de découragement. Et peu à peu l'homme reprend des forces, il sourit à la vie qu'il retrouve après une longue nuit de souffrances. Tous les soldats tiennent à féliciter Paré, dans leur langage rude, mais sincère. Le chirurgien se contente de leur répondre :

— Je le pensai, Dieu le guérit.



Le roi Henri II avait décidé de prendre Paré à son service, et celui-ci se réjouissait tout à la fois de l'honneur qui lui était fait et de la vie plus calme qu'il allait pouvoir mener à la Cour, dont il était bien décidé à ignorer les intrigues.

Mais, en octobre 1552, François de Guise, avec une forte armée, s'est jeté dans Metz, menacée par les Impériaux. Charles Quint tient tellement à prendre cette place, qu'au cœur de l'hiver il apparaît en personne avec son meilleur général, le terrible duc d'Albe, et près de cent mille hommes. Le siège commence et, dès les premiers bombardements, le « Balafré », effrayé par le nombre des blessés et le manque de soins, supplie le roi de lui envoyer son « chirurgien ordinaire », Paré, dont les assiégés ont le plus grand besoin. Il faut faire vite.

Le roi ne montra d'abord pas d'empressement à se séparer de son chirurgien, car il se savait entouré d'ennemis et redoutait le fer et le poison. Mais il voulait sauver Metz qui fermait une des portes du royaume. Un capitaine italien, moyennant quinze cents écus, promit de faire arriver Paré dans la ville investie. De nuit, avec une extrême prudence, les deux hommes traversèrent les lignes des Impériaux. Paré avait peur, il nous l'avoue :

« Pour vrai dire, j'eusse bien et volontiers voulu être encore à Paris pour le danger éminent que je prévoyais. Mais Dieu conduisit bien notre affaire et le duc m'accueillit fort joyeusement. »

Les troupes furent réconfortées par l'arrivée de Paré. Désormais, on savait qu'un homme habile s'occuperait des blessés. Le duc put lancer des sorties qui causèrent des pertes sévères aux Impériaux. Les vivres furent rationnés, mais les assiégés gardaient une inaltérable confiance.

Les Espagnols bientôt commencèrent à souffrir du froid et de la faim. Paré se réjouit fort de leur impuissance. Écoutons-le plaisanter sur les déboires de l'ennemi :

« Chaque soldat avait une couverture toute semée d'étoiles luisantes, plus claires que l'or fin ; et tous les jours avaient draps blancs et logés à l'enseigne de la Lune, et faisaient bonne chère, quand ils avaient de quoi, et payaient si bien leur hôte dès le soir, que le matin ils s'en allaient quittes, secouant les oreilles. Et ne leur fallait nul peigne pour détacher le duvet et la plume de contre leurs barbes et cheveux ; et trouvaient toujours nappe blanche, perdant de bons repas par faute de viandes. Aussi la plus grande partie n'avait bottes, ni bottines, pantoufles, chausses ni souliers ; et parce qu'ils étaient toujours en la boue jusqu'à mi-jambes et qu'ils allaient nu-pieds, nous les appelions les Apôtres de l'Empereur ! »

Au lendemain de Noël, les Espagnols durent lever le siège, abandonnant leurs morts et leurs blessés. Le Balafré ordonna à ses chirurgiens de panser les soldats ennemis.

« Nous le fîmes volontiers, dit Paré, mais nous sommes sûrs qu'ils n'auraient pas agi de même avec les nôtres ! »

Ambroise Paré revint à Paris, et le roi qui l'aimait bien s'avisa d'une chose effarante : son chirurgien, dont l'armée louait les mérites et que les grands seigneurs lui enviaient,

n'était encore que simple barbier. Son enseigne portait les trois plats à barbe des pauvres artisans, et non les trois pots à onguents des vrais chirurgiens. La confrérie des saints Côme et Damien n'admettait dans son sein que des gens parlant latin. Or, Paré n'en connaissait que quelques mots. Le roi donna ses ordres d'un ton sans réplique et Paré reçut enfin le bonnet carré de docteur, suprême honneur pour les praticiens de l'époque.

Dès lors, chirurgien des rois, il connut des jours d'amertume, en raison de la dureté des temps. Il ne put sauver Henri II, blessé en 1559, dans un tournoi, par Montgomery, le capitaine des gardes écossais. Il lui fut impossible de guérir le fragile François II, époux de Marie Stuart, mort très jeune en 1574. Il garda toutefois la confiance de la reine-mère, l'impérieuse Catherine de Médicis, et de Charles IX, mais il souffrit alors des fanatismes rivaux qui déchaînaient à travers la France les guerres de religion. Lors de la Saint-Barthélemy, alors qu'on le soupçonnait d'être favorable aux huguenots, il n'échappa aux meurtriers que grâce au roi qui le cacha dans sa garde-robe.

Après la mort de Charles IX, il abandonna la Cour et ses intrigues pour rédiger ses œuvres.

— Je voudrais, disait-il, avoir si bien fait qu'il n'y eût personne qui ne devînt, grâce à mes écrits, plus habile que moi.

Il était à l'aise, mais sans fortune, et il répétait volontiers :

— La seule chose que je demande est l'honneur et

l'amitié de tant de braves soldats auxquels j'ai sauvé la vie.

Il ajoutait que rien ne valait l'expérience pour progresser à partir des connaissances acquises :

— Les Anciens nous servent seulement d'échauguettes(38) pour voir plus loin.

Surtout, il se mettait en colère contre les imposteurs particulièrement nombreux à l'époque :

« Les sorciers, enchanteurs, devins, magiciens, charmeurs, empoisonneurs, se vantent de guérir plusieurs maladies, ce qu'ils font par les machinations, fraudes, erreurs, fureurs, ruses et puissances des diables, à savoir par paroles, charmes, billets pendus au col ou aux poignets, anneaux, images, onguents, poudres, attouchements et autres rêveries infernales. Ils gâtent, au préjudice de la vie des hommes, la loi sacrée de Médecine, la plus ancienne et nécessaire de toutes les autres sciences. »

Paré ne vit point la fin de la guerre civile, grâce à la pacification d'Henri IV. Par un jour froid de décembre 1590, il s'éteignit après avoir longtemps prié. Il avait été au cours de son existence au service de la souffrance humaine et il avait su gagner tout à la fois, la vénération des humbles et l'amitié des rois.



LE JARDIN DES LETTRES

Ronsard, le prince des poètes



Le jeune homme se hâtait vers le château dont il apercevait au soleil couchant, par-delà la ville de Blois déjà plongée dans l'ombre, les tours grises frangées de pourpre. L'air roulait pêle-mêle toutes les odeurs du printemps et il aurait été bien doux d'attendre la fraîcheur de la nuit sur un tapis d'herbes folles en rêvant aux divinités des eaux et des bois, près d'une source au murmure discret...

Ainsi toujours la lune claire
Voit à minuit au fond d'un val
Les nymphes près de ton repaire

À mille bonds mener le bal...

Mais il y avait un grand bal, plus important, celui-là, au château où la reine venait d'arriver avec la Cour. Pierre de Ronsard devait assurer son service d'écuyer et il craignait d'être en retard. Il n'était donc pas question de céder à cette douce rêverie qui convenait à son cœur de vingt ans un peu grave, épris de solitude.

Un peu triste aussi. En revenant près de ce Vendômois où il est né, Ronsard ne peut s'empêcher d'évoquer son enfance heureuse au manoir de la Possonnière, près du Loir qui serpente entre les saules parmi les prés égayés de fleurs. Son père, rude capitaine qui avait ramené d'Italie la gloire de s'être bien battu et le goût des belles-lettres, souhaitait pour son cadet la brillante carrière des armes. Ronsard, comme les jeunes nobles du temps, fut d'abord page, puis écuyer, habile à dresser un cheval, à manier une épée, à lutter, à danser...

— J'étais heureux alors, soupire le jeune homme.

Il sait maintenant qu'il ne sera jamais un soldat.

Au cours d'un voyage en Allemagne, il est tombé gravement malade ; il s'est rétabli avec peine et est resté fragile, à demi sourd, dévoré d'inquiétude.

— Qu'à cela ne tienne ! a dit son père avec réalisme. S'il n'est point soldat, il sera prêtre. C'est une autre façon de servir !

Ronsard a été tonsuré(39), mais il n'a aucune vocation. Il est peiné de cette situation et il s'en console en pensant

qu'il pourra étudier à fond les belles-lettres et conquérir le « vert laurier » de Virgile ou d'Homère. N'est-il pas un vrai poète ?

Je n'avais pas douze ans qu'au profond des vallées
Dans les hautes forêts, des hommes reculés,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts
Sans avoir soin de rien, je composais des vers !

Ronsard est arrivé à temps au château. Il s'est glissé par une porte dérobée et il a traversé des salles sombres et froides reliées l'une à l'autre par d'étroites percées dans des murs épais qui datent des comtes de Blois. Il est maintenant dans la grande galerie toute récente, aux murs décorés de couleurs vives, aux panneaux sculptés délicatement à l'italienne, au plafond enluminé. Il a pris place, parmi les écuyers, derrière les hautes cathèdres où sont assises les dames d'honneur de la reine.

Avant le bal(40), un petit spectacle est présenté ; il a été mis au point par les filles des seigneurs du voisinage. Celle qui chante en ce moment est très jeune, quatorze ou quinze ans ; elle a de beaux cheveux bruns sous un bonnet orné de perles, un visage rieur, beaucoup d'aisance dans sa robe de satin brodée d'argent. En s'accompagnant sur le luth, elle fait entendre à l'auditoire ravi un vieil air de Bourgogne, dont elle souligne les nuances par un sourire ou une inflexion mélancolique. Elle est entourée de jeunes filles

qui dansent et qui obéissent à sa voix, mais Ronsard ne voit qu'elle. Il est bouleversé par tant de grâce et de beauté.

Pâle d'émotion, il s'approche d'un ami et lui chuchote à l'oreille :

— Quel est le nom de celle qui chante si bien ?

— C'est Cassandre Salviati, la fille du banquier.

— Où demeure-t-elle ?

— Au manoir de Talcy, près de Marchenoir ; ce n'est pas loin d'ici et je dois y aller dans deux ou trois jours.

— Je t'en prie, emmène-moi.

— Viens si tu veux...

Quelques jours plus tard, Ronsard et son ami chevauchent vers le manoir des Salviati. Notre poète ne rêve plus qu'à la brune jeune fille au teint de rose, aux yeux rieurs, à la voix douce. Des vers lui viennent aux lèvres, semblables à ceux que Pétrarque chantait à la belle Laure de Noves :

Las ! sans la voir, à toute heure je vois
Cette beauté dedans mon cœur présente...
Ni nuit, ni jour, je ne fais que songer,
Limer mon cœur, le mordre, le ronger...

En route, Ronsard apprend par son ami que Bernardo Salviati est un Florentin venu en France après Marignan, comme tant d'autres hommes d'affaires ou d'artistes italiens. Il est devenu l'un des banquiers du roi. Il passe

pour être honnête et adroit. Il est assez vaniteux et voudrait que son château soit fortifié, pour qu'il ait l'air d'être noble. On s'en amuse un peu à la Cour.

Voici justement au bord du Loir, qui coule lentement entre ses rives moussues, le manoir de Talcy. Il a belle allure avec ses proportions harmonieuses. Le premier étage s'ouvre sur la cour intérieure par de larges arcades ; le second, qui allie heureusement la pierre et la brique, offre une galerie conforme au goût du temps. Une terrasse descend en pente douce vers la rivière, dont les eaux miroitent au soleil à travers les joncs.

Le banquier a accueilli avec une grande courtoisie les deux jeunes gens et il est parti avec l'ami de Ronsard pour traiter de quelque affaire. Le poète est resté seul avec Cassandre et tous deux se sont assis sur un banc de pierre dans la grande allée du parc.

— Vous n'êtes sans doute point d'ici, bel écuyer ? lui demande Cassandre en souriant.

— Si fait, je suis né en Vendômois à moins de dix lieues.

— Mais je ne vous ai jamais rencontré ?

— C'est que j'ai beaucoup voyagé comme page d'abord, puis comme écuyer. J'ai vu l'Italie, l'Allemagne, l'Écosse...

— L'Écosse, la sauvage, vraiment vous y êtes allé ?

— Oui, j'ai connu ce ciel sans printemps sur une terre sans couleur et les brumes et les tempêtes.

— Que ce doit être passionnant de parcourir le monde !

Ronsard ne répond pas ; il songe au mal qui le terrassa en Allemagne, il a peur qu'elle s'aperçoive de sa demi-surdité. Il regarde Cassandre. Elle a dans le visage quelque chose de

spirituel et d'enfantin, un charme fragile qui apparaît dans le cou mince et cambré, le teint plus pâle sous les cheveux très bruns. Elle l'intimide un peu, mais assez vite il domine son trouble.

— Rien n'est plus beau, dit-il, que ce coin de douce France où nous sommes présentement et où il fait bon vivre.

Alors, il évoque son pays vendômois plein de sève, les riches campagnes piquetées de vigne, les verts bocages, la forêt de Gâtine où dansent les dryades et les sylvains, la fontaine Bellerie où il a écouté la voix des nymphes ;

Couché tout plat dessus la rive
Oisif à la fraîcheur du vent...

Cassandre écoute avec plaisir ce langage harmonieux qui développe les plus belles images avec noblesse et simplicité. Elle comprend bien qu'elle est pour quelque chose dans cet enthousiasme juvénile, dans ce sentiment chaleureux. Elle est un peu la muse qui inspire à ce fougueux poète ce flot de paroles qui la berce délicieusement. Ronsard, déjà, voit dans son pays le confident de son amour. Il lui demande même d'en faire l'aveu à Cassandre :

Je vous supplie, ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,

Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi...

Pendant quinze jours, Ronsard est revenu plusieurs fois à Talcy. Il a revu Cassandre ; ils ont longuement parlé sous les grands arbres du parc, ils ont admiré ensemble les roses du jardin, ils se sont approchés du vieux puits de la cour, de la margelle tiédie de soleil et ils ont miré leurs deux visages dans l'eau profonde... Le jeune poète a fait pour celle qu'il aime des vers, naïfs et charmants, qu'elle a chantés de sa voix douce sur le luth dont elle joue à ravir. Il a voulu exprimer pour elle l'écoulement rapide de toute chose vivante :

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons.

Ils se sont dit l'un à l'autre leur goût pour une vie paisible dans ce pays où tout prend aisément la teinte du bonheur. Ronsard n'a pas osé révéler ses projets, mais il a décidé d'en parler à ses parents ; il épousera Cassandre, il vivra ici près d'elle... Il aime, il a vingt ans.

*

En arrivant au château de Blois, Ronsard reconnaît vite

l'agitation des fiévreux départs. Des serviteurs entassent à la hâte dans des chariots des coffres et des malles. Des pages aident les dames qui ont revêtu leur mante de voyage à prendre place dans des litières. Des gentilshommes, pressés, descendent les degrés du bel escalier sculpté de la cour et les écuyers les attendent avec les bêtes toutes sellées.

— Hâte-toi, Pierre, fait le jeune Noirlac à Ronsard tout abasourdi, nous partons en Flandre. Le roi d'Angleterre est las de la guerre ; il songe à trouver un accommodement avec l'Écosse et avec nous. Nous quittons Blois sur l'heure...

Le départ est si précipité que Ronsard ne peut retourner à Talcy dire adieu à Cassandre. En traversant la Touraine, il a bien de la peine :

Seul, et pensif, aux rochers plus secrets
D'un cœur muet je conte mes regrets...

Hélas ! Il ne peut revenir au pays de son enfance. Avant de mourir, son père l'a confié à son ami Lazare de Baïf, l'ambassadeur du roi, le correspondant d'Érasme, le grand collectionneur de précieux manuscrits. Celui-ci a placé Ronsard au collège de Coqueret(41), dont le Principal est un homme extraordinaire, Jean Dorat.

Ronsard allait rester cinq ans au Quartier latin à faire de

solides études. Dorat était petit, pâle, nerveux. Il traduisait d'un seul jet les textes anciens et les déclamaient de sa voix forte, teintée d'accent limousin. Rien chez lui ne rappelait les maîtres, ennuyeux et sévères, des écoles médiévales : il vivait avec ses élèves en joyeux compère qui sait boire et chanter, improvisant des vers grecs ou latins, donnant à tous ceux qui l'écoutaient le goût, la passion du travail.

Pour Ronsard, ce fut un enchantement. Avant l'aube, il se mettait à dévorer les œuvres d'Homère ou de Platon. Il se montra rapidement capable de lire *l'Iliade* d'un bout à l'autre en trois jours. Mais, s'il devint un érudit, il n'en perdit pas sa joie de vivre.

Aux beaux jours de l'été, la bande turbulente des étudiants de Coqueret gagnait la campagne voisine, se perdait dans les bois, composait des chansons joyeuses à la gloire des nymphes. On vantait en vers bien frappés la noble source d'Arcueil, illustrée par le passage présumé d'Hercule, toute bruissante des voix des naïades de la Bièvre, et où l'on faisait rafraîchir les bouteilles de vin gris que l'on allait vider gaillardement à la santé des Anciens. Ce sont de bonnes parties d'écoliers où l'on court dans les prés, où la nature riche de sève donne de l'éloquence aux jeunes poètes pour chanter Bacchus, couronné de lierre. Les ruisselets semblent rouler, en rêve, des flots de vin doux :

Il faut que leur vin apaise
Cette braise

Qui cuit nos gosiers ardents...

Avec Ronsard, il y a là Du Bellay, Jodelle, Belleau, Pontus de Thyard, Antoine de Baïf. Ils forment « la Brigade », en attendant de constituer « la Pléiade », à l'imitation de sept poètes d'Alexandrie. Les jeunes écoliers voudraient bien que cette journée de détente ne prît pas sitôt fin et que le Ciel retînt un moment encore son troupeau d'étoiles. Mais la nuit descend, l'air fraîchit, il faut rentrer au collège ! heureux certes, mais avec un peu de regret, constatant avec Horace, le poète latin, que toute joie passe trop vite, sur un air de chanson :

Jamais l'homme tant qu'il meure
Ne demeure
Fortuné parfaitement :
Toujours avec la liesse,
La tristesse
Se mêle secrètement...

La « Brigade » s'est remise au travail et elle a chargé l'un des siens, Du Bellay, de publier une *Défense et Illustration de la Langue française*⁽⁴²⁾, qui doit montrer tout ce que notre langage peut retirer d'enrichissement d'une étude approfondie des langues anciennes. Mais, à côté de ces graves questions, on aime à rimer en l'honneur de quelque dame lointaine de beaux vers d'amour. Elles ont nom

Pasithée, Francine, Castianire, Olive. Ronsard, lui, pense à Cassandre. Avec le temps ses souvenirs ont, dans la solitude et par ses lectures, pris une richesse nouvelle. Avec une tendre émotion, un peu triste, il revoit le jardin fleuri, la douceur d'un soir de mai, Cassandre rêveuse à ses côtés...

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
À point perdu cette vêprée⁽⁴³⁾
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautés laissé choir !
Ô vraiment, marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Enfin, après six ans, Ronsard peut retourner en Vendômois. Il retrouve son ami Noirlac.

- Dis-moi, as-tu revu Cassandre Salviati ?
- Cassandre ? Tu veux dire Mme de Peigné.

— Mme de... !

— Eh ! oui, puisqu'elle a épousé, il y a cinq ans, je crois, le seigneur du Pray...

— Elle est donc mariée ?

— Quoi d'étonnant ? N'était-elle pas jolie fille ? Elle a même un fils qui trotte déjà allègrement...

Ronsard réalise peu à peu : Cassandra ne l'a pas attendu. Il est vrai qu'il ne lui avait pas avoué son amour. Pourtant, il se sent soudain très triste.

Dès le lendemain, il se rend à Talcy. Il revoit le parc et le banc de pierre où ils se sont assis, le vieux puits, le jardin où il respire une fois encore l'arôme velouté des roses. Puis, le cœur lourd, il court au château de Pray. Cassandra l'accueille gentiment comme un ami. Un enfant brun aux yeux vifs joue près d'elle sur une pelouse fleurie. Ronsard, dès qu'il revoit celle qui lui a inspiré ses plus beaux vers, redit en lui-même :

J'ai vos beautés, vos grâces et vos yeux
Gravés en moi, les places et les lieux
Où je vous vis danser, parler et rire...

Cassandra est émue, elle aussi. Ils parlent de choses et d'autres, mais, au rappel des beaux jours d'autrefois, un peu d'attendrissement rend les voix moins assurées. La jeune femme est la première à revenir à la réalité !

— Je crois en vous, Pierre, dit-elle d'une voix très douce.

Votre place n'est point en Vendômois. Vous êtes un grand poète. Bientôt, vous serez au Louvre et le roi sera fier de votre gloire...

— Ah ! puissiez-vous dire vrai !...

Ronsard a déjà moins de peine. Il sait que ses vers sont beaux et qu'à Paris on le considère comme le chef très doué de la jeune école qui doit entrer dans l'immortalité. Il a confiance :

Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas
Restant de lui la part qui est meilleure.
Toujours, toujours, sans que jamais je meure
Je volerai tout vif par l'univers...

Des années ont passé. Ronsard est traité en ami par le roi Charles IX. Au cours d'un séjour hâtif à la Possonnière, il revoit Cassandre. Elle a alors quarante ans, elle est belle encore et le poète s'abandonne à une douce évocation du passé :

L'absence, ni l'oubli, ni la course du jour
N'ont effacé le nom, les grâces ni l'amour
Qu'au cœur je m'imprimai dès ma jeunesse tendre...

Ronsard a vécu. Il a chanté pour d'autres femmes : Marie l'Angevine et Ginèvre la bourgeoise, Isabeau de Limeuil ou

Françoise d'Estrées ou Madeleine de Laubépine, Hélène de Surgères, dure et moqueuse, à qui il dit un jour dans sa fierté blessée :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous émerveillant,
Ronsard me célébrait, du temps que j'étais belle...

Mais il n'a jamais oublié Cassandre et, jusqu'à sa mort, il a gardé au cœur le regret de son premier amour. Souvent, au printemps, oubliant un instant son orgueil et sa gloire, il a regardé s'entrouvrir la rose emperlée de mai, fragile dans son corsage de satin, image de la fugitive beauté.

Rabelais, le joyeux conteur



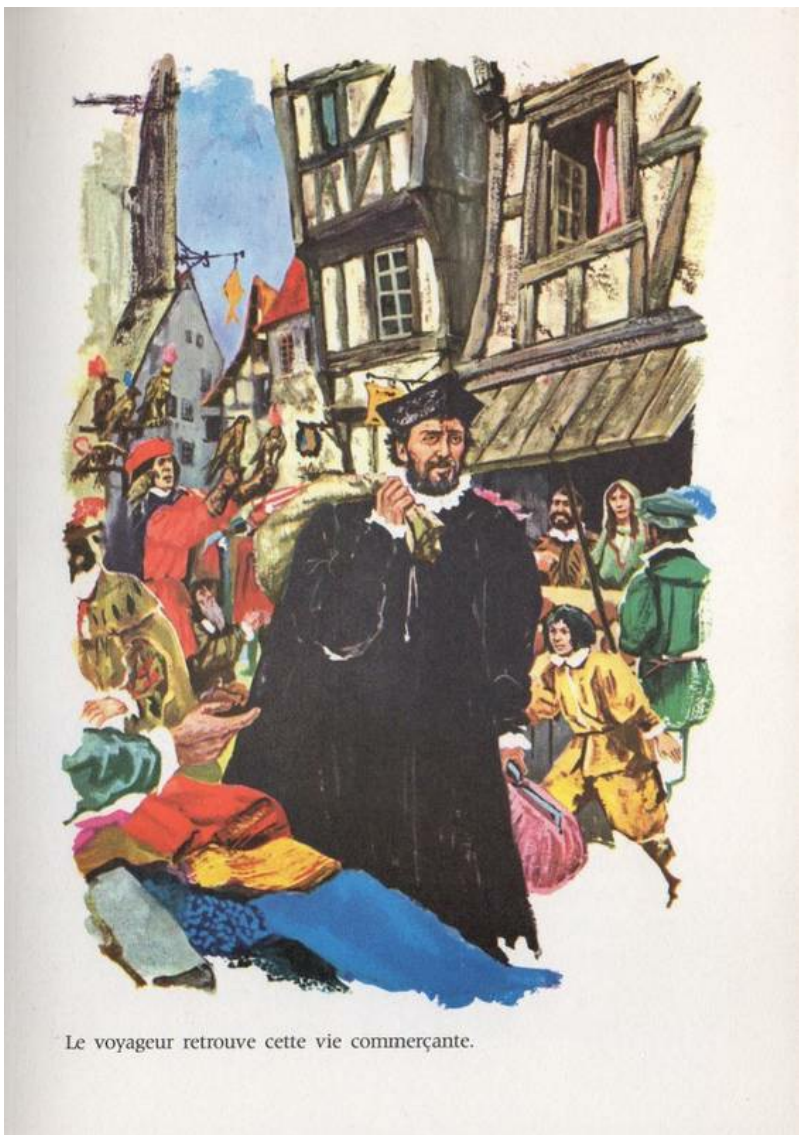
E loïn, la ville semblait engourdie dans la brume qui courait en longues traînées grises sur la Saône, mais dès qu'il en eut franchi les portes, le voyageur, qui arrivait fourbu d'Italie, ne sentit plus sa fatigue. Lyon connaissait alors l'animation bruyante d'un jour de foire. Les boutiques de drapiers étalaient à la vue des passants les étoffes de soie, d'or et d'argent, de velours, et des satins, des taffetas, des rubans, des passements. Il y avait là toutes les variétés : serge, bourras, sardis, frissette, droguet, étamine, batiste tissée à la mode des Flandres, pièces d'étoffes de Lyon ou de Roanne, mais aussi de Chaumont, de Rouen, d'Anvers, de Constance et de Saint-Gall.

— Oui, messire, regardez ce drap de laine à deux envers, au velouté de poils fins et soyeux. Il n'en est point de plus serré et de meilleur usage. Et à dix deniers l'aune...

Le voyageur retrouve cette vie commerçante qu'il a connue à Florence, à Bologne, à Turin, où il est demeuré plusieurs mois auprès du gouverneur français de la ville, son ami le cardinal Du Bellay. Il longe la rue du Puits-Pelu, heurté par la foule qui se presse devant les échoppes.

Les épiciers offrent les grains de poivre en petits sachets de couleur, les clous de girofle, les pains de sucre roux, le riz, les fruits du midi et aussi la gomme arabique, les teintures, les onguents. Ces grains jaunes, translucides, dont l'odeur prenante emplit la rue, c'est la myrrhe que les rois mages apportèrent en présent à Jésus et, à côté, voici les grains onctueux du musc et les bâtonnets d'encens.

— Approchez, voici la merveille ! crie un charlatan. C'est l'emplâtre divin, le baume qui guérit toutes les douleurs, le remède universel dont seul je connais le secret !...



Le voyageur retrouve cette vie commerçante.

Les gentilshommes sont nombreux dans la rue des Orfèvres, où le jeune Bayard est venu acheter autrefois sa première armure. Les Allemands, les Liégeois, les Castillans ont apporté des épées à la garde ciselée, des lances, des hallebardes. Un Italien présente des faucons au plumage fauve rayé de noir, dressés pour la chasse selon les meilleures règles de la vénerie. Un graveur, accroupi à la turque dans son ouvroir⁽⁴⁴⁾, marque une vaisselle d'argent au chiffre d'un grand seigneur. Chacun peut constater en passant sa conscience et son habileté.

Voici le quartier des pelleteries. Les Scandinaves ont envoyé ici les martres zibelines, le petit vair blanc tacheté de gris, l'hermine qui est le plus bel ornement pour le collet des houppelandes fourrées.

La foule s'entasse devant les boutiques où les bouchers découpent les bêtes, où les négociants pèsent les poissons séchés, les fromages de chèvre, les confitures sirupeuses. On se bouscule au cabaret devant un pot de beaujolais ou un bol de vin chaud à la cannelle. Les crieurs s'égosillent :

- Au lait, ma commère, ma voisine...
- Charbon en sac pour un denier...
- Miel, bon miel, qui veut du miel ?...

Les odeurs, les relents se mêlent : résine, safran, saumure, tanin. On marche dans la poussière, les détritres de toutes sortes et les eaux sales, sur lesquelles bourdonne l'essaim serré des mouches. Le commerce du monde semble s'être donné rendez-vous dans cette ville pittoresque, pleine de bruit et de gaieté.

Notre voyageur connaît bien Lyon, mais il y revient

toujours avec plaisir. C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, d'allure robuste. Il porte un grand manteau noir et le bonnet carré des docteurs d'Université. Son visage osseux, encadré d'une barbe claire et fine, est barré d'une moustache grisonnante ; ses yeux sont vifs, avec un éclair de malice. C'est Messire François Rabelais, dont le livre amusant, le *Pantagruel*, publié à Lyon quelques années auparavant⁽⁴⁵⁾, a connu un brillant succès.

Rabelais n'a plus hâte maintenant d'aller se reposer des fatigues de la route. Il est rue Ferrandière, où les libraires montrent au public éclairé les ouvrages en latin ou en français récemment imprimés dans les ateliers de Lyon, qui sont les plus actifs du royaume. Il y a là les livres pesants de théologie et de scolastique, que le jeune Rabelais dut apprendre par cœur au couvent franciscain de Fontenay-le-Comte, où il fut novice, puis moine.

— Quelles inepties ! dit-il en jetant sur ces volumes un regard de mépris.

Mais voici un magnifique *Homère*, imprimé en grec – ce que Lyon fait depuis peu – sur papier à la cuve, avec reliure de cuir gravé à l'or fin. Les yeux de Rabelais pétillent ; il feuillette le livre avec respect, avec joie. Il se souvient de son émotion lorsqu'au couvent, avec un de ses compagnons, Pierre Amy, ils cachaient des textes grecs sous leur paillasse pour les déchiffrer la nuit, en cachette, à la chandelle⁽⁴⁶⁾. Un jour, le prieur s'en aperçut, et Rabelais dut se réfugier en Poitou, à l'abbaye de Maillezais où, grâce à la protection d'un évêque compréhensif, Geoffroy

d'Estissac, il put poursuivre en paix l'étude des textes anciens.

Rabelais, qui a reconnu le bruit des presses, est entré dans un atelier. Les ouvriers s'affairent à la composition, pendant que le maître imprimeur examine l'assemblage des caractères et la frappe.

— De quel ouvrage s'agit-il ?

— D'un discours de maître Guillaume Budé qu'il fit au Collège de France sur l'enseignement des lettres anciennes.

— Votre travail est-il bien avancé ?

— Oui, mais il nous faut encore quelques jours, et l'impatience des lecteurs est telle que les libraires ne cessent de nous harceler...

Cette impatience, Rabelais la comprend mieux que personne. Budé a été pour lui un maître. Il l'a encouragé à persévérer dans l'étude, alors qu'il était encore un jeune moine indiscipliné.

« Comme on voudrait, lui écrivait Budé, pouvoir châtier ces supérieurs de couvent qui cultivent l'ignorance sous le nom de la foi !... Heureusement, les théologiens n'ont plus aucun crédit à la cour et rien désormais n'arrêtera la Renaissance des lettres. »

Un peu plus loin, dans la rue de la Grenette, Rabelais est attiré par un attroupement devant une boutique à l'enseigne du « Docte Bachelier ». Ce qui frappe l'attention, ce n'est pas la vente d'un de ces ouvrages que les Lyonnais aiment tant, un roman de chevalerie comme *Fierabras*, un récit merveilleux comme *la Fée Mélusine*, ou encore un de ces bons contes populaires comme *Les Grandes et*

Inestimables Chroniques du Grand et Énorme Géant Gargantua(47), qui ont donné à Rabelais l'idée de ses livres truculents. Non, un libraire fort au courant du mouvement des idées, a placé à la devanture un portrait d'Érasme, mort à Bâle depuis peu. Il offre au public tout un choix des œuvres du maître à penser de l'humanisme, et notamment ses *Commentaires* sur le texte grec de l'Évangile de saint Luc, qui ont inquiété l'Église et la Sorbonne, très attachées à la tradition.

Rabelais est ému en pensant à Érasme, le défenseur prudent de la liberté de pensée, à qui il écrivait quelque temps auparavant :

« Salut, salut, père très tendre, père et honneur de la patrie, défenseur et soutien des lettres, soldat triomphant de la vérité !... »

C'est à Érasme et à l'humanisme de son temps, avide de tout connaître, que Rabelais pensait lorsqu'il écrivait la lettre où Gargantua demande à son fils Pantagruel de bien travailler. Le bon géant veut que l'écolier apprenne les langues grecque, latine, hébraïque, les sciences au grand complet, arithmétique, géométrie, astronomie, le droit, la médecine, la musique. Il recommande une observation directe et aussi large que possible de la nature.

— Bref, dit-il à son fils, je veux que tu sois un abîme de science !...

Certes, l'Écriture sainte garde sa place dans le plan d'études et « parce que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il convient servir, aimer et craindre Dieu ». Mais, sous un aspect amusant, ces livres fourmillent

d'idées nouvelles. Il faut, pour les saisir, « rompre l'os et sucer la substantifique moelle ».

Rabelais est descendu maintenant au port de Saône, où se pressent les bateliers, les crocheteurs(48) et les truands. On y parle le langage du peuple, dru, imagé, plein de fraîcheur et de verve.

« Notre langue vulgaire, se dit-il, n'est pas si vile, si inepte, si indigente que ne le disent tous ces revendeurs de mots latins moisissés et incertains. Il est bon d'écrire comme on parle, en français ! »

Il y a là une petite auberge qui ne paie pas de mine, mais où le vin est bon, la table bien servie et le patron joyeux compagnon. Après avoir vécu en Italie dans l'ombre fastueuse des grands, Rabelais ne pouvait mieux trouver pour se délasser de ses fatigues que cette taverne populaire de la rue Chalamon, dans cette ville qu'il connaît, dit-il, « mieux que sa maison » et où il aime à respirer à pleins poumons l'air grisant de la liberté.



La liberté, c'est en effet le bien que Rabelais apprécie le plus au monde. On comprend aisément alors qu'il ne se soit pas senti à l'aise dans le cadre de la vie des moines, soumise à une règle définie. Sans prévenir personne, il a quitté un beau jour son couvent du Poitou et il est allé étudier la médecine à l'illustre Faculté de Montpellier. Il a

brillamment réussi ses examens, grâce à sa connaissance du grec qui lui permettait de commenter Hippocrate et Galien. Il est maintenant un médecin renommé. Peu de jours après son arrivée à Lyon, il retourne à l'Hôtel-Dieu, où il a déjà exercé autrefois aux gages de quarante livres par an. L'hôpital est une vieille bâtisse qui fonctionne tant bien que mal avec un prêtre, un médecin, un chirurgien, un apothicaire, un receveur des comptes, un maître d'hôtel, un boulanger, un portier, quelques serviteurs et une vingtaine de religieuses. Chaque malade qui entre est confessé dans la chapelle qui jouxte la grande salle.

Rabelais arrive. Il est aussitôt salué par le personnel de l'établissement. Le prêtre, qui sait que Rabelais est bien cet Alcofribas Nasier⁽⁴⁹⁾, auteur du *Pantagruel* condamné par la Sorbonne, lui fait un peu grise mine, mais sœur Angélique l'accueille avec un bon sourire.

— Ah ! vous voilà, Docteur ! Eh bien ! ce n'est pas le travail qui manque...

Les malades affluent en effet à l'Hôtel-Dieu. L'hiver a été rude et les pauvres de la ville, épuisés de faim et de froid, ont beaucoup souffert. Des voyageurs, atteints en cours de route par les germes de ces épidémies qui ne disparaissent jamais tout à fait, sont bien forcés d'ajourner leur départ. On trouve aussi des moines mendiants, des colporteurs, des vagabonds et des lansquenets mal remis d'une mauvaise blessure.

Rabelais vient deux fois par jour, accompagné d'un chirurgien, pour examiner les malades et prescrire les soins : pommades, infusions, saignées. Dans la salle

commune, il y a six rangs de châlits en noyer recouverts de toile bise. Les malades y couchent trois par trois sous une pauvre couverture de futaine.

Au sous-sol il y a l'étuve où, dans une chaleur suffocante, les soldats revenus d'Italie, grelottant de fièvre et couverts d'abcès, sont soumis à un rude traitement. On espère éliminer leur mal en les frottant d'onguents et en les faisant transpirer. Mais parfois le cœur lâche...

— Il nous faudrait plus de place, fait Rabelais avec amertume, une pharmacie et une salle pour les dissections, de l'eau propre, des draps de chanvre, de bonnes et saines nourritures pour ces corps souffrants...

— Nous n'avons rien de tout cela, répond sœur Angélique, et il faut bien faire avec ce qu'on a. Heureusement que vous, Docteur, vous savez vous faire aimer des malades.

— J'ai lu un livre d'Hippocrate intitulé *De l'état du Parfait Médecin*, où il recommande de ne rien faire qui puisse offenser le patient. Le médecin, dans ses gestes, ses paroles, ses regards, doit toujours penser à satisfaire, à rassurer le malade.

— Vous faites mieux, vous plaisantez avec eux !

— Je voudrais tant qu'ils oublient un instant leur mal ! Je m'efforce, autant que je le peux, de toujours égayer ceux que je prends en cure. C'est pour avoir vu trop de souffrances et pour un peu les soulager que j'ai écrit mes livres de haute graisse.

Sœur Angélique n'est pas d'accord.

— N'en parlons point, fait-elle sur un ton de reproche. Ils sont par trop crus et salés pour les honnêtes gens.

— Peut-être, répond Rabelais d'un air amusé, mais « mieux est de ris que de larmes écrire, pour ce que rire est le propre de l'homme ».

— Il n'empêche, reprend la sœur, qu'on va partout répétant que l'auteur de ces drôleries n'est qu'un ivrogne qui ne songe qu'à humer le pot, à se rigoler avec de gais compagnons dans les tavernes, à faire des farces de collège, à dire pis que pendre des choses saintes. Si vous ne prenez garde à ces on-dit, il vous en cuira, et nul ne croira que vous êtes, au vrai, si bon et si brave médecin.

Rabelais ne répond pas. Il se dirige vers l'antichambre où l'on met les grands malades, un peu à l'écart. Un jeune soldat, grièvement blessé à la jambe, a été amputé. L'opération a réussi, mais le garçon n'arrive pas à surmonter cette épreuve et à admettre qu'il ne sera plus à l'avenir qu'un infirme. Rabelais comprend que son rôle ici est de consoler tout autant que de guérir. Il s'approche de lui et s'assied à son chevet. Il le réconforte en prenant un ton amical, confiant :

— Un gaillard comme toi, aussi bien bâti, tu trouveras vingt filles pour souhaiter t'épouser !

Il lui parle avec d'autant plus de sympathie qu'il évoque à ses yeux d'autres jeunes gens qu'il a vus souffrir ici au retour d'Italie. Le malade sourit, il est heureux qu'on s'occupe de lui, il se tourmente déjà moins.

— Veux-tu que je te raconte une des histoires du bon *Gargantua* ? Je le connais bien, tu sais ?

Rabelais prend un petit livre dans sa poche et il commence à lire sur un ton solennel et convaincu qui, par

lui-même, éveille le rire :

« Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins. »

— Ce fut, ma foi, une bien étonnante affaire. Écoute plutôt :

« Voici ce qui advint à six pèlerins qui venaient de Saint-Sébastien, près de Nantes, et qui, pour s'héberger cette nuit-là, de peur des ennemis, s'étaient mussés(50) au jardin dessus les rames de pois, entre les choux et laitues. Gargantua se trouva quelque peu altéré et demanda si l'on pourrait trouver de laitues pour faire salade et, entendant qu'il y en avait des plus belles et grandes du pays ! car elles étaient grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller lui-même et en emporta en sa main ce que bon lui sembla. Ensemble emporta les six pèlerins, lesquels avaient si grand peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser. »

Rabelais regarde le malade qui écoute avec un grand intérêt. Il poursuit :

« Les lavant donc premièrement en la fontaine, les pèlerins disaient en voix basse l'un à l'autre : « Qu'est-il de faire ? Nous noyons ici, entre ces laitues. Parlerons-nous ? Mais, si nous parlons, il nous tuera comme espions. » Et, comme ils délibéraient ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dedans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cîteaux, et avec huile et vinaigre et sel, les mangeait pour soi rafraîchir devant souper, et avait déjà engoullé cinq des pèlerins. Le sixième était dedans le plat, caché sous une laitue, excepté son bourdon(51) qui apparaissait au-dessus. Lequel voyant, Grandgousier(52) dit à Gargantua :

« — Je crois que c'est là une corne de limaçon : ne le mangez point.

« — Pourquoi ? dit Gargantua. Ils sont bons tout ce mois.

« Et, tirant le bourdon, ensemble enleva le pèlerin et le mangeait très bien ; puis but un horrible trait de vin pineau et attendit que l'on apprêtât le souper. »

— Et que se passa-t-il ? fait le jeune malade.

— Attends, voici la suite :

« Les pèlerins ainsi dévorés se tirèrent hors les meules de ses dents le mieux qu'ils purent faire, et pensaient qu'on les eût mis en quelque basse fosse des prisons et, lorsque Gargantua but le grand trait, crurent noyer en sa bouche, et le torrent du vin presque les emporta au gouffre de son estomac ; toutefois, sautant avec leurs bourdons, comme font les pèlerins du Mont-Saint-Michel, se mirent en franchise⁽⁵³⁾ à l'orée des dents. Mais par malheur, l'un d'eux, tâtant avec son bourdon le pays pour savoir s'ils étaient en sûreté, frappa rudement dans le trou d'une dent creuse et fêr⁽⁵⁴⁾ut le nerf de la mandibule, dont fit très forte douleur à Gargantua et commença crier de rage qu'il endurait.

» Pour donc se soulager du mal, fit apporter son cure-dent et, sortant vers le noyer, vous dénicha Messieurs les pèlerins. Car il attrapait l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par la besace, l'autre par le sac, l'autre par l'écharpe et le pauvre hère qui l'avait fêr⁽⁵⁴⁾ut du bourdon, il l'accrocha par la culotte. Ainsi les pèlerins dénichés s'enfuirent à travers les vignes à beau trot et sa douleur s'apaisa... Sortis de là, pour le reste de cette nuit ils

couchèrent en une loge près Le Couldray et là furent réconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Lasdaller, lequel leur démontra que cette aventure avait été prédite par David⁽⁵⁵⁾ : « Sans l'Éternel qui nous protégea, quand les hommes s'élevèrent contre nous, ils nous auraient engloutis tout vivants... »

Le malade rit maintenant de bon cœur et ce rire fait du bien à Rabelais, humaniste passionné, médecin rempli de dévouement, joyeux conteur qui, par ses livres pleins de verve et de gaieté, manifeste son respect et sa tendresse pour la nature humaine aux possibilités infinies, à la mesure de ses géants riches de santé et de force, actifs, heureux et libres.

Montaigne le sage



ES rayons obliques d'un soleil d'automne s'étendent sur les vignes dépouillées de leur vendange, et dont les feuilles déjà se rouillent. Mais l'arrière-saison est encore très belle et très douce dans le Bordelais, et, par cet après-midi d'octobre 1587, Michel de Montaigne, délaissant pour un moment la compagnie de ses chers livres, est descendu dans la cour de son château prendre quelque exercice et se détendre en bavardant familièrement, ainsi qu'il aime à le faire, avec ses gens.

Ce château, construit par son père Pierre Eyquem de Montaigne, est fortifié, comme il est de coutume à cette époque. Sans être grandiose, il ne manque ni de majesté, ni de pittoresque avec sa façade à un étage regardant vers le midi, et ses trois corps de bâtiment appuyés au mur d'enceinte et enfermant une vaste cour carrée. Aux deux angles, du côté sud-ouest, se dressent deux tours : l'une se nomme la tour Trachère et l'autre, sous laquelle s'ouvre la grande entrée, sert de retraite au maître de céans : c'est là qu'il a installé sa « librairie »[\(56\)](#).

Dans la cour encore ensoleillée, Michel de Montaigne se

promène d'un pas vif. Il est d'assez petite taille, ce qu'il considère comme une disgrâce certaine.

— Pourquoi regarder cela comme un défaut ? lui disent parfois ses amis. De petits hommes peuvent être jolis...

— Mais non point beaux, réplique-t-il. L'on est moins considéré lorsque l'on est de petite taille ? N'est-ce point grand dépit lorsqu'on s'adresse à vous parmi vos gens pour vous demander : « Où est votre maître ? » et que vous n'avez que le reste du salut qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire !

— Ne croirait-on pas, ami, que la peu plaisante aventure vous soit vraiment advenue ?...

Montaigne sourit sans répondre. Puis il reprend :

— Belle prestance est fort utile et donne autorité. Sans compter que, par les rues, les trop petites gens sont sujets à être bousculés et heurtés du coude. Aussi préférè-je toujours aller à cheval... D'ailleurs, ajoute-t-il avec une moue comique, à pied, je me crotte jusqu'au haut de chausses.

En vérité, c'est à tort que Montaigne dénigre tant son aspect physique. Malgré sa petite taille un peu replète, il a un air agréable et sympathique ; ses gestes sont pleins de vivacité et de fougue, et sous un large front bombé et déjà dégarni, il montre un visage ouvert, avenant, bien que marqué par l'âge et la maladie, le teint coloré, la moustache grisonnante, des dents encore belles, des yeux d'une vie et d'une mobilité étonnantes. Il est coiffé d'une sorte de bonnet de velours qui dégage le front ; une fraise à godron entoure son cou, raide et blanche sur un pourpoint de drap

gris à manches bouffantes, bien doublé car Montaigne est frileux et, dès l'automne, la température est crue dans la tour, malgré les feux de bois qu'on y entretient...

Pour l'heure, au hasard de sa promenade, il vient d'interpeller un de ses serviteurs, un grand Suisse d'aspect un peu gauche, qui servit autrefois d'aide apothicaire à feu Pierre de Montaigne, son père. Fort intelligemment, il l'interroge sur son métier ; le garçon, d'ordinaire timide et peu bavard, s'étend longuement sur ce sujet qu'il connaît bien et le maître l'écoute avec intérêt.

« On gagne toujours à converser avec autrui, aime en effet à répéter Montaigne, et l'on apprend beaucoup en interrogeant les gens sur les choses qu'ils savent le mieux... »

Certes oui ! Pour qui sait écouter et réfléchir, tout est enseignement, tout est sujet à méditation : même cette bonne grosse histoire de clystère⁽⁵⁷⁾ préparé, non administré et pourtant efficace, que raconte à ce moment le Suisse, en riant beaucoup et en se dandinant d'un pied sur l'autre :

— Oui, monsieur, un Toulousain, un marchand : on lui préparait ses clystères avec soin, on faisait semblant de les lui administrer, et ils faisaient effet comme s'il les avaient vraiment reçus ! Ce que c'est que l'imagination !...

Et Montaigne s'esclaffe bonnasement avec lui. L'imagination ! Quels tours elle nous joue en effet ! D'autres exemples nombreux reviennent à sa mémoire : faits qu'on lui a racontés, histoires qu'il a lues... Voici un beau sujet de méditation : « la force de l'imagination »... Il

y repensera plus tard, sûrement : cela en vaut la peine.

Mais quelle est donc cette agitation soudaine ? Dans la cour, les serviteurs sont en émoi, tandis qu'arrive le bruit sourd d'un galop de chevaux. L'un des valets, l'air bouleversé, vient annoncer à son maître que, du second étage de la tour Trachère, il a distingué dans un nuage de poussière une petite troupe galopant vers le château à bride abattue !

Chacun se sent angoissé, car les temps sont loin d'être sûrs. Les guerres de religion font rage : Ligueurs et Huguenots s'entretuent et le fanatisme fait commettre de part et d'autre les pires atrocités. Les campagnes sont pillées, incendiées, les habitants massacrés...

Montaigne réproouve toutes ces cruautés :

— Ceux-là qui attisent la guerre le font non parce qu'ils la croient juste, mais parce qu'elle est la guerre et qu'ils l'aiment.

La cruauté de ces luttes lui fait horreur :

— C'est assez de tremper nos plumes dans l'encre, dit-il, sans les tremper dans le sang !

Aussi, lorsqu'il était maire de Bordeaux et qu'on l'avait prié de servir d'intermédiaire entre les chefs catholiques et protestants, de toutes ses forces il s'était employé à apaiser les esprits...

Il connaît bien le jeune roi de Navarre, Henri de Bourbon, que les Huguenots ont pris pour chef. Il le sait colérique et cependant rusé, expansif et pourtant capable de dissimuler. Or, le roi de France Henri III n'a pas d'héritier : c'est le roi de Navarre qui doit à sa mort recueillir la couronne. Mais

Henri de Bourbon appartient à la religion réformée. Que de difficultés en perspective pour le royaume !...

En 1580 ; on avait pu espérer la paix. Mais en 1585, la lutte s'est rallumée, et avec elle sont revenues l'angoisse et la peur. Quelle est donc cette troupe qui s'avance au galop ? Montaigne ne tremble pas pour lui-même : ses longues méditations, la lecture assidue des philosophes de l'antiquité lui ont appris à envisager tranquillement le danger. Mais n'annonce-t-elle pas de nouvelles misères pour les villageois d'alentour ? Et Montaigne s'interroge avec inquiétude, tandis que se rapproche le bruit des chevaux...

Mais bientôt il fait ouvrir toutes grandes ses portes et se met en frais, car dans le cavalier couvert de poussière qui marche en tête de la troupe et vient de heurter à son huis, il a reconnu son ami le roi de Navarre.



Henri de Navarre s'est reposé de sa longue chevauchée et, après une bonne nuit, le voici l'œil vif et plein d'entrain, prêt à retrouver à dîner son ami Montaigne. Il est déjà onze heures du matin, heure tardive pour ce repas(58). Mais le roi de Navarre sait que Montaigne n'aime pas se lever tôt et il n'a pas voulu souffrir qu'il changeât pour lui ses habitudes. Pourtant, taquin ainsi qu'à l'ordinaire, il en plaisante quelque peu son hôte lorsque ce dernier vient le

saluer :

— Ventre Saint-Gris, c'est gâcher le temps de sa vie de dormir si tard !

Montaigne en a convenu en souriant :

— C'est vrai, Sire, le dormir a occupé une grande partie de ma vie ! Oserai-je vous avouer qu'à cinquante-quatre ans, je dors encore huit ou neuf heures d'une haleine !

— Mais c'est paresse qu'il faut combattre, ami !

— Sans doute ! Mais telle est ma nature et, si je la contraire, je ne m'en trouve pas bien ! Au reste, vous m'aviez interdit de rien changer à ma coutume, Sire, pendant votre séjour ici, et je n'aurais garde de vous désobéir...

Henri de Navarre a éclaté de rire, puis il s'approche vivement de trois dames qui s'avancent à sa rencontre et lui font leur révérence. Il y a là une vieille dame au maigre visage, au nez busqué, aux yeux d'une extrême vivacité : c'est Antoinette de Louppes, la mère de Montaigne. Elle s'appuie sur le bras de Françoise de Chassaigne, sa belle-fille. Derrière elles vient une jeune fille brune, frêle et gracieuse : Léonor, la fille unique de Montaigne.

Ces dames portent un corsage cintré à manches bouffantes resserrées au poignet, à haut collet d'où émerge une fraise blanche plissée, qui met en valeur leur teint mat. Leur robe de velours s'ouvre en triangle jusqu'à la taille sur une cotte de serge fine. Mais tandis que dame Antoinette et dame Françoise, vêtues de couleurs sombres, portent sur leur tête un austère chaperon, la robe de Léonor est du plus joli bleu et elle a retenu ses cheveux souples dans un

bandeau torsadé de perles.

Henri de Navarre remercie chaleureusement la maîtresse de maison dont il a apprécié depuis la veille l'hospitalité attentive, et fait mille compliments à son hôte sur la beauté de sa fille :

— La charmante créature ! s'exclame-t-il. Le joli visage à regarder ! Mais elle est grandette, bon ami Michel ! Ne pensez-vous pas bientôt à célébrer ses noces ?

Léonor a baissé les yeux en souriant et son joli visage s'empourpre. Mais Montaigne réplique :

— En effet, Sire, l'un de mes souhaits serait de trouver un gendre sur qui je puisse me reposer en toute confiance et aux mains de qui je remette l'administration de mes biens. Me voilà un vieillard, j'aimerais jouir commodément de ce qui me reste de vie, lire et méditer dans la paix, travailler à mes *Essais*, sans avoir autre souci. Au vrai, je n'ai d'ailleurs jamais eu beaucoup de goût pour l'administration d'un domaine, et je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec extrême nonchalance...

— Je vous souhaite donc, dit le roi de Navarre, de trouver sans retard cet homme loyal qu'il faudrait. Il y en a, pardi, en Guyenne !

— Oh ! achève Montaigne avec un soupir, nous vivons en un monde où tel homme ne se rencontre point aisément !...

Tout en bavardant, ils se sont avancés vers la grande salle : les valets y ont dressé la table devant une vaste cheminée de pierre armoriée, où flambent en craquant d'énormes bûches. Ici encore, le roi de Navarre se refuse à ce que ses hôtes changent pour lui leurs habitudes. Il

repousse avec indignation tout cérémonial royal :

— Faire goûter mes mets et mes boissons ! Fi donc, qui penserait à m’empoisonner ici ? Ne suis-je point chez mon ami ? Me servir dans mon couvert personnel ? Point du tout ! Je veux être servi comme vous tous, par vos gens. Ici, je ne suis point le roi de Navarre, mais l’hôte amical du seigneur de Montaigne...

On se lave les mains à une aiguière et un bassin présentés par un serviteur. On s’incline pour le Bénédicté. Par égard pour Henri de Navarre, qui appartient à la religion réformée, Michel de Montaigne le prononce aujourd’hui non pas en latin, mais en français. Puis on s’assied à table en bavardant et plaisantant.

Les plats sont abondants, servis dans une vaisselle brillante qui renvoie comme un miroir la lumière dansante des flammes. Les convives tiennent leur serviette sur leur bras gauche et s’y essuient fréquemment les mains, car, bien que l’on dispose chez Montaigne, un raffiné, de cuillères et de fourchettes, il faut avouer qu’on oublie souvent de s’en servir, et les doigts paraissent outil plus commode.

— Je reconnais, dit Montaigne en riant, que je souille si bien ma serviette que j’aimerais la voir changer à chaque service, comme on fait pour mon assiette.

— Mon ami, lui répond le roi de Navarre qui ne s’embarrasse pas de tels soucis et qui d’aventure essuie même allègrement ses doigts à la nappe, vous êtes trop délicat ! Votre voyage en Italie vous a par trop amolli !

Après les potages composés de viandes bouillies avec des

légumes, on a servi des rôtis saignants, du gibier bien faisandé dans des sauces fort épicées. On mange beaucoup de pain, le pain sans sel que l'on cuit au fournil du château selon le goût du maître. Les convives bavardent en mangeant de bon appétit.

— Il n'est pour moi, dit Montaigne, de sauce si appétissante que celle qui se tire d'une société agréable.

— Ainsi en va-t-il pour moi-même ! constate Henri de Bourbon entre deux bouchées.

Les serviteurs ont apporté du vin de Bordeaux des bonnes années. Mais tandis que le roi de Navarre le boit pur, Montaigne mouille largement le sien dans sa coupe de verre fin qu'il préfère aux riches gobelets de vermeil dont usent à sa table les autres convives.

Puis on fait venir les desserts : fromage de chèvre, fruits, confitures. Montaigne vante les melons du pays, fondants et sucrés, dont il raffole. Puis le repas s'achève. Les doigts lavés à nouveau et les grâces dites, les convives vont se retirer...

Mais Montaigne pose la main sur le bras du roi de Navarre :

— Maintenant, Sire, j'oserai vous prier de m'accompagner dans mon domaine particulier, où je puis à loisir être solitaire et libre. Peut-être vous plaira-t-il que nous y conversions à l'aise et sans crainte d'être importunés...

Car Montaigne pense bien que si le roi de Navarre l'est venu visiter dans son château inopinément, c'est qu'il a d'importantes communications à lui faire. Il n'est pas sans appréhensions, d'ailleurs : va-t-il lui demander de quitter sa

chère retraite et de se mêler une fois de plus à la vie publique ? Et Montaigne songe avec un peu de mélancolie à cette inscription qu'il faisait peindre il y a seize ans déjà, en 1571, sur le mur de son cabinet, près de sa bibliothèque :

« Michel de Montaigne, fatigué des charges publiques, achèvera ici, dans la quiétude et la sécurité, le cours d'une vie dont la plus grande partie est déjà passée. Il veut consacrer cette douce retraite de la maison paternelle à la Liberté, à la Tranquillité, aux Loisirs... » Sans doute, depuis cette époque, Montaigne a joui de longues heures studieuses ; il a lu, médité, écrit... Au gré de sa fantaisie, il a fréquenté les auteurs anciens et modernes, les historiens, les philosophes, tout comme les poètes. Et, parfois, il jetait sur le papier ce qui l'avait frappé au coins de ses lectures, ajoutait des réflexions judicieuses, des observations empruntées à sa propre expérience...

Ainsi naquirent ces *Essais*, dont il fit imprimer une première édition en 1580...

Puis il a voyagé à travers l'Allemagne et l'Italie. Mais une lettre pressante, au matin du 7 septembre 1581, le rappela à Bordeaux : il avait été nommé maire de cette ville.

Adieu, les studieux loisirs ! Malgré sa santé, alors très mauvaise, il ne se déroba pas devant cette lourde tâche. Dans cette période troublée, les difficultés furent nombreuses... En 1585, il est libéré de sa charge. Sinistre année : une épidémie de peste le tient pendant six mois éloigné de son château avec sa famille. Enfin, il est revenu à sa chère retraite et à ses *Essais*. Les faudra-t-il à nouveau quitter ?

Méditant ainsi, il arrive avec le Béarnais à la chapelle qui occupe le rez-de-chaussée de la tour. Assez obscure, avec un plafond en coupole bleu étoilé d'or, elle est décorée d'une fresque représentant saint Michel terrassant le dragon. De part et d'autre sont peintes les armoiries du Seigneur, entourées du collier de l'ordre de Saint-Michel.

Puis ils montent l'escalier à vis jusqu'à la chambre de Montaigne. Les raides degrés de pierre les conduisent ensuite au second étage jusqu'à une petite porte assez basse, devant laquelle Montaigne, un peu essoufflé, s'arrête pour expliquer :

— Au temps passé, c'était une grande garde-robe, et le lieu le plus inutile de ma maison. J'en ai fait mon domaine : je passe là la plupart des jours de ma vie et la plupart des heures du jour.

Ils pénètrent alors dans une salle circulaire dont le plafond est soutenu par deux fortes poutres de rouvre et quarante-cinq solives décorées de maximes tracées au pinceau. Les unes sont en latin, d'autres en grec. Le Béarnais déchiffre la dernière, qui est en français, tandis que l'étonnement lui fait lever le sourcil :

« *QUE SAIS-JE ?* »

— Mais, mon ami, qui méditez depuis si longtemps sur toutes choses, sans doute avez-vous trouvé réponse à cette question ?

— Non, Sire, répond Montaigne en souriant. Mais

qu'importe ? Le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite. Tout au plus m'efforçais-je de picorer quelques miettes de vérité à ma mesure !

Tout autour de la pièce, sur cinq rayons, sont rangés des ouvrages.

— Quelle abondance de livres ! admire Henri de Navarre.

— Ma librairie est belle, reconnaît Montaigne, une des plus belles entre les librairies de village. Je possède un millier de volumes ; nombre d'entre eux appartenrent à mon ami La Boétie, dont la mort me laissa au cœur une si cruelle blessure... Mais passons, si vous voulez, dans mon cabinet.

Ils entrent alors dans la pièce suivante et le roi de Navarre ne peut retenir une exclamation admirative :

— Ventre Saint-Gris, voilà qui est moins austère ! Et comme vous savez, ami Montaigne, reposer vos yeux sur d'agréables spectacles !

Ce cabinet est décoré en effet de façon riante : les murs en sont ornés de peintures représentant des scènes gracieuses empruntées à la mythologie.

— Ce cabinet est assez joli, reconnaît Montaigne. Mais si je ne craignais point la dépense, et si j'étais moins nonchalant en ce qui regarde la surveillance d'une besogne, je m'occuperais de faire établir autour une galerie circulaire qui me servirait de promenoir. La marche est profitable à l'activité de l'esprit. Mais installons-nous devant ce feu et faisons-y rôtir nos bottes, car la saison est fraîche.

— Ainsi, dit le roi de Navarre, c'est ici que vous composez vos doctes *Essais*.

— Doctes ! protesta Montaigne. Fi donc ! Le vilain mot ! C'est au contraire un livre tout de naïveté et de bonne foi, et qui ne me fera certes point passer pour savant !

— Pourtant, vous y commentez doctement les Anciens et les Modernes.

— Point du tout ! Je ne me romps point la tête pour la science. Si je rencontre des difficultés en lisant, je ne m'en ronge pas les ongles, j'abandonne ! Et si un livre m'ennuie, j'en prends un autre !

— Vous êtes trop modeste et voudriez passer pour paresseux.

— Paresseux, non point, mais j'ai l'esprit primesautier et je ne puis m'appliquer qu'à ce qui me plaît. Je lis les livres ou j'écris le mien, comme je joue avec ma chatte : pour le plaisir. Ou si j'approfondis, ce n'est que pour mieux apprendre à me connaître moi-même... Mon livre, ce n'est pas un docte ouvrage, non. C'est tout moi-même et rien de plus. D'ailleurs, je n'écris point pour me dresser une statue à planter aux carrefours !

— Mais bien pour vos amis !

— Un parent, un ami, un voisin qui, m'ayant connu, aura plaisir à me retrouver dans mon livre. Et quand personne ne me lirait, aurais-je perdu mon temps ? Que nenni : car si j'ai fait mon livre, mon livre aussi m'a fait, et les méditations en ce lieu m'en ont appris autant que les voyages et le commerce des hommes. Elles m'ont enseigné à vivre le plus sagement qu'il se peut selon ma nature, et quand l'heure viendra, à mourir.

— Heureusement, l'heure n'est point encore venue, ami

Michel, et j'ai grand besoin de vous...

— Sire, vous savez que tout mon zèle, toutes mes forces, tout le crédit que je puis avoir sont à votre disposition... Mais je me fais vieux, je suis de bien médiocre santé, et plus apte désormais à la méditation qu'à la politique ou la guerre.

— C'est de vos conseils que j'ai besoin, et aussi de votre médiation. Je ne suis point venu frapper à votre porte après une humiliante défaite, mais après une victoire trop belle. Il y a quatre jours, mes soldats, à Coutras, ont défait l'armée des Ligueurs et tué leur général, le duc de Joyeuse. Mais vous, vous savez mes affaires, et que mon intérêt n'est point de rompre les ponts avec le roi de France. Voici donc ce que j'attends de votre amitié...



Quelques mois après cette conversation qui s'était poursuivie fort avant dans la soirée, Montaigne, à la santé plus que jamais chancelante, quitte au plus fort de l'hiver sa maison et la vie quiète qu'il s'était choisie, pour gagner Paris par des routes enneigées et si peu sûres qu'il sera même détroussé en chemin.

Il emporte dans ses bagages le manuscrit de la cinquième édition des *Essais*, afin de le confier à un imprimeur parisien : c'est le prétexte de son voyage. En fait, cet homme que si souvent on dit égoïste, renonçait à tout ce

qu'il aimait pour remplir la mission que lui avait confiée Henri de Navarre, et travailler, sans espoir de profit ni d'honneur, au salut du royaume⁽⁵⁹⁾ avec la plus héroïque simplicité...

LE CULTE DE LA BEAUTE

Michel-Ange le mal-aimé

I. – UN GÉANT NOMMÉ DAVID



Le soleil naissant perçait le gris du ciel dans une flambée de rayons et les feuilles des arbres étaient éclaboussées de lumière. Le jeune homme, qui avait marché pendant une longue nuit, apercevait enfin sa ville. Dans une clarté rose qui adoucissait toutes les teintes, il distinguait maintenant à travers les flèches dures des cyprès la haute tour du Palais Vieux, la coupole rouge du Dôme aux nervures de marbre blanc et les eaux fauves de l'Arno glissant auprès des murailles. La cloche d'une église se mit à tinter et le jeune homme, la joie

au cœur, se rappela combien, à Venise, à Bologne ou à Rome, il avait rêvé de cet instant où il reviendrait à nouveau respirer l'air de Florence aux parfums familiers.

Des charrettes de paysans, lourdement chargées de légumes frais et de fruits colorés, allaient en cahotant vers le Marché Neuf. Elles venaient de Fiesole, de Maiano et de Settignano. C'était dans ce dernier village que Michel-Ange avait passé son enfance après la mort de sa mère. Il gardait une affection profonde au brave tailleur de pierre, chez qui son père, Messire Ludovic Buonarroti, l'avait mis en pension. Là, il avait grandi dans la poussière du marbre et le bruit du maillet. Il avait appris à faire jaillir la forme de la matière dure et polie.

Michel-Ange ressentit une vive émotion en entrant dans la ville. Toute sa jeunesse lui revenait comme par bouffées. Ici, c'était le collège de Maître Francesco où, malgré la férule, il avait dédaigné le latin.

— Tu ne feras rien de bon dans la vie ! lui disait son père irrité.

Un peu plus loin, près de l'église de la Sainte-Trinité, il reconnaissait la demeure du peintre Ghirlandajo, où il avait appris l'art de la fresque. Mais, avec son ami Granacci, il avait préféré l'atelier du sculpteur Bertoldo. C'était là qu'il avait taillé ses premières œuvres, des torsos d'athlètes à l'antique, dans un marbre gris veiné de bleu. Il avait trouvé aussi son premier ennemi, Torrigiani, médiocre et jaloux, qui, d'un coup de poing, l'avait défiguré en lui brisant le nez.

Un jour, il avait été accueilli par Laurent le Magnifique

dans le brillant palais des Médicis et il avait appris à connaître la Grèce par les plus grands érudits du temps.

— Écoute, lui disait Poliziano, la terre divine des héros chante encore dans les vers d'Homère. Il t'appartient de recréer dans le marbre le monde fabuleux de l'Olympe...

Et puis, après la mort de Laurent, tout avait changé. Un moine tyrannique, le prieur de Saint-Marc, Savonarole, avait menacé la ville indolente de la fureur du ciel. Les œuvres d'art avaient été brûlées sur l'ordre du terrible dominicain, pendant que des processions de flagellants, dans un délire de cris et de pleurs, imploraient la clémence divine...

Michel-Ange traversait maintenant la place de la Seigneurie. Un mendiant s'était accroché à lui et lui racontait comment, le 23 mai 1498, sur ordre du pape Alexandre, le bûcher avait été allumé devant le palais communal. Savonarole et deux de ses moines avaient été brûlés et leurs cendres jetées dans l'Arno. L'homme ironisait sur le sort de celui qui l'avait fait trembler. Michel-Ange, mal à l'aise, lui jeta une pièce d'argent et continua sa route.

Comme il arrivait près du Dôme, son attention fut attirée par un énorme bloc de marbre qui semblait inutilisé. Il s'approcha, examina le grain, le velouté de ce bloc de Carrare, chair froide et pâle, lorsqu'une voix se fit entendre.

— J'aurais reconnu partout Michel-Ange à sa manière de caresser la pierre, avec douceur, avec respect...

C'était Granacci, le bon compagnon des jours heureux, et les deux jeunes gens, tout à la joie de cette rencontre,

évoquèrent leurs voyages, leurs travaux, leurs projets. Mais Michel-Ange n'oubliait pas cette belle pièce de marbre qui encombrait la cour. Il demanda à son ami ce qu'il savait à son sujet :

— Il y a longtemps, répondit Granacci, plus de trente ans, dit-on, que cette masse a été arrachée à la carrière et rapidement dégrossie. Les maîtres de la puissante Corporation de la Laine voulaient en tirer une statue de prophète pour orner la coupole du Dôme. Ils avaient offert le travail à Agostino di Duccio, mais celui-ci avait renoncé : le marbre était trop long et trop étroit pour qu'on pût dégager largement au ciseau la forme parfaite dissimulée dans la masse.

Michel-Ange réfléchit un moment, le regard dur, le front plissé :

— Et que dirait-on, si je tentais l'aventure ?

— C'est folie, répondit Granacci, mais tu es sans doute le seul qui puisse réussir...

Quelques jours plus tard, les consuls de la puissante corporation eurent à prendre une décision délicate. Trois artistes en effet se disputaient le bloc ébauché. Le premier était Léonard de Vinci, mais on se méfiait de lui :

— Il excelle dans tous les arts, fit remarquer un notable florentin, mais il n'achève pas ce qu'il a commencé. D'ailleurs, nous n'avons encore vu de lui aucune statue !

Le second était André Sansovino, qui avait travaillé dans l'atelier de Bertoldo. Il avait pour lui d'être un sculpteur de métier. Mais c'est Michel-Ange qui fut choisi. Un consul était allé récemment à Rome pour régler quelques affaires ;

il en revenait émerveillé :

— J'ai vu la « Pietà » que notre jeune compatriote a sculptée pour l'église Saint-Pierre. C'est une madone d'une grâce juvénile qui tient sur ses genoux le corps de son fils. Aucune œuvre au monde n'est plus belle...

Le 13 septembre 1501, Michel-Ange, sans se soucier de la colère de ses rivaux, se mettait au travail. Il ne savait encore quel personnage sortirait de la pierre, mais, de toute évidence, en raison de la forme du bloc, il serait grand, mince, solide sur ses jambes. Alors, peu à peu, l'idée s'impose à l'artiste :

— Ce sera *David*, dit-il avec une certitude joyeuse, non pas le petit berger fragile qui a besoin de toute la force de Dieu pour terrasser Goliath, mais l'athlète semblable aux héros grecs, un peu frêle encore parce que c'est un adolescent, mais sûr de sa victoire, nu et musclé, portant la fronde sur l'épaule avec désinvolture. Un géant nommé David...

Et, pendant deux ans, Michel-Ange travaille avec une ardeur fiévreuse. D'un coup d'œil sûr, il frappe le bloc et les éclats sautent sous les coups du marteau. David sort du marbre chaud et vivant. La tête reste le souci majeur.

— Il aura le front haut sous les cheveux bouclés, le nez droit, le regard farouche où se liront l'audace et le mépris...

Enfin, l'œuvre fut achevée et, à l'unanimité, les magistrats municipaux décidèrent de la mettre à la place d'honneur, à la porte du Palais Vieux. Mais ce n'était pas une petite affaire de transporter cette statue qui pesait plus de dix tonnes. Un architecte renommé, Cronacca, imagina

une armature de bois et tout un assemblage de cordes et de poulies qui devaient permettre de transporter le bloc sans l'endommager. Il fallut quatre jours pour aller de l'atelier à la place de la Seigneurie.

Toute la ville se pressait pour voir le géant, dont on apercevait le dur regard au niveau des étages. La nuit, alors que le pâtre blanc semblait grandir encore à la clarté de la lune, les ennemis de Michel-Ange venaient lancer des pierres contre la statue, et les soldats de l'escorte, réveillés en sursaut, pourchassaient mollement ces fauteurs de désordre.

Enfin, le 18 mai 1504, au son des cloches, en présence d'un grand concours de peuple, le David fut installé solennellement au cœur de Florence. Michel-Ange, pâle, timide, reçut les félicitations des magistrats, des bourgeois et des artisans.

Parmi les assistants, deux hommes gardaient le silence. L'un, âgé déjà, pensait à une de ces inventions qui affermirait la puissance de l'homme sur la nature ; l'autre, jeune et rêveur, observait une belle Florentine qu'il aurait aimé peindre en Madone. Léonard de Vinci et Raphaël, non sans un peu d'envie, semblaient se résigner au triomphe de Michel-Ange...

II. – LA BIBLE DE JULES II

DEPUIS 1503, le trône pontifical était occupé par un homme énergique. Physiquement, c'était un vieillard à la

barbe blanche, au nez tombant, au dos voûté. Il avait l'air pâle et faible. Mais son âme était bien trempée. Il aimait la guerre, le tumulte des camps et souhaitait unifier l'Italie sous son autorité souveraine. Orgueilleux, vindicatif, querelleur, il n'hésitait pas à frapper de sa canne ses cardinaux effrayés. Jules II rêvait de puissance et de gloire.

Un jour, il avait dit :

— La basilique Saint-Pierre est indigne du Prince des Apôtres. Je la rebâtirai de fond en comble.

Et les meilleurs architectes du temps avaient commencé à faire des plans pour réaliser ce grand projet.

Jules II avait ajouté :

— Je ferai construire au milieu de la basilique un magnifique tombeau qui rappellera au monde ce que j'ai été. Quel est l'artiste capable d'exécuter une œuvre semblable ?

Les conseillers du pape avaient répondu aussitôt, sans marquer la moindre hésitation :

— Le Florentin Michel-Ange.

Le sculpteur s'était donc rendu à Rome au début de 1505. Il avait dessiné un tombeau à trois étages avec des bas-reliefs et des figures colossales, quarante au moins : Moïse, saint Paul, les Victoires, les Vertus, les Génies des arts, pleurant à l'avance sur la mort du pontife. Jules II avait approuvé chaudement la hardiesse de la conception. Il avait même pris un ton aimable pour dire :

— Ne ménage pas le marbre. L'argent ne te manquera pas. Fais vite !

Mais, pendant que Michel-Ange était à Carrare pour

surveiller l'extraction des blocs, ses adversaires à Rome entamaient contre lui une lutte sournoise. L'architecte Bramante notamment, qui était bien en cour, répétait au pape en toute occasion :

— Il est de mauvais augure de faire construire son tombeau de son vivant. Cela porte malheur.

Jules II, superstitieux, écouta cet avis. Il était d'humeur changeante, et d'autres projets maintenant occupaient son esprit. Michel-Ange demanda de l'argent, on ne répondit pas. Il sollicita une audience, on l'éconduisit sans ménagement. Alors l'artiste, furieux, se tourna vers le garde pontifical qui lui refusait l'entrée du palais :

— Tu diras au pape que s'il a besoin de moi, il n'aura qu'à venir me chercher où je serai.

Et il partit pour Florence. Jules II entra dans une terrible colère. Il alla jusqu'à menacer la cité d'un conflit si le sculpteur ne lui était pas rendu. Finalement, tout s'arrangea et Michel-Ange retrouva le pape à Bologne.

— Ainsi, gronda l'irascible pontife, tu as attendu que Nous allions jusqu'à toi ?

L'artiste sut se faire pardonner en coulant une énorme statue de bronze. Jules II était représenté la main droite levée, menaçant les Bolonais en cas de rébellion, et tenant de la gauche les clefs symboliques de saint Pierre. Michel-Ange avait demandé au pape si, dans cette main, il lui placerait un livre.

— Que ferais-je d'un livre ? Mets-moi plutôt une épée ! répondit le soldat de Dieu.

Michel-Ange s'était réconcilié avec le pape et il revint à

Rome avec plaisir. Il avait besoin de calme et de repos.

« Depuis douze ans, écrivait-il alors à son père, j'ai mené une vie misérable dans toute l'Italie, supportant toutes les hontes, souffrant toutes les peines, menant ma vie en mille périls. Je n'ai aucun ami à qui me fier. Je suis très anxieux et très fatigué de corps. »

Il allait trouver tout autre chose que le repos. Ses adversaires espéraient toujours ruiner son crédit auprès de Jules II qui respectait le talent, mais n'était pas homme à pardonner un échec. À leur idée, il fallait que Michel-Ange fut chargé d'une tâche colossale, et dans le seul domaine où il n'avait pas fait ses preuves : la peinture.

— Il n'aura pas la partie belle, ricanait Bramante. Il est trop orgueilleux pour refuser et, s'il accepte, il n'a pas une chance sur cent de réussir...

Et, avec perfidie, l'architecte avait harcelé Jules II jusqu'à ce qu'il l'eût convaincu :

— Il faut faire décorer par Michel-Ange le plafond de *la Chapelle Sixtine*. C'est le seul espace assez vaste pour qu'il puisse montrer tout son art !

Un jour, alors qu'il venait de visiter les Chambres du Vatican, où Raphaël effaçait les œuvres des peintres du Quattrocento(60) pour réaliser la série de ses grandes fresques, le pape fit appeler Michel-Ange et lui révéla ses intentions. L'artiste protesta avec énergie :

— Je ne suis pas peintre, mais sculpteur. Faites-moi travailler la pierre ou le marbre, c'est là mon affaire et rien d'autre...

Jules II fit comme s'il n'avait pas entendu. Il voulait que

sur les côtés de la voûte il y eût les douze apôtres, immenses, triomphants...

— Je refuse, interrompit Michel-Ange, le visage fermé, l'air bougon. Pourquoi ne demandez-vous pas cela à Raphaël, qui est peintre ?

Le pape fit un effort pour calmer la colère qu'il sentait monter en lui. Il prit un ton insinuant et moqueur :

— Tu reconnais donc que Raphaël est capable de mener à bien une œuvre que, toi, tu ne saurais faire ?

Michel-Ange se sentit blessé dans son amour-propre. On lui demandait de peindre, il peindrait. Bien plus, il couvrirait de figures toute la voûte jusqu'aux fenêtres.

— Oui, murmurait-il, ils m'ont défié. Je leur montrerai de quoi je suis capable !

Il traversa les couloirs du palais où se pressait une foule nombreuse et arriva dans la chapelle que le pape Sixte IV avait fait construire une trentaine d'années auparavant. Il se recueillit d'abord dans le silence et le parfum de l'encens. Puis il leva les yeux vers la voûte longue de quarante mètres, large de treize. Peu à peu, il l'imaginait habitée, fourmillant d'un monde de personnages, frémissant dans un vent de tempête. Quel plus beau sujet que la Création du Monde où la matière prend forme au souffle de l'esprit, où la Lumière dissipe le Chaos par la toute-puissance de Dieu !

— Ce sera la Bible de Jules II ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

Il demanda aussitôt qu'on fît démolir l'échafaudage, installé par Bramante, qui était suspendu au plafond par des cordes perçant la voûte. L'architecte fit remarquer

sèchement qu'il ne comprenait pas pourquoi on dédaignait son travail. Alors Michel-Ange, montrant les ouvertures à travers lesquelles passaient les cordes, se contenta de hausser les épaules en disant :

— Je ne pourrais pas peindre les trous !



Le 10 mai 1508, Michel-Ange gravit pour la première fois les degrés de l'échafaudage qu'il avait mis au point, lui-même, pour atteindre le plafond à vingt-cinq mètres du sol. Pour alléger son travail, il avait fait d'abord appel à quelques fresquistes florentins qu'il avait connus dans l'atelier de Ghirlandajo. Mais, très vite, il avait regretté la solitude propice à la méditation de l'artiste. Son ami Granacci lui avait en quelques heures rappelé les procédés rapides et sûrs de la fresque. Il pouvait travailler seul.

Par timidité et aussi pour ne pas froisser ses aides, il n'osa pas leur faire connaître sa décision de vive voix. Il s'enferma dans la chapelle.

— Il ne faut pas lui en vouloir, expliqua Granacci à ceux qui protestaient. Laissons-le seul puisqu'il le veut !...

Chaque jour désormais, une partie du plafond était peinte. Pendant que le maçon étalait une surface de mortier frais, l'apprenti préparait les couleurs. Le peintre appliquait sur la voûte le calque qu'il avait dessiné et il peignait à grands traits. C'était un travail épuisant, car il était

nécessaire de colorer avant que la matière ne fût sèche. L'artiste devait renverser le corps et la tête en arrière ou se coucher sur le dos pour promener son pinceau sur le plafond, pendant que des gouttes de peinture tombaient sur son visage. Si près du sujet, Michel-Ange ne pouvait se rendre compte de l'effet d'ensemble. Il se résignait à l'imaginer en se fiant à la justesse du coup d'œil, à la précision du geste, à la certitude intime de tirer un monde du néant.

Le plus grave, c'est qu'une fois que la touche de couleur avait imprégné le mortier, il était impossible de revenir en arrière. La fresque ne permet pas de corriger les défauts, d'apporter des retouches ; elle s'impose d'un seul coup, définitive.

Michel-Ange travaillait fougueusement, sans parler. Dans le grand silence, il écoutait son inspiration, il vivait la Genèse(61) dans une profonde familiarité avec les prophètes géants et les premiers âges du monde.

— Mes yeux avides de beauté, disait-il avec émotion, mon âme avide de son salut n'ont d'autre pouvoir pour monter au ciel que la contemplation des belles formes...

Il y avait quelques semaines qu'il peignait, lorsqu'il s'aperçut qu'une moisissure verdâtre ternissait les brillantes couleurs. Michel-Ange, désespéré, courut chez le pape. Il réalisait brusquement que la fresque était une technique délicate pour laquelle il n'avait jamais montré des aptitudes particulières. Ghirlandajo lui avait dit autrefois qu'il n'y réussirait pas, et c'était vrai.

— Très Saint-Père, fit-il effondré, je ne suis pas peintre, je

ne le serai jamais. Je vous en prie, ne me demandez pas l'impossible !

Jules II, qui n'était pas tendre d'ordinaire, fut touché par ce chagrin sincère. Il appela Sangallo, un Florentin habile dans tous les arts, et qui appréciait beaucoup Michel-Ange.

— Va voir, lui dit-il, s'il n'y a rien à faire.

Sangallo grimpa en haut de l'échafaudage. Il comprit tout de suite. La moisissure était due à l'emploi d'une chaux trop liquide. En étalant un mortier plus sec, la peinture tiendrait, il s'en portait garant. Michel-Ange pouvait reprendre courage et se remettre au travail.

Mais Jules II, rassuré sur ce point, voulait en savoir davantage.

— Dis-moi, Sangallo, est-ce bien ce qu'il me fait là-haut ?

— Merveilleux, oui, on se sent ébloui, frappé de stupeur, on croirait que...

— C'est bon, interrompit le pape sèchement, je verrai.

Et, à quelque temps de là, Jules II se rendit dans la chapelle. Michel-Ange l'aida à gravir les échelles qui conduisaient à la plate-forme. Le vieillard, tout de blanc vêtu, monta avec une agilité surprenante. Tout de suite, il manifesta son étonnement :

— Comment, tu n'as pas avancé davantage ? Crois-tu donc que je t'emploie pour rêvasser ?

L'artiste, qui voulait éviter un esclandre, préféra ne pas répondre.

— Oui, reprit le pape d'une voix grondeuse, tu n'as qu'à prendre modèle sur Raphaël. Lui, au moins, travaille vite.

— Bien sûr, il a avec lui une foule d'élèves qui peignent

sous ses ordres.

— Qui t'empêche d'en faire autant ?

— Cela ne me convient pas.

— Ne peux-tu faire un effort pour aller plus rapidement ?

— Demandez à Raphaël de prendre ma place. Je vous l'ai dit, je ne suis pas peintre.

Le pape se radoucit brusquement. En regardant un peu mieux, il avait reconnu dans le fouillis des couleurs un corps d'athlète, un visage d'enfant bouclé, une tête de vieillard pensif avec les yeux pleins de souvenirs.

— Travaille, mon fils, travaille...

Et Jules II s'en alla, certain désormais que grâce à cette œuvre magnifique il égalerait Mécène qui avait su faire donner le meilleur d'eux-mêmes aux artistes du siècle d'Auguste.

Pour Michel-Ange maintenant, la tâche entreprise domine tout le reste. Personne n'entre dans la chapelle : lui-même n'en sort presque jamais. Il dort là-haut sur l'échafaudage, où il a placé un pauvre matelas. L'apprenti va lui chercher ses repas. Parfois, dans la nuit, quand il ne réussit pas à trouver le sommeil, il allume une chandelle et dessine sur la surface blanche les figures qu'il peindra le lendemain. Jusque-là, il disait volontiers :

« Si je travaille un jour, il faut que je me repose quatre. »

Mais il n'en est plus question. L'œuvre entreprise impose un labeur sans défaillance. Souvent, Jules II, impatient, l'appelle auprès de lui. Il s'y rend en maugréant, sans prendre le temps de se changer. Les courtisans aux pourpoints chamarrés regardent avec une pitié méprisante

ce petit homme trapu, au nez cassé, à la barbe touffue, barbouillé de couleurs de la tête aux pieds.

— Alors, te voilà, misérable paresseux ! crie le pape hors de lui. Ton œuvre n'avance pas.

— Soit, répond l'artiste sur le même ton, vous me dérangez tout le temps. Est-ce que cela vous amuse ?

Les deux hommes se toisent sans aménité. Ils échangent encore quelques répliques cinglantes et, finalement, ils se réconcilient de mauvaise grâce.

— Michel-Ange montre son insolence, constate Bramante, et le pape n'est pas homme à tolérer qu'on lui résiste. Bientôt, notre Florentin sera chassé comme un valet...

Un jour, Bramante put croire qu'il allait être enfin débarrassé de ce rival encombrant. Jules II avait exigé que Michel-Ange lui fut amené sur-le-champ. En détachant les syllabes, il lui demanda, l'air excédé :

— Quand auras-tu fini ?

L'artiste ne se troubla pas. Il répondit très calmement, la voix neutre, le regard absent :

— Quand je pourrai.

Alors, le pape entra dans une colère folle et il frappa à coups de canne l'artiste qui se protégeait de son mieux et qui reculait sans une plainte, sans un mot.

Michel-Ange courut chez lui et il allait quitter Rome, lorsque le secrétaire du pape lui apporta cinq cents ducats en ajoutant :

— Le Saint-Père est âgé, autoritaire, irritable, mais ce n'est pas un mauvais homme. Il exige beaucoup de ceux

qu'il aime !

Michel-Ange retourna à la chapelle, non sans avoir précisé aux officiers du palais :

— Dites à Sa Sainteté que j'en ai encore pour deux ans au moins. Ce que je fais, moi, est bien fait...

Le temps passa. Au milieu de l'année 1510, Jules II et Michel-Ange se retrouvèrent face à face :

— Je veux voir ton travail.

— Il n'est pas terminé.

— Cela n'a pas d'importance, je le verrai comme il est.

— Vous le verrez quand il sera fini, ou je quitterai Rome.

— Je le verrai maintenant, et si tu t'obstines, je ferai détruire ton échafaudage.

— Vous n'oserez pas.

— Qui m'en empêchera ? Et si tu m'échauffes les oreilles, je te ferai pendre.

Sangallo conseilla à Michel-Ange de céder au caprice du vieillard. On enleva l'échafaudage. Les compositions du milieu de la voûte étaient les seules terminées, mais déjà l'œuvre semblait d'une richesse surprenante. La voûte s'animait d'une foule de beautés tourbillonnantes.

Bramante chercha aussitôt à regagner le terrain perdu. L'envie lui fournissait des arguments.

— Tout cela manque d'ordre et de clarté. Les détails ne sont pas fouillés. La couleur ne tiendra pas. Ce serait une lourde erreur de faire achever la voûte par ce sculpteur qui s'est mis dans l'idée de peindre, mais qui n'a aucune base solide...

— Taisez-vous, âmes de boue pétries d'envie, hurla

Jules II à la coterie jalouse. Aucun de vous n'est digne de lui. Taisez-vous, ou vous n'aurez plus rien de moi !...

Et, un peu plus tard, il ajouta :

— Non seulement il finira la voûte, mais je ferai effacer les fresques des murs(62), pour qu'il donne à son œuvre une ampleur inégalée. Il le fera, vous dis-je, dussiez-vous en crever de dépit !

Michel-Ange refit son échafaudage et il continua son travail. Au centre, il avait placé les grandes scènes de la Genèse, Dieu créant la lumière, les plantes, les oiseaux et aussi Eve, le Pêché originel, la fuite du Paradis terrestre, le Déluge et l'Arche de Noé. La figure la plus émouvante était au cœur même de l'ensemble : Dieu, enveloppé dans sa robe de nuages et d'anges, tend une main d'infinie charité vers l'homme qui s'éveille à peine du limon du sol. Par le doigt divin, la vie pénètre peu à peu dans le corps engourdi...

Entre les scènes de la Genèse, pour donner à l'architecture plus de force, il place de beaux corps de jeunes gens, souples et robustes. Sur les côtés, il représente tous ceux qui ont annoncé l'avènement du christianisme, les Sibylles de l'Antiquité et les Prophètes de l'Écriture sainte : Jonas, Ézéchiël, David, Isaïe...

L'échafaudage est enfin enlevé en octobre 1512. Le pape voudrait qu'il poursuive son travail, mais Michel-Ange se sent épuisé. Avec humour, il raille sa propre souffrance dans un poème. En l'écrivant, il éprouve un véritable soulagement :

« À faire ce travail, il m'est déjà venu un goitre, comme

l'eau fait aux chats en Lombardie et par force mon ventre pointe vers mon menton.

» Ma barbe rebrousse vers le ciel, mon crâne s'appuie sur ma bosse et ma poitrine est devenue semblable à celle d'un monstre, cependant que mon pinceau, s'égouttant sur ma figure, l'a couverte d'un somptueux carrelage.

» Les reins me sont rentrés dans la panse et, par contrepoids, mon derrière est devenu l'échine. Mes pas vont au hasard, sans être guidés par mes yeux.

» Par devant ma peau s'allonge, par derrière, à force d'être plissée, elle se ratatine et je me tends comme un arc. C'est à cause de cela que je raisonne faux. Et je me trouve ici en un lieu qui ne me convient pas, car je ne suis pas peintre. »

Jules II avoue un jour à un intime :

— Il n'est pas peintre ? Qu'eût-il fait s'il l'eût été ? C'est à frémir !...

Transporté par son sujet, Michel-Ange avait déjoué tous les pièges et exprimé pleinement son génie. Mais il n'avait pas d'ami et son succès excitait les haines. Bramante, prudent, se taisait. Mais Raphaël commençait à s'inquiéter de la popularité de ce Florentin dont on lui rebattait les oreilles. Un jour que le jeune peintre d'Urbino se promenait dans les jardins du Vatican, entouré de belles dames et de courtisans empressés, Michel-Ange le regarda et lui dit :

— Tu marches comme un prince...

Alors Raphaël, beau, méprisant, sûr de lui, trouva la réplique qui pouvait le mieux faire mal à son adversaire enfermé dans sa solitude.

— Oui, et toi comme un bourreau.

Épuisé, déçu, indigné de la méchanceté des hommes, Michel-Ange écrivait son *Hymne à la Nuit* :

« Il m'est doux de dormir et plus doux encore d'être de pierre, tandis que la honte et le mal durent. Ne pas voir, ne pas entendre, cela m'est grand bonheur. Ah ! ne me réveillez pas, parlez bas ! »

III. – L'ADIEU À LA TERRE

LES années ont passé : en 1550, Michel-Ange est un vieillard. Il habite alors sur le Forum de Trajan une petite tour de brique plantée au milieu des lauriers. Son visage, sillonné de rides, est entouré d'une barbe blanche touffue. Son corps s'est tassé sous le poids des douleurs. Parfois, la fièvre le terrasse. Au cours de ses longues nuits d'insomnie, il est tourmenté par l'angoisse de la mort. Il prie alors avec ferveur pour retrouver la paix de l'âme :

— Dieu, faites que je ne revienne jamais en moi-même !

Pourtant, il trouve une consolation dans le travail, qui a été sa vraie raison de vivre. Tout le jour il est architecte, il court de chantier en chantier, dressant des plans, contrôlant les matériaux, stimulant les ouvriers, communiquant à tous cet enthousiasme qui éclaire ses yeux vifs. La nuit, il redevient sculpteur : il coiffe un casque de papier où est fixée une chandelle et, au ciseau, il taille le marbre, jusqu'à ce qu'il ait senti sous ses doigts engourdis la forme lisse qui fait parler la pierre...

Comment ne serait-il pas accablé de besogne, quand on pense à la renommée qui est la sienne dans toute l'Europe ? François I^{er} l'a supplié de venir à sa cour et de travailler pour lui. Il a répondu plaisamment qu'il essaierait de trouver un moment pour lui faire une œuvre de valeur dans ce monde... ou dans l'autre. Il a ajouté :

— Si l'on peut sculpter ou peindre encore dans l'autre vie, je n'y faillirai pas dans le royaume où l'on ne vieillit plus.

Il reste donc à Rome. Les papes, qui se succèdent sur le trône de Saint-Pierre, n'ont pas tous pour lui une égale affection, mais, comme ils ont le souci de favoriser les arts, ils savent ce qu'ils peuvent attendre de Michel-Ange, infatigable, pris par l'action, toujours capable de grandes choses.

Il y a bien longtemps que le Vatican ne retentit plus des cris de Jules II et, du gigantesque tombeau prévu, l'artiste a surtout réalisé un Moïse(63), dont la force et la tristesse symbolisent l'isolement du Prophète. C'est à Florence que Léon X et Clément VII, des Médicis, lui ont demandé d'édifier la chapelle funéraire de San Lorenzo(64), toute à la gloire de deux jeunes princes de la famille du Magnifique, Julien, duc d'Urbino et Laurent, duc de Nemours, morts tragiquement à la fleur de l'âge. Paul III lui a fait peindre au chœur de la Chapelle Sixtine la fresque dramatique du *Jugement dernier*(65) et, à la mort de Sangallo, il l'a prié d'achever la construction du palais Farnèse(66). Michel-Ange s'est acquitté de toutes ces tâches au prix d'un travail écrasant.

Bien plus, il a lui-même envisagé de bâtir les palais du

Capitole, la nouvelle église de la Compagnie de Jésus, la Porta Pia au nord de la ville et jusqu'aux fortifications du Vatican. Rien ne lui fait peur, rien ne l'arrête dans sa fureur d'activité.

Tout naturellement, le nombre de ses ennemis n'a pas diminué. Les artistes lui en veulent d'accaparer les commandes, les médiocres sont irrités de ses succès. Le plus redoutable de ces envieux est un publiciste, L'Arétin(67), qui vit du chantage le plus éhonté et qui, éconduit par Michel-Ange, n'hésite pas à répandre dans toute l'Italie le bruit que le Florentin est un modèle d'impiété.

— La diffamation, s'écrie Michel-Ange attristé, est la récompense de tout homme de bien.

Pour faire taire enfin tous ses ennemis, l'artiste s'est fixé un but auquel il veut se consacrer jusqu'à son dernier souffle : l'achèvement de *la basilique Saint-Pierre*. C'est à lui, pense-t-il, et à personne d'autre qu'il appartient d'élever l'église digne du Prince des Apôtres.

Paul III, en le nommant architecte en chef, ne lui a pas caché les difficultés de la tâche.

— On a travaillé sur plusieurs plans, ceux de Raphaël, de Bramante, de Sangallo. Les maîtres d'œuvre se querellent, les ouvriers se croisent les bras, les badauds viennent sur le chantier et ils y volent du marbre. Te sens-tu capable, malgré ton grand âge, de reprendre l'affaire en main ?

— Oui, si j'ai votre appui.

— Sois-en sûr, tu l'auras.

Michel-Ange commença par envisager un édifice

circulaire, dont le tombeau de saint Pierre occuperait le centre. Pour donner une grande solennité à l'ensemble, le diamètre dépasserait cent trente mètres et les masses se dresseraient d'un seul jet, symbolisant l'ascension de l'âme vers le ciel et comme l'adieu à la terre. Le tout serait couronné par une coupole large de quarante-deux mètres et qui s'enlèverait dans l'espace à cent trente mètres de haut. Pour que l'œuvre fut menée à bien même s'il disparaissait, il jugea prudent de faire exécuter en bois par un habile artisan la maquette de la coupole. Il imaginait déjà dans le ciel de Rome un dôme plus harmonieux que celui de Brunelleschi dont, dès sa jeunesse, il avait admiré à Florence l'élégance et la pureté des lignes.

Ensuite, il se rendit sur le chantier. Il tâta les pierres et exigea des entrepreneurs des matériaux sans défauts. Il montra des croquis, des plans, des calculs aux architectes et, malgré leurs protestations, il fixa le travail que chacun devait faire dans un temps déterminé. Il chassa les mauvais ouvriers, les curieux et même les fonctionnaires du palais dont il soupçonnait l'incompétence ou la malhonnêteté. Très vite, le mécontentement grandit contre Michel-Ange et les cardinaux s'en firent l'écho auprès du pape.

— L'homme est vieux, affirma l'un d'eux, le terrible Caraffa, d'une voix sèche ; il travaille toute la nuit pour corriger les sottises qu'il a faites dans la journée. Il ne rend aucun compte à la Curie des sommes qu'il gaspille. Il s'entoure de mystère, afin qu'on ne puisse voir ses manigances. S'il était capable et honnête, il n'aurait pas tant à se cacher...

Le pape, qui était alors Jules III, voulut en avoir le cœur net. Le procès fut jugé sur le chantier même. Le pontife prit place à côté des blocs de marbre. Les accusateurs eurent d'abord la parole, et le plus acharné fut un certain Bigio. Michel-Ange répondit avec énergie. Puis il se tourna vers le pape, l'air très las :

— Voyez, Saint-Père, tel est mon salaire. Si toutes mes peines ne profitent pas au salut de mon âme, ce sera peine perdue.

— N'aie aucune crainte, mon cher fils, reprit le pape affectueusement. Tu acquiers du mérite pour ton âme et tu es le plus digne de Notre haute protection.

Pendant des années encore, Michel-Ange luttait contre la fatigue et l'hostilité des hommes. Il refusa tout salaire, afin qu'on vit bien son parfait désintéressement. D'ailleurs, la basilique était pour lui un acte religieux. Il répétait volontiers :

— C'est Dieu qui m'a mis là.

On comprend aisément que l'hostilité ait redoublé contre lui. À chaque nouveau conclave(68), ses ennemis espèrent que le Pontife, dans une de ses premières mesures, chassera le vieillard obstiné. Marcel II, Paul IV, Pie IV ne peuvent s'y résoudre. Alors, la cabale redouble : son chef de travaux est poignardé, son meilleur ami jeté en prison, son procès instruit à nouveau par une commission pontificale. Il fait front avec une énergie dont on ne le croyait plus capable.

Bien plus, non content de construire la basilique géante, il compose des vers où il met tout son cœur ; il taille dans le

marbre une Pietà nouvelle, où il se représente lui-même sous les traits de Joseph d'Arimathie, vieillard au regard triste, soutenant le cadavre du crucifié.

— Il n'y a pas une de mes pensées, disait-il, où l'idée de la mort n'ait été sculptée au ciseau.

Par une nuit glaciale de février 1564, il s'arrache à son atelier et part à cheval dans la campagne ; il galope longtemps sur les routes bordées de tombeaux jusqu'aux villages engourdis au pied des monts Albains. Puis, grisé de vent et d'espace, il rejoint la ville sombre, silencieuse, où la lune jette sa lueur d'argent sur le cercle de pierre du Colisée. Il parvient aux chantiers de Saint-Pierre, où dorment les marbres inachevés. Déjà les piliers se dressent, les masses sortent de terre, mais la lune ironique apparaît, dans son halo de givre, à travers la coupole à peine ébauchée. Michel-Ange n'en ressent nulle tristesse, car il est sûr désormais que l'effort sera poursuivi par d'autres⁽⁶⁹⁾ et que la basilique s'élancera un jour vers le ciel comme un acte de foi inscrit dans la pierre...

À son retour, pendant que la cité se livre aux joies bruyantes du carnaval, il s'assied devant le feu. Il est seul, sans amis. Le vieux lutteur se sent vaincu. Sa tête penche et doucement, sans heurts, il passe du court répit du sommeil au grand apaisement de la mort.

« Ô ombre de la mort, grâce à qui s'arrête toute misère ennemie de l'âme et du cœur, ô toi qui es l'ultime remède pour tous les affligés ! »



Benvenuto Cellini sous le signe du feu

I. – COMMENT ON DEVIENT ORFÈVRE



ORSQU'ON lui présenta son fils nouveau-né, le Florentin Giovanni Cellini exprima d'un mot la joie qu'il ressentait : « Benvenuto ! », c'est-à-dire : « Qu'il soit le bienvenu ! »

Cet enfant si tendrement accueilli en 1500, ce bébé tout serré dans des bandes de toile blanche, ainsi que c'était alors la coutume, devait être en effet le grand artiste Benvenuto Cellini.

Bienvenu, certes, et né sous une bonne étoile. Plus d'une fois, dans son enfance, son heureuse chance se manifesta de singulière façon. Ne joua-t-il pas un jour avec un énorme scorpion noir à la piqure mortelle, en l'appelant dans sa naïveté puérile « une petite écrevisse » ? Il en sortit indemne, mais son père crut bien mourir de peur lorsqu'il lui vit entre les mains ce dangereux joujou !

Un peu plus tard, alors qu'il avait cinq ans, un événement merveilleux se produisit en sa présence. Un soir, assis

devant un feu de bois et écoutant son père jouer de la viole et chanter, il admirait rêveusement la danse éclatante, les éblouissants mirages sans cesse détruits et recréés de la flamme. Il vit soudain s'ébattre au milieu des charbons incandescents la magnifique salamandre, cet être surnaturel qui vit dans le feu et se nourrit de sa substance ardente et subtile(70). Seuls, quelques rares privilégiés ont le bonheur de la contempler, et son apparition est un présage des plus heureux.

Rien ne semble extraordinaire aux petits enfants, et Benvenuto, tirant son père par la manche, lui désigna du doigt l'animal fabuleux sans manifester le moindre étonnement. Mais son père, bouleversé, s'arrêta brusquement de chanter et appliqua à son petit garçon un vigoureux soufflet !

— Ne pleures pas, Benvenuto, dit-il bien vite, je ne veux pas te peiner, mais il faut que tu comprennes, tout petit que tu es, l'importance de cet événement. Il faut que cette minute se grave à jamais dans ta mémoire.

Et Benvenuto n'eut garde d'oublier la rougeoyante vision, l'être magique vivant de la vie dévorante et mystérieuse du Feu...

Giovanni Cellini fabriquait des instruments de musique, orgues, clavecins, violes et luths, pour le beau monde de Florence. Il était aussi architecte, ingénieur, construisait aussi bien des ponts que des machines compliquées. Mais ce qu'il aimait surtout, c'était jouer de la flûte, et il souhaita naturellement faire partager ce goût à son fils. Il avait même le projet d'en faire un musicien de profession.

C'est pourquoi, à l'âge où les autres bambins jouent avec des sifflets, le petit Benvenuto apprenait-il la musique et le chant, mais contre son gré.

— Ah ! se disait le bambin, c'est bien pour faire plaisir à mon père qui m'aime tant !

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il est très doué et fait de rapides progrès. Bientôt, il est capable de jouer comme soprano dans la compagnie des musiciens du palais Médicis. Tenez, regardez là-bas : la troupe se prépare à donner un concert sur la place de la Seigneurie. Il y a foule et les gens se montrent du doigt en riant quelque chose qui semble les amuser beaucoup : c'est notre Benvenuto ! Il est fier comme un paon dans son magnifique pourpoint de velours amarante brodé d'or, mais comme il est petit, beaucoup trop petit, on l'a juché sur les épaules d'un serviteur, et de là-haut, flûte en main, il jette autour de lui un regard plein de dignité en attendant le début de ce concert auquel il participe.

À ce moment, certes, il ne voudrait céder sa place à personne ! Mais, le reste du temps, il souffle dans sa flûte par pure obéissance, et le bon Giovanni le constate avec tristesse.

— Ainsi donc, tu n'as aucun plaisir à jouer de cet instrument pour lequel tu montres de si grands dons ! Comment pourrais-je comprendre cela ?

C'est que Benvenuto n'a pas envie d'être musicien. Benvenuto veut être orfèvre. Depuis longtemps, il a fait ce rêve, et lorsqu'il passe le Ponte-Vecchio(71), il flâne devant les ateliers, y pénètre et s'y attarde de longues heures,

émervéillé. Dans la pénombre, le four rougeoie : à son souffle souverain, les durs métaux s'assouplissent, s'étirent, dociles, se plient aux plus gracieuses fantaisies ; sous les doigts habiles et précis du maître-orfèvre, les gemmes taillées, serties dans l'or, l'argent ou le vermeil, libèrent soudain toute la magie de leurs feux. Comme il aimerait être cet apprenti, comme il voudrait s'essayer lui aussi à ce captivant ouvrage ! Il saurait, pense-t-il, créer de belles choses ; déjà il lui est arrivé de dessiner, pour son plaisir, quelque projet de broche ou de bague assez réussi...

Lorsque dans l'atelier pénètre une noble dame accompagnée de ses suivantes ou quelque grand prélat venant passer commande pour un joyau ou un ciboire, l'esprit de Benvenuto s'enchanté à imaginer la délicate harmonie d'un motif de turquoises et d'améthystes historiant le métal fauve ou le sombre éclat d'un rubis sur une longue main blanche.

En rentrant à la maison étudier sa musique, il rêve à l'atelier brûlant, l'autre magique où continuent à éclore d'éclatantes fleurs d'or et de pierreries...

— Comme tu joues bien ! fait alors Giovanni en soupirant. Ah ! si tu voulais...

Mais une vocation aussi ardente finit toujours par l'emporter. Quand Benvenuto eut quinze ans, et malgré la volonté de son père, il entra comme apprenti dans l'atelier de l'orfèvre Antonio di Sandro.

— Je continuerai pourtant à jouer de la flûte, affirma-t-il à son père, et sans doute en aurai-je du plaisir puisque, par ailleurs, je pourrai me consacrer à un métier qui me tient

tant à cœur !

À partir de ce jour, et malgré les déboires causés par des rivaux jaloux, Cellini est heureux. Sous ses doigts agiles et infatigables naissent sans cesse de merveilleux ouvrages. C'est un coffret d'argent qu'il a ciselé pour un noble florentin, c'est une broche où s'enroule une chimère, c'est une médaille représentant Hercule luttant avec le lion, une bague où les teintes vives de l'émail rendent plus limpide encore l'éclat glacé d'un diamant somptueux. Hier, il portait à une jeune épousée la ceinture d'or repoussé dont elle ornerait sa taille souple ; aujourd'hui, il travaille à orner délicatement le fourreau d'argent d'une dague, tandis que la belle lame d'acier nu et froid qui doit s'y glisser et qui brille là sur la table le fait rêver d'aventures et de combats...

II. – LA STATUE DE PERSÉE

L'AVENTURE, en vérité, ne manqua pas à la vie de Cellini. Au cours de son existence agitée, il guerroya au service du pape, défend habilement le château Saint-Ange, puis, s'étant brouillé avec le Saint-Père, il connaît quelques années plus tard une cruelle captivité dans cette forteresse d'où il s'évade audacieusement. Vingt fois il échappe à la mort : il triomphe du poison, guérit de la peste, échappe à ses ennemis qui tentent de l'assassiner, et lui-même joue avec désinvolture du poignard ou de la dague contre ceux qui se mettent en travers de sa route. Il voyage en Italie, en Suisse, en France, et il est présenté à François I^{er} qui

l'admire fort et le charge d'exécuter pour lui maints travaux.

Surtout, pendant son séjour à Paris, l'orfèvre Cellini s'essaie à un art nouveau pour lui, celui du bronzier, dont la technique difficile le passionne.

En août 1545, il revient à Florence. Le duc, qui aime à s'entourer d'artistes, l'accueille à bras ouverts.

— Je suis heureux, Benvenuto, que tu sois revenu dans ta patrie. J'ai entendu parler des merveilleuses choses que tu as exécutées pour le roi de France. Si tu voulais travailler pour moi, je saurais te récompenser mieux encore qu'il ne l'a fait.

— Excellent Seigneur, dit Cellini flatté, j'aimerais exécuter une grande statue de marbre ou de bronze.

— Fais-moi un *Persée* de bronze. Je désire depuis longtemps une statue de ce héros antique.

Quelques semaines après, Cellini se présente un jour après dîner dans la galerie du palais Médicis : il apporte un projet en cire de la statue qu'il médite. Le duc l'accueille avec enthousiasme :

— Ah ! mon cher Benvenuto, si cette statue exécutée en grand est aussi réussie que ce petit modèle, elle sera la plus belle de la place.

— Seigneur, proteste Cellini, il y a là les œuvres de l'illustre Donatello et du grand Michel-Ange. Je n'oserais rivaliser avec eux ! Mais puisse Votre Excellence approuver cette figure et j'aurai à cœur de réaliser une statue beaucoup plus réussie que ce petit modèle.

— Attention, Benvenuto ! dit le duc en souriant, ne sois

pas présomptueux !

L'exécution de ce *Persée* fit connaître à Cellini quelques-unes des heures les plus dramatiques de sa vie, en effet, la technique du bronzier est souvent décevante : il faut fabriquer un moule creux de terre cuite, dans lequel on coule ensuite l'alliage en fusion. À la minute émouvante où l'artiste libère de sa chape la statue de bronze refroidie, il peut se trouver devant un échec irrémédiable.

Benvenuto se mit au travail avec ardeur. Dans le jardin d'une petite maison où le duc l'avait installé, il fit construire un atelier et prépara pour sa statue un modèle en plâtre de la grandeur définitive.

Il projetait de représenter Persée après sa victoire. À ses pieds se tordrait le corps déchiqueté de la Méduse, tandis que le héros triomphant brandirait la tête grimaçante à la chevelure hérissée. Un tel groupe en bronze, c'était une véritable gageure, mais Cellini entendait montrer qu'il excellait dans tout ce qu'il entreprenait.

Le duc faisait de fréquentes visites à l'artiste.

— Comme j'aimerais que tu viennes t'installer au château, dit-il un jour, afin que je puisse suivre de plus près l'élaboration de cette œuvre. Je t'y ferai construire un atelier.

— Non, Seigneur, c'est impossible, répondit celui-ci, je n'aurais pas terminé dans un siècle !...

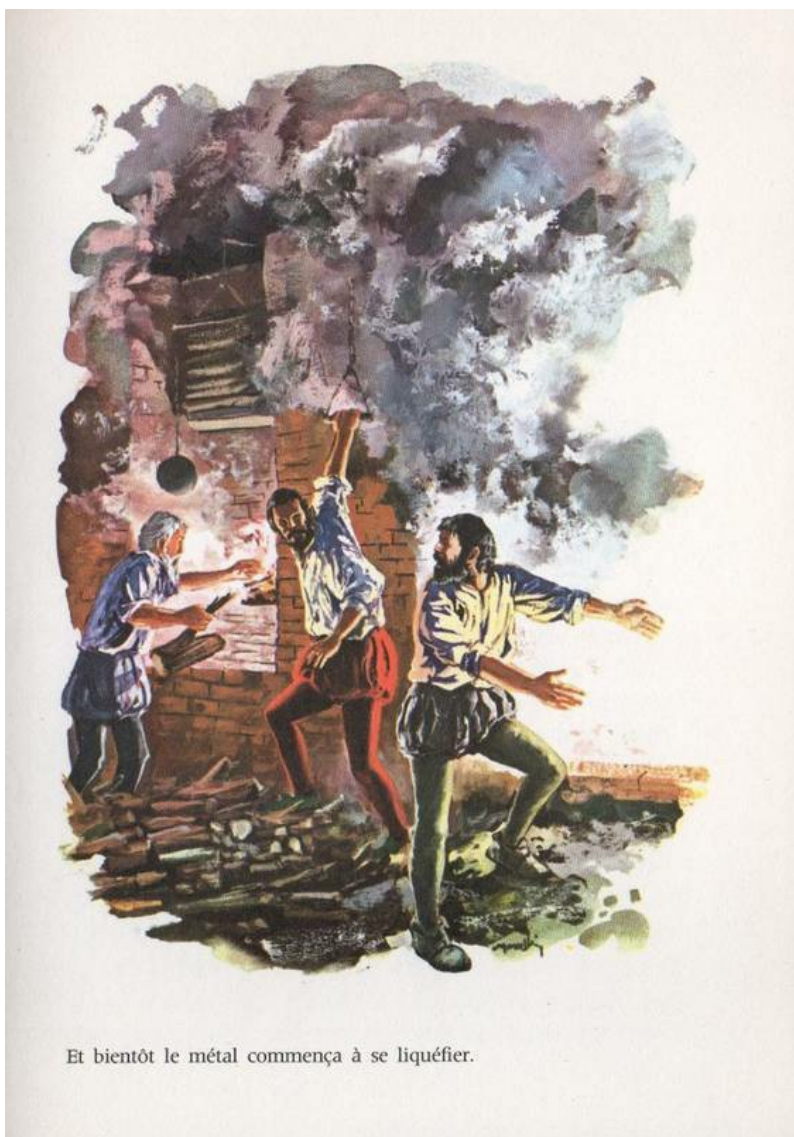
Et c'était bien vrai, chacun le retardait. Même la duchesse lui confiait sans cesse des travaux de joaillerie qu'il n'osait refuser, de crainte de déplaire, et qui l'obligeaient à laisser de côté le *Persée*.

Pour expérimenter ses procédés, il réalisa d'abord un buste en bronze du duc et, devant le succès, il se hasarda à fondre le corps de la Méduse. Cette première partie déjà fort délicate de l'œuvre fut parfaitement réussie.

Enfin, arriva l'ultime étape, le Persée. Le moule, soigneusement préparé, fut enterré dans une fosse. C'est alors que commence vraiment pour le bronzier la palpitante et dangereuse collaboration avec le Feu.

Cellini avait empli son fourneau de lingots de cuivre et de bronze. Le foyer alimenté de bûches de pin fonctionnait vigoureusement, et bientôt le métal commença à se liquéfier. Rouge et suant, Cellini nourrissait sans arrêt la flamme.

Mais, bientôt, elle s'éleva si haut que le feu prit à l'atelier, risquant de consumer le toit, tandis que du côté du jardin venait une pluie diluvienne qu'un vent furieux dirigeait sur le fourneau : celui-ci se refroidissait dangereusement. Pendant quelques heures, Cellini, bien secondé par ses aides, mena une lutte angoissante contre les éléments déchaînés.



Et bientôt le métal commença à se liquéfier.

Durant ces derniers jours, il avait fourni un travail si tendu que ces efforts harassants vinrent à bout de sa nature pourtant vigoureuse. Un accès de fièvre le terrassa soudain, il s'effondra et on dut le porter dans son lit. Allait-il échouer si près du but ?

Pendant de longues heures, il se débattit et délira, tandis que ses aides désarmés s'affairaient pourtant autour du foyer. Soudain, comme il reprenait quelque peu conscience, on entra dans sa chambre : un homme lui annonçait avec un visage de catastrophe que le travail était gâté.

Cette terrible nouvelle ranime Cellini : sans souci de sa fièvre, il bondit hors du lit et court à l'atelier. Le métal, liquide auparavant, s'était pour ainsi dire coagulé dans le fourneau : tout semblait perdu.

Avec l'énergie du désespoir, Cellini essaie de réparer le désastre : il jette dans le foyer du bois de chêne bien sec et rajoute un plat d'étain de soixante livres dans le fourneau, pendant que ses aides s'efforcent d'éteindre l'incendie qui a repris à l'atelier et tendent une bâche contre la pluie qui cingle toujours. Victoire ! le métal se liquéfie à nouveau.

Mais voici une violente détonation, un éclair rouge : sous la chaleur trop ardente, le couvercle de la fournaise a éclaté, le bronze déborde : vite, on ouvre la bouche du moule pour le remplir.

Mais que se passe-t-il ? L'alliage coule trop lentement, comme visqueux. Afin de le rendre plus liquide, il faudrait rajouter un lingot d'étain, mais Cellini a épuisé sa provision.

Il n'hésite pas et court chercher toute sa vaisselle :

quelque deux cents plats ou assiettes d'étain joliment travaillés basculent dans la gueule du four, immédiatement fondus et intégrés à l'alliage.

Le moule enfin s'emplit ! L'effort, le rude effort est fini. Ce sera maintenant l'attente angoissée pendant que le bronze refroidit...

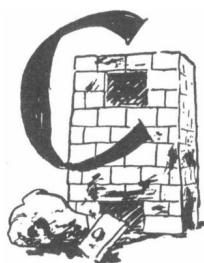
Pourtant, Cellini et ses aides ont conscience d'avoir vaincu le sort contraire. Ils songent à faire bonne chère. Mais il n'y a plus de vaisselle dans la maison. Qu'à cela ne tienne, on court dehors acheter quelques assiettes de terre !

Enfin, au bout de deux jours, on découvre le bronze. Le cœur battant, Cellini voit apparaître peu à peu son *Persée* : la tête de la Méduse est parfaitement venue ; puis il rencontre celle du jeune héros également réussie, les épaules, le corps, les jambes. Seul, le bout du pied droit n'est pas terminé : ainsi qu'on pouvait le craindre, le métal n'a pas coulé jusque dans cette anfractuosité du moule, mais ce petit défaut sera facilement réparé. L'œuvre, magnifique, peut soutenir la comparaison avec celles des grands sculpteurs florentins.

Cellini s'aperçoit alors qu'il ne reste pas un grain de bronze dans les canaux : l'alliage, qui était dans le fourneau, représentait donc exactement la quantité nécessaire pour terminer la tête. L'artiste en est profondément bouleversé.

— C'est là, dit-il avec reconnaissance, un véritable miracle de Dieu !

Moi, Palissy...



'EST en Saintonge que j'ai vécu, dans ce pays verdoyant où le vent de mer chante dans les arbres. J'avais appris le métier de verrier, qui est un des plus nobles qui soient, mais le vitrail n'avait plus grand succès, car il sentait son vieux temps. Je dus alors, pour nourrir ma famille, lever des plans et arpenter les domaines du roi ou des grands. Je parcourais ainsi la campagne, observant partout les plantes, les animaux, les pierres elles-mêmes que la Nature fait et défait, car il n'y a nulle chose sous le ciel qui demeure en repos.

J'habitais une petite maison hors les murs de la ville(72). Souvent, je partais seul vers Grand-Font et je longeais le clair ruisseau qui murmure sous les saules. Je rêvais de découvrir quelque beau secret ou de faire une invention qui pût me procurer honneur et fortune.

Un jour, et ce fût un hasard qui eut grande importance, je vis une coupe de terre tournée et émaillée, semblable à celles que font à Faenza les potiers d'Italie. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce bel émail poli et luisant que je n'avais jamais vu faire en notre pays. Je résolus de trouver

cet émail blanc que je pourrais sûrement colorer ensuite de diverses façons...

Je commençai à piler et à broyer toutes les matières qui, à mon avis, pourraient donner quelque chose ; j'achetai une quantité de pots de terre et, après les avoir mis en pièces, j'étendis sur les tessons les matières que j'avais réduites en poudre. Je construisis un fourneau à ma manière et je plaçai dedans mes pièces, dans l'espérance d'obtenir l'émail blanc. Longtemps, ce fut peine perdue. Le pire était que je ne savais vraiment pas si la faute en était aux poudres ou au feu. Je continuai pourtant avec grande dépense d'argent et de temps, avec aussi tristesse et soupirs. Je m'avisai alors de confier mes pièces à un four de potier, distant de ma maison d'une lieue et demie, mais le résultat ne fût pas meilleur, ce qui me causa gêne et confusion.

Je m'arrêtai quelque temps de chercher le secret des émaux. Les commissaires du roi étaient arrivés en Saintonge pour y instituer la gabelle. Ils m'appelèrent pour dresser le plan des îles et des marais salants, ce qui me procura quelque argent. Je revins alors à mon idée...

Pendant deux années, je broyai des matières comme étain, plomb, antimoine, cuivre, sable, salicort, litarge ; j'en fis des poudres que j'étendis sur des tessons, mais désormais je mis à cuire dans un four de verrier plus chaud que tous ceux dont j'avais fait usage. Mais je n'aboutissais toujours pas. Alors que j'allais perdre courage, je constatai un jour qu'une de mes pièces, ayant fondu en quatre heures, se trouvait blanche et polie. Ce fut pour moi une joie telle que je pensai être devenu nouvelle créature.

Malheureusement, je n'avais pas marqué la dose du mélange qui avait réussi et il me fallut bien tâtonner encore avant de la retrouver.

Pourtant, j'étais encouragé dans mon invention. Je me mis à faire des vases et des plats de terre, bien que je n'eusse jamais appris l'art du potier. Je bâtis un fourneau semblable à ceux des verriers, et ce fut un rude labeur : j'étais seul pour maçonner, détremper le mortier, tirer l'eau, porter les briques, car je n'avais nul moyen d'entretenir un homme pour m'aider en cette affaire. Quand mon four fut fini, il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois, nuit et jour, pour broyer les matières dont j'avais fait ce beau blanc au fourneau des verriers. Pendant une semaine, j'eus beau brûler du bois par les deux gueules, il ne fut pas possible de faire fondre ledit émail. Je compris que dans mon mélange il n'y avait pas assez d'un certain produit ; je recommençai à piler et à broyer, sans toutefois laisser refroidir mon four, ce qui me causa double peine.

Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus contraint d'aller encore acheter des pots, afin d'éprouver cet émail, car j'avais perdu dans mon expérience malheureuse tous les plats que j'avais faits et, ayant couvert ces pièces de mon mélange bien dosé, je les mis dans le fourneau, continuant toujours le feu en sa grandeur. Mais sur cela, il me survint un autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint de brûler les pieux qui soutenaient les treilles de mon jardin et ensuite je dus brûler les tables et planchers de la maison, afin de

faire fondre la seconde composition.

J'étais en une telle angoisse que je ne savais dire, car j'étais tout desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau : il y avait plus d'un mois que ma chemise n'avait séché sur moi. Encore pour me consoler, on se moquait de moi, et même ceux qui me devaient secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher, et par tel moyen l'on me faisait perdre mon crédit et m'estimait-on être fou.

Les autres disaient que je cherchais à faire la fausse monnaie, ce qui était une méchanceté qui me faisait sécher sur les pieds ; et je m'en allais par les rues comme un homme honteux. J'étais endetté en plusieurs lieux et j'avais en outre deux enfants en nourrice dont je ne pouvais payer la pension ; personne ne me secourait : mais, au contraire, ils se moquaient de moi en disant : « Il lui appartient bien de mourir de faim, parce qu'il délaisse son métier. »

Toutes ces nouvelles venaient à mes oreilles quand je passais par la rue ; toutefois, il me resta encore quelque espérance, qui m'encourageait et soutenait, d'autant que les dernières épreuves s'étaient assez bien portées, et dès lors j'en pensais savoir assez pour gagner ma vie.

Quand je me fus reposé un peu de temps, avec regrets de ce que nul n'avait pitié de moi, je dis à mon Âme : « Qu'est-ce qui t'attriste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais ? Travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs. »

Mais mon Esprit disait d'autre part ;

« Tu n'as rien de quoi poursuivre ton affaire ; comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses nécessaires pour passer le temps de quatre ou cinq mois

qu'il faut avant que tu puisses jouir de ton labeur ? » Or, ainsi que j'étais en telle tristesse et débat d'esprit, l'espérance me donna un peu de courage, et, ayant considéré que je serais beaucoup trop long pour faire une journée toute de ma main, pour abréger et gagner le temps et pour soudain faire apparaître le secret que j'avais trouvé de l'émail blanc, je pris un potier et lui donnai certains croquis, afin qu'il me fît des plats selon mon ordonnance et, tandis qu'il faisait son ouvrage, je m'occupai à quelques médailles.

Mais c'était une chose pitoyable, car j'étais contraint de nourrir ce potier en une taverne à crédit, parce que je n'avais nul moyen en ma maison. Quand nous eûmes travaillé l'espace de six mois et qu'il fut temps de cuire la besogne faite, il fallut bâtir un fourneau et donner congé au potier, auquel, par faute d'argent, je fus obligé de donner de mes vêtements pour son salaire.

Or, parce que je n'avais pas de matériaux pour construire mon four, je me pris à défaire celui que j'avais fait à la mode des verriers, afin de me servir des débris. Et, parce que ledit four avait si fort chauffé l'espace de six jours et nuits, le mortier et la brique s'étaient liquéfiés et vitrifiés, de telle sorte qu'en démaçonnant j'eus les doigts coupés et incisés en tant d'endroits que je dus manger mon potage ayant les doigts enveloppés de linges. Quand j'eus défait ce fourneau, il me fallut ériger l'autre, et ce ne fut pas sans grand-peine, d'autant qu'il me fallait quérir l'eau, le mortier et la pierre, sans aucune aide et sans aucun repos...

Je fis cuire mes pièces en première cuisson, et puis, par

emprunt ou autrement, je pus acquérir les matières pour faire les émaux. Il me survint alors un travail tel que je crus rendre l'esprit. Car pour broyer les produits, j'utilisai un moulin à bras, auquel il fallait ordinairement deux puissants hommes pour le tourner : le désir que j'avais de parvenir à mon entreprise me faisait faire des choses que j'eusse estimées impossibles.

Quand les couleurs furent broyées, je couvris tous mes vases, plats, coupes et médailles dudit émail, puis, ayant mis le tout au four, je commençai à faire du feu, pensant retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres. Le lendemain, quand je vins à tirer mon œuvre, mes tristesses et douleurs furent augmentées si abondamment que je perdis toute contenance. Mes émaux étaient bons, et pourtant ma besogne était perdue. Le mortier dont j'avais maçonné mon four était plein de cailloux qui, sous la force du feu, éclatèrent et vinrent se coller sur l'émail liquéfié.

Je fus si désolé que je ne saurais dire, car ma fournée me coûtait plus de cent écus. J'avais emprunté le bois, les produits, une partie même de ma nourriture. J'avais tenu mes créanciers dans l'espoir qu'ils seraient payés grâce aux pièces de ma fournée et je recueillis honte et confusion. J'aurais pu vendre à vil prix ces émaux imparfaits, mais c'eût été rabaisser mon honneur, et je mis tout en pièces. Je me couchai plein de mélancolie, car je n'avais plus de moyen de subvenir à ma famille et partout on se moquait de moi avec une dureté cruelle...

Je me remis à l'ouvrage une fois encore, mais en cuisant il survint un autre accident : la force de la flamme jeta des

cendres contre mes pièces. Je trouvai enfin le moyen de protéger mon ouvrage en le plaçant sous des lanternes de terre que je fis faire à des potiers. L'invention se trouva bonne et m'a servi jusqu'à aujourd'hui. Je sais maintenant tout ce qu'il faut connaître en bon artisan pour réussir une délicate besogne : régler la chaleur du four, étendre l'émail, afin qu'il ne soit ni trop clair ni trop épais, unir des couleurs qui fondent bien en même temps. Toutes ces recherches m'ont causé une telle peine que j'ai souvent cru entrer jusqu'à la porte du sépulcre. En dix ans, mon corps est devenu maigre et faible, mais j'ai eu la grande joie de réussir là où d'autres avaient échoué.

J'ai pu faire ainsi mes *rustiques figulines*. Cette sorte d'ouvrage en terre imite les choses naturelles : ce sont le plus souvent des plats couverts d'animaux et de plantes aquatiques moulés sur nature et colorés le plus exactement possible. Ici, c'est un plat qui rappelle un creux de roche à la marée basse ou les bords moussus d'un clair ruisseau. Les écrevisses, les poissons, les insectes, les serpents au corps souple glissent sur un lit de mousse, avec auprès d'eux tous les humbles habitants des eaux, du sable et de la vase. J'ai regardé vivre les plantes au bord des fontaines, une touffe de fougère, un brin de sauge, la sinuosité du lierre, les verts cordages des roseaux. J'ai reproduit fidèlement les coquilles à la grâce tourbillonnaire, les fruits de mer irisés, les algues aux lames ondulées et aux couleurs changeantes...

J'ai souvent relu les *Psaumes* dans mes heures d'abattement : « Si l'Éternel n'était pas mon secours, mon

âme serait bien vite dans la demeure du silence. Quand je dis : Mon pied chancelle ! Ta bonté me sert d'appui. »

Il en est de l'homme comme de la Nature : « Nul ne peut produire son fruit sans extrêmes travail et douleur. »



-
- 1 Le pays appelé aujourd'hui Venezuela.
- 2 En novembre 1497.
- 3 Il sera découvert en 1513 par l'Espagnol Balboa.
- 4 On peut évaluer ce bloc de métal précieux de soixante-dix mètres cubes à près d'un milliard et demi de nos francs.
- 5 Cet or en Europe provoqua de grands bouleversements économiques. Nos jeunes lectrices peuvent penser raisonnablement que dans le bracelet ou la chaînette qu'on leur a offert ou qu'elles désirent, il y a un peu de l'or des Incas !
- 6 Île au nord de l'Écosse.
- 7 La Chine.
- 8 Le Saint-Laurent.
- 9 Là se dresse aujourd'hui la deuxième ville de langue française du monde, Montréal.
- 10 À peu près trois mètres vingt.
- 11 Il s'agit peut-être du sapin.
- 12 Il vécut de 1417 à 1468.
- 13 On appelle ainsi les écrivains connaissant les langues grecque et latine et cherchant dans les penseurs de l'Antiquité des règles de vie. Ils ont une grande confiance dans la raison humaine.
- 14 En 1454.
- 15 En 1516, l'écrivain florentin Machiavel, dans son livre *Le Prince*, admit que les chefs d'État puissent agir en dehors de la morale commune.
- 16 Les travaux furent arrêtés en 1460 faute d'argent, et le temple est resté inachevé.

17 « Il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. »

18 Sorte de petit faucon.

19 6 juillet 1495.

20 Le jour de Pâques 1500.

21 1503.

22 Le 13 septembre 1515. Le village s'appelle aujourd'hui Melegnano.

23 C'était là le nom du cheval d'Alexandre le Grand.

24 Le 25 avril 1524. Bayard a cinquante et un ans.

25 Par famille.

26 Après Marignan, par la Paix perpétuelle, François I^{er} a obtenu le droit exclusif de recruter des troupes dans la confédération suisse.

27 Il ne devait trahir que trois ans plus tard.

28 Livres d'église où sont notés les chants des différents offices.

29 Veau mort-né, dont la peau est très recherchée. Un volume comme la Bible de Gutenberg aurait exigé 170 peaux !

30 Châssis de fer où sont rangées les lignes.

31 L'invention du poinçon est souvent attribuée, non à Gutenberg, mais à Schœffer.

32 La Bible à 42 lignes a 32 cm sur 22.

33 On appelle ainsi celui qui a fourni des capitaux dans une société.

34 Recueil de chants religieux contenus dans la Bible.

35 Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant. – Saint Jean-Baptiste. – La Joconde.

[36](#) De nombreux organes du corps portent encore en langage médical le nom des savants de la Renaissance qui les découvrirent, par exemple la trompe d'Eustache entre bouche et oreille.

[37](#) Le grand médecin de l'Antiquité Galien, qui a peut-être inspiré Ambroise Paré, disait déjà : « L'humidité et le relâchement sont pour les plaies un état plus naturel que la sécheresse ». On est aujourd'hui d'un avis tout différent.

[38](#) Guérite des châteaux forts placée en un lieu élevé.

[39](#) En 1543.

[40](#) C'est le 21 avril 1545.

[41](#) Ronsard complète un peu tardivement ses études, puisqu'il doit renoncer à la vie militaire et qu'il boude l'état ecclésiastique.

[42](#) 1549.

[43](#) Soirée.

[44](#) Atelier où l'artisan travaille.

[45](#) 1532.

[46](#) Le clergé, dans sa majorité, éprouvait une méfiance pour ceux qui lisaient l'Évangile grec dans le texte et non dans la traduction latine de saint Jérôme. Le grec passait pour être la langue des hérétiques.

[47](#) *Pantagruel* a été édité en 1532, *Gargantua* en 1534.

[48](#) Portefaix.

[49](#) Pseudonyme que Rabelais a choisi par prudence et qui est fait avec les lettres mêmes de « François Rabelais ».

[50](#) Cachés.

[51](#) Bâton de pèlerin.

[52](#) Père de Gargantua, qui est lui-même le père de

Pantagruel.

[53](#) Sécurité.

[54](#) Frappa.

[55](#) Psaume 124.

[56](#) Bibliothèque.

[57](#) Lavement.

[58](#) À cette époque, on se levait très tôt le matin, d'ordinaire, et on déjeunait. Le dîner, second repas de la journée, se prenait vers neuf ou dix heures.

[59](#) Il semble bien en effet que Montaigne ait tâché d'obtenir du roi Henri III la reconnaissance des droits au trône d'Henri de Navarre et qu'il ait même laissé entendre que le Béarnais irait jusqu'à se convertir au catholicisme.

[60](#) Le XV^e siècle.

[61](#) Le premier livre de l'Ancien Testament, qui raconte la Création et l'histoire primitive du monde jusqu'à la naissance du Moïse.

[62](#) Ces fresques sont particulièrement belles ; elles ont été réalisées par les maîtres du « Quattrocento » : Botticelli, Ghirlandajo, Le Pérugin, Signorelli...

[63](#) Achevé vers 1515

[64](#) De 1519 à 1534.

[65](#) D'avril 1536 à novembre 1541.

[66](#) C'est aujourd'hui l'ambassade de France à Rome.

[67](#) Pietro Aretino (1492-1556), écrivain adroit et méchant, exigeait de l'argent des personnalités connues et, en cas de refus, lançait contre elles des pamphlets calomnieux.

[68](#) Assemblée des cardinaux pour élire le Pape.

[69](#) Le dôme fut achevé à la fin du siècle par Giacomo

délla Porta.

[70](#) D'après les légendes médiévales.

[71](#) Le Vieux Pont garni de petites boutiques. C'est là que se trouvaient – et que se trouvent encore – la plupart des orfèvres florentins.

[72](#) Saintes.

Table des Matières

AVANT-PROPOS	3
À LA DECOUVERTE DU MONDE	8
Christophe Colomb, le malchanceux	8
I. – RÊVES SUR UNE CARTE	8
II. – TERRE, TERRE !	15
III. – VOYEZ MES CHÂÎNES !...	25
François Pizarre ou l'or de perdition	33
I. – VOYAGES DE RECONNAISSANCE	35
II. – L'EMPIRE DU SOLEIL	38
III. – LA MORT DE L'INCA	41
IV. – LA FIN D'UN CHEF	47
Jacques Cartier et la Nouvelle-France	54
COMBAT ET INTRIGUES	63
Malatesta l'aventurier	63
UN JEUNE AUDACIEUX	65
UN PRINCE RENOMMÉ	69
UN HÉROS DÉCHU	74
Bayard le bon chevalier	80
I. – LE GENTIL PAGE	80
II. – LE PREMIER TOURNOI	86
III. – GLOIRE D'ITALIE	90
IV. – L'HONNEUR DE MARIGNAN	101
V. – LA MORT DE BAYARD	107

Le camp du Drap d'Or	111
LES CHEMINS DE LA SCIENCE	123
Gutenberg le mal connu	123
Maître Léonard le mal compris	137
Ambroise Paré, le chirurgien aux armées	145
LE JARDIN DES LETTRES	159
Ronsard, le prince des poètes	159
Rabelais, le joyeux conteur	173
Montaigne le sage	188
LE CULTE DE LA BEAUTE	203
Michel-Ange le mal-aimé	203
I. – UN GÉANT NOMMÉ DAVID	203
II. – LA BIBLE DE JULES II	208
III. – L'ADIEU À LA TERRE	221
Benvenuto Cellini sous le signe du feu	228
I. – COMMENT ON DEVIENT ORFÈVRE	228
II. – LA STATUE DE PERSÉE	232
Moi, Palissy...	241